



Pedro María Gil

D'une
communauté
à l'autre

II. L'architecture intérieure

ÉTUDES LASALLIENNES N° 19

D'une communauté à l'autre

2. L'architecture intérieure

Frère Pedro María Gil, FSC

FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES
ROME 2025



Frères des
Ecoles
Chrétiennes

ÉTUDES LASALIENNES n° 19

Institut des Frères des Écoles Chrétiennes

D'une communauté à l'autre
2. L'architecture intérieure

Auteur

Frère Pedro María Gil, FSC

Direction générale

Frère Santiago Rodríguez Mancini, FSC

Direction éditoriale

Óscar Elizalde Prada

Coordination éditoriale

Ilaria Iadeluca

Traduction

Frère Antoine Salinas, FSC

Coordination graphique et couverture

Giulia Giannarini

Mise en page

Milton Ruiz Clavijo

Production éditorial

Ilaria Iadeluca, Giulia Giannarini,
Fabio Parente, Óscar Elizalde Prada

Impression

Typographie Salesiana Roma

Bureau de l'information et de la communication

Maison généralice, Rome, Italie

Novembre 2025



ISBN:

978-88-99383-46-6

Index

Présentation	11
Deuxième partie : l'architecture intérieure	19
Les axes de la nouvelle Communauté	20
La mise à jour des <i>Règles</i> , symptôme d'une nouvelle ère	26
Quatre siècles plus tard, peut-être, encore Trente	31
Partager le signe	35
Six critères pour construire la nouvelle Communauté	40
1. Une institution dans l'histoire	45
Comprendre la nouvelle communauté	49
Communauté et organisation	55
Refonder, s'engager	58
À une autre époque, oui	61
2. La nouvelle évangélisation	62
Pays de mission	66
Dans quelle Église	73
Avenir et contemplation	78
Et un nouveau langage	82
La culture, lieu théologique	86
3. L'appel	90
Retrouver la vocation (un)	94
Redécouvrir le laïcat (deux)	97
Assumer la responsabilité (trois)	99
Le plan de Dieu	101

4. L'envoi	104
Le ministère du signe (un)	106
Parole de celui qui envoie.....	110
Mission, signe, fidélité.....	115
Témoins de la fraternité	119
5. L'école chrétienne	123
Les temps modernes : la première harmonie.....	127
Le mystère intime.....	132
Un épuisement pas tout à fait conscient.....	136
Défis et nouvelle communauté	139
Une nouvelle harmonie	146
Communion et Évangile	152
6. La communauté de l'école chrétienne	156
Le sacrement de la communauté.....	161
Les dimensions de la question	165
Trois siècles, trois phases	169
Le ministère du signe (deux).....	177
L'Association, hier et aujourd'hui	183
La grâce de la nouvelle communauté	187
Conclusion : un système	193
1. Trois axes	198
2. Une constante	205
3. Le système	213
4. Limite vs frontière	219
5. Brève proposition opérationnelle, à titre d'exemple	225
Épilogue	
Trois siècles plus tard.....	230

Dédicace

À Itziar Muniozguren,

décédée alors que ce livre était sous presse ;

qui, pendant 20 ans, au sein de sa famille et de sa communauté, nous a montré que tout cela pouvait être vrai : dans sa vie, l'avenir était déjà présent.

Dès cette première page, nous tenons à remercier :

Ferdinand Biziaremye, Michael Valenzuela, Colette Allix, Antonio Botana, Santiago Rodríguez M., Heather Ruple et Paco Chiva pour leur contribution à travers leurs chroniques et leurs réflexions sur la réalité quotidienne de ce discours dans des territoires qu'ils connaissent bien ;

ainsi que les organisateurs et participants du séminaire qui s'est tenu à Rome du 28 octobre au 1er novembre 2024 :

sans eux, il n'aurait pas été possible de passer de la première à la deuxième partie de cette étude, de sorte qu'il n'y a plus de première ni de deuxième partie, mais une seule réflexion sous deux angles différents.

Qu'ils soient les premiers destinataires de ces pages.

L'histoire nous a montré que la vie religieuse durera aussi longtemps que durera l'Église. Elle a fait preuve d'une remarquable capacité de survie, d'une merveilleuse aptitude à se développer et à s'adapter, malgré les périodes de crise, malgré les hauts et les bas que la vie religieuse a connus. Si nous avons le courage, l'ouverture d'esprit et la disponibilité nécessaires pour nous laisser guider par l'Esprit, l'œuvre commencée par saint De La Salle et développée par les générations de ses fils pendant près de trois siècles connaîtra un nouvel épanouissement de son dynamisme dans la prochaine génération, c'est-à-dire au cours du siècle prochain.

Frère Charles-Henry, *Discours au Chapitre général*, 23 avril 1976.¹

1 Dans le rapport du Supérieur général au 40^e Chapitre général.
Cf. AMG, ED 278/1.

Présentation

En cette année 2025, l’Institut des Frères des Écoles Chrétiennes commémore les 300 ans de sa reconnaissance en tant qu’institution sociale. C’est une bonne occasion de contempler l’avenir et de s’interroger sur le sens de son parcours au cours de ces trois longs siècles d’existence.

C’est ce que vise cette réflexion et c’est pourquoi elle commence par rappeler quelques dates.

Tout avait commencé vers 1680, avec les croisements successifs des parcours de Roland, De La Salle, Nyel et Barré. Ce n’est pas le moment d’entrer dans les détails de ces rencontres, mais plutôt de les situer, environ un demi-siècle avant la date dont on célèbre actuellement le tricentenaire.

À Reims, les vies de ces quatre personnes avaient convergé vers un point commun : l’éducation scolaire des filles et des garçons des pauvres. Dès le début, ils ont su qu’ils n’y parviendraient pas sauf à rassembler des groupes de personnes engagées dans cette tâche. Ce fut là le point de convergence : le groupe, qui allait bientôt devenir une communauté. Aujourd’hui, avec le recul historique et la situation actuelle de leur héritage, nous pouvons l'affirmer sans aucun doute.

Et d’une manière ou d’une autre, ils ont essayé de l’assurer.

Dans le cas de l'institution lasallienne, cette stabilité allait être atteinte au début du nouveau siècle, après ses 25 ou 30 premières années d'existence. C'était clairement le cas en 1710. C'est pourquoi nous pouvons dire que cette institution est entrée dans le XVIII^e siècle avec la configuration interne qui allait la maintenir pendant les trois siècles suivants.

Il lui manquait cependant sa reconnaissance légale. Pour la loi, il s'agissait d'un regroupement de personnes qui s'occupaient d'une poignée d'écoles. Rien de plus, de sorte que l'ensemble n'avait pas d'entité juridique. Cela, comme on peut le comprendre, devait préoccuper ses membres face au défi de transmettre leur engagement à la nouvelle génération.

Ce souci fut au centre des préoccupations pendant les 15 années suivantes, à l'issue desquelles il fut définitivement effacé par la Bulle *In Apostolicae dignitatis solio*, de Benoît XIII, à la fin du mois de janvier 1725. Dans cette Bulle, le Pape reconnaissait, approuvait et confirmait l'existence d'une petite communauté dont le siège principal se trouvait à Rouen, dans le faubourg Saint-Yon. Il l'encourageait à continuer à vivre comme jusqu'alors.

Il s'agissait de l'*Institut des Frères des Écoles Chrétiennes*.²

2 Sur toute cette question de la Bulle d'approbation de l'*Institut lasallien*, cf. Frère Maurice-Auguste, *L'*Institut des Frères des Écoles chrétiennes* à la recherche de son statut canonique : des origines (1679) à la Bulle de Benoît XIII (1725)*, Cahiers lasaliens II, Rome, 1962, vi+416pp. Ouvrage magnifique, riche en nuances, très bien documenté.

À cette époque, ses écoles ne connaissaient pas de problèmes graves : elles fonctionnaient bien, basées sur une pédagogie de l'attention continue du maître et de son application de la logique et de l'ordre à l'apprentissage ; elles constituaient en outre un réseau, de sorte que dans leur ensemble, elles garantissaient les réussites et corrigeaient les erreurs de chaque lieu. La société le savait, le reconnaissait et était prête à leur confier ses enfants, à condition que quelqu'un de bonne volonté et de bonne fortune se présente pour soutenir le projet scolaire.

Depuis ses débuts, comme nous l'avons rappelé, son besoin était d'un autre ordre et concernait son institution même, la société ou la communauté que constituaient ses enseignants.

Tant que son premier fondateur était en vie, on pouvait dire que l'institution se confondait avec lui. En effet, il représentait pour la société et pour les Frères la continuité, la cohérence maintenue, l'identité. Maintenant qu'il était mort, c'est-à-dire depuis 1719, il n'y avait plus aucun signe de l'autonomie de leur identité collective. Il ne restait qu'eux et leur technique pédagogique et organisationnelle, mais ils n'étaient rien face à l'ordre juridique de la société.

Ils devaient exister en tant que corporation responsable d'un réseau d'écoles. Cela leur a coûté beaucoup d'efforts, mais ils y sont parvenus. Tout s'est réglé entre septembre 1724 et janvier 1725, cinq mois qui ont mis fin à quatre années de négociations.

Il y avait deux domaines, l'État et l'Église, et aucun des deux ne pouvait être qualifié de premier ou de second. Et,

peut-être, si l'on y regarde de plus près, cette simultanéité aide à comprendre de quoi il s'agit et en quoi elle peut nous aider à comprendre le présent.

La reconnaissance par l'État a été obtenue en premier lieu : il s'agissait des Lettres patentes, à la fin du mois de septembre. Le régent, le duc d'Orléans, avait refusé à plusieurs reprises de les accorder, pour diverses raisons. Peut-être en raison de son inclination plus marquée pour le jansénisme (absent chez les Frères), peut-être simplement parce qu'il ne voulait pas imposer à l'administration de l'État une autre institution plus ou moins religieuse ou semi-monastique. Le fait est qu'à sa mort, le très jeune roi Louis XV accepta de signer le document qui lui fut présenté.

Par la suite, sans que l'on puisse dire que cela ait été influencé par le roi, l'acceptation romaine fut obtenue. Ce sont les Congrégations ou Dicastères du Secrétariat pontifical et du Concile qui, en décembre de la même année, avaient déjà préparé l'acceptation de la demande des Frères. Le Pape l'accepta à la date que nous connaissons, le 26 janvier.

Le roi et le Pape : à chaque négociation, il y avait eu un moment où l'on cherchait à obtenir la reconnaissance A pour garantir la reconnaissance B, qui semblait finalement plus intéressante. Ainsi, ils pensaient parfois que l'obtention des Lettres patentes faciliterait celle de la Bulle et parfois que l'obtention de la Bulle faciliterait celle des Lettres patentes. En réalité, l'une ou l'autre leur suffisait : l'autre viendrait d'elle-même, en temps voulu.

C'est l'histoire. Aujourd'hui, trois siècles plus tard, il est important de prendre conscience des implications de ce fait.

En effet, le fait que ces deux reconnaissances supposent l'acceptation sociale d'une institution religieuse signifie que certains traits de sa définition peuvent avoir une forme civile et une portée religieuse, et vice versa. Par exemple, le fait que la profession des trois vœux monastiques implique un statut économique, professionnel et social spécifique.

Ce fut le cas d'institutions telles que l'institution lasallienne. Nous comprenons ainsi, par exemple, que la suppression de ces vœux par l'autorité civile impliquait la suppression de toutes les institutions définies à partir de leur profession. Cela s'est produit en août 1792, pendant la Révolution.

1726, 1792 : il pourrait sembler qu'avec ces références, nous faisons allusion à des questions relevant de l'Ancien Régime, qui ne nous concernent pas aujourd'hui, mais ce n'est peut-être pas le cas.

Par exemple : quel était le sens de ces vœux : conclure un contrat de travail ou témoigner du royaume de Dieu ? En conséquence, s'agissait-il d'une consécration ou d'un contrat ? Était-il possible d'exprimer autrement le lien institutionnel et leur engagement social ? Et, en réfléchissant à notre époque, comment auraient-ils exprimé aujourd'hui leur engagement envers l'école populaire et se seraient-ils ainsi constitués en entité reconnue par la loi ?

Il s'avère donc que, trois siècles plus tard, cette Bulle offre à l'institution lasallienne un point de vue très utile face au défi de son avenir.

Par exemple, nous ne pouvons évoquer la perplexité des membres du dernier Chapitre général face au thème de l'Association sans nous heurter à des questions telles que celles que nous venons d'énoncer. Leur difficulté à y répondre était due à la difficile harmonisation des différents modèles rencontrés lors de cette assemblée.

C'est pourquoi nous disons que la Bulle, en cette année anniversaire, aide à s'interroger d'une manière nouvelle tant sur l'identité de la communauté lasallienne que sur celle de ses membres. Elle conduit peut-être davantage à poser la question qu'à y répondre, c'est vrai, mais elle empêche de s'en tenir à des formules superficielles qui ignorent l'histoire ou ne font simplement que se répéter.

La Bulle montrait le lien entre identité et réseau : d'une part, elle reflétait la conviction des Frères que sans réseau l'identité de chaque école ne pourrait être préservée ; d'autre part, elle affirmait que sans l'identité de chaque communauté, le réseau ne saurait exister. Le réseau et l'identité se rendaient mutuellement possibles.

Tel était le contenu de la Bulle.

Ce n'est pas une contribution négligeable, surtout si l'on considère que la grande question du siècle dernier dans le monde lasallien a été de définir la communauté. Et que cette communauté, comme tant d'autres, se définit habituellement par les vœux (selon la théologie la plus courante).

C'est pourquoi nous devons rappeler dès cette première page un fait bien connu des premiers biographes lasalliens : la première demande que les Frères ont adressée à Rome pour obtenir leur reconnaissance ne comprenait pas les vœux religieux conventionnels. Elle mentionnait d'autres vœux : l'obéissance et la stabilité dans le service éducatif aux pauvres.

Il s'agissait de vœux, sans aucun doute. Mais de vœux qui exprimaient l'engagement existentiel envers un projet chrétien auquel les membres de la communauté se croyaient appelés par Dieu. Et cet appel et cet engagement impliquaient logiquement un mode de vie concret.

De cette foi partagée qui animait leur engagement, nous disons qu'elle définissait et définit encore aujourd'hui la communauté lasallienne.

Et nous pouvons dire que, 300 ans après cette Bulle, elle a continué à se développer tout au long du siècle dernier au sein de cette institution. C'est ce que cette étude vise à montrer.

Deuxième partie : L'architecture intérieure

Les axes de la nouvelle communauté

...Les Frères reconnaissent, analysent et affrontent solidairement dans la foi les difficultés et les défis particuliers que traverse leur Institut. En contemplant l'histoire du salut en acte dans leur vie et dans celle de l'Institut, ils vivent la grâce du mystère pascal. En méditant l'itinéraire évangélique du Fondateur, ils trouvent un modèle de fidélité dans l'adversité et la force des recommencements.

Règle, 155.

Si maintenant, au début de cette *Deuxième partie*, alors que nous avons presque oublié que nous sommes à trois siècles de cette Bulle, si maintenant nous la rouvrons, nous nous retrouverons dans un autre monde.

À première vue, nous pouvons même avoir l'impression que ce document ne nous concerne pas, qu'il appartient à une autre époque, qu'il définit un temps révolu. Il peut sembler qu'il ne nous soit d'aucune utilité, trois siècles plus tard. Si, malgré tout, nous insistons pour dépasser ce sentiment, nous pouvons trouver une lumière très claire : la distinction entre ce qui est approuvé et les termes utilisés dans l'approbation.

Nous commencerons alors à penser que ce document peut, peut-être, nous dire quelque chose, même à une époque si différente. Nous ferons la distinction entre la dynamique et la forme, l'âme de la vie et son aspect. Et dans cette optique, nous nous demanderons ce qu'il nous dit dans cette situation qui, pour le moins, a connu un demi-siècle de changements.

À ce propos, en ouvrant son histoire des trois Chapitres généraux, le Frère Luke Salm rappelle une curieuse malédiction chinoise : « Puisses-tu vivre en période de changement ».³ Elle exprime une grande vérité. En de telles périodes, vivre est particulièrement difficile. Il n'y a pas de langage commun et il est presque impossible de se comprendre, de sorte que ses habitants sont proches de ce qu'une expression heureuse qualifiait de « foule soli-

3 C'est ainsi que commence son étude, déjà citée, *A Religious Institute in Transition...*

taire »,⁴ qui peut être notre façon de parler de la tour de Babel. C'est peut-être ce que nous trouvons dans l'Institution lasallienne, lorsque levant les yeux de la Bulle que nous venons de lire, nous contemplons le présent de cette communauté qui a été approuvée il y a trois siècles.

Comme on le comprend immédiatement, c'est le propre des périodes de grands changements. On dit aussi, avec un autre jeu de mots que nous avons déjà relevé, que nous ne disons pas la même chose lorsque nous parlons d'une époque de changements ou d'un changement d'époque. Et

4 C'est le titre et le thème du livre de D. Riesman, *La foule solitaire*, Artaud, 1964. Il convient de noter qu'il a été écrit entre 1948 et 1949 et qu'il se concentrat sur la société américaine. Son sous-titre est très significatif: *A Study of the Changing American Character*. En 1983, N. Stone publiait son ouvrage *Europe transformed, 1878-1919*, que nous avons déjà cité. Nous le faisons à nouveau pour souligner, entre les deux références, la période 1890-1950 et mieux comprendre les racines du changement que Riesman et son équipe ont trouvé dans leur société. Il s'agit d'une période de 60 ou 70 ans. Nous voyons immédiatement qu'il ne pouvait s'agir d'un processus uniquement local, mais de quelque chose qui affecterait tôt ou tard le monde entier. L'expression du Frère Salm devient ainsi compréhensible : il regarde ainsi le chemin parcouru par l'Institution lasallienne pendant 40 ans et explique la difficulté de trouver un modèle adéquat. En ce qui concerne le chaos apparent de cette époque et son impact sur le discours institutionnel lasallien, nous pouvons regarder beaucoup plus loin et nous interroger, par exemple, sur la première définition de la théologie sacramentelle, au XII^e siècle : combien de Papes, à l'époque de Pierre Lombard (1100-1160), auraient été d'accord sur la définition et le nombre des sacrements, tels qu'ils allaient être acceptés au cours des siècles suivants ? C'est pourquoi l'ironie du Frère Salm reflétait l'ampleur du changement qu'il avait observé dans l'institution lasallienne au cours des 40 années qu'il décrit dans son ouvrage... et le travail qui restait encore à accomplir.

on ajoute souvent qu'il n'est pas facile de savoir si l'on vit dans la première ou dans la seconde.

Faut-il ajouter que notre étude, le passage d'une communauté à une autre, s'inscrit dans un changement d'époque, et que ce n'est qu'à partir de ce changement que nous pouvons invoquer un héritage de 300 ans ou comprendre ce document des principes ?

Notre *Première partie* montre que pour l'Institution lasallienne, comme pour toute l'humanité, ce qui a été vécu depuis 1904 est un changement progressif d'époque. Il est bon de le rappeler, encore et encore, pour percevoir la combinaison entre le passé et le nouvel avenir qu'il contient.

Elle évoque avant tout un cheminement fait d'essais, de propositions et de révisions, de plans, de structures, d'itinéraires que personne n'aurait imaginés 50 ans auparavant. Il suffit de comparer deux Chapitres généraux, l'un d'avant le Concile et l'autre d'après. Ou encore, par exemple, les Circulaires des Frères Adrien et Junien-Victor sur les Dix Commandements de l'Institut⁵ et celles du Frère Álvaro sur le Signe de la Communauté. Ou les *Règles* de 1901 et celle de 2015.

5 Circulaires 270 (12.1.1930), 274 (11.1.1931), 276 (26.1.1932), 278 (8.1.1933), 281 (7.1.1934), 292 (26.1.1936), 295 (10.1.1937), 299 (9.1.1938), 302 (6.1.1939), 305 (8.1.1939) et 324 (6.1.1948), cette dernière du Frère Athanase-Emile, après la parenthèse de la guerre et de l'après-guerre, alors que la nouvelle version de la *Règle*, dans laquelle figuraient toujours les Dix Commandements, venait d'être approuvée.

Cela montre également le chemin parcouru ou du moins le changement intervenu dans certains Districts, et donne un sens aux témoignages recueillis aujourd’hui et à ceux qui auraient été recueillis il y a 80 ans ; ou aux attitudes des Frères partout aujourd’hui et il y a seulement 30 ans ; ou aux différentes sensibilités dans les territoires d’un même continent.

De plus, on devine que tout cela ne s'est pas produit dans les Districts de manière harmonieuse, dans l'accord, mais par à-coups, avec des avancées et des reculs, à des vitesses différentes et avec des tensions parfois très violentes. Et il n'est pas difficile de mettre en parallèle les chroniques d'un territoire avec celles, explicites ou que l'on peut deviner, d'un autre : on remarque immédiatement la différence de vitesse dans les consciences collectives, les attitudes plus ou moins corporatives qui ne coïncident pas toujours et ne sont même pas toujours semblables.

Oui. Plus d'une fois au cours de ce siècle, l'Institution lasallienne a rappelé le mythe de Babel, babillé de vocabulaires non partagés, plus ou moins populaires et plus ou moins fragmentés. Il n'y a donc rien d'original à souligner que tout consiste à trouver les mots importants qui ont marqué ces années. Les identifier et les définir, évidemment.

Comme nous l'avons décrit, le dernier siècle de l'institution lasallienne, c'est-à-dire cette période de changement, s'est déroulé en trois étapes. À chacune d'elles, de nouveaux mots importants ont été prononcés. Les rassembler est l'objet de cette *Deuxième partie*.

Comme nous l'avons vu, la première de ces trois étapes, qui a duré environ 50 ans, a occupé la première moitié du XX^e siècle. Il s'agit d'une période malheureuse dans l'histoire du monde et en particulier dans cette Institution. Elle se caractérise par l'urgence à trouver des formules pour survivre et préserver l'héritage reçu. Nous considérons qu'elle s'étend du Chapitre général de 1901 jusqu'aux portes de celui de 1956. Nous l'avons appelée **Restauration**.

La deuxième étape, d'une durée d'environ 30 ans, est un mouvement qui s'ouvre à l'aube du Concile Vatican II ; elle éclate avec cette grande Assemblée et le Chapitre général de 1966-1967 et la décennie suivante ; elle s'étire, s'apaisant jusqu'au Chapitre général de 1993. Elle se caractérise par l'exaltation de la foi en sa propre capacité à renouveler l'Institution et par la relecture des origines. Dans cette étude, nous l'avons appelée une période de **Renouveau**.

La troisième occupe les 30 années suivantes, jusqu'à aujourd'hui. Elle voit enfin la renaissance de l'Institut, désormais réduite à l'histoire dans de nombreux territoires et en pleine redéfinition dans d'autres. Elle se caractérise par l'émergence de nouvelles formes de communauté ou d'appartenance à l'Institution. Nous l'avons qualifiée de **Refondation**, trois siècles après la Bulle papale qui reconnaissait la première Communauté.

Le changement est là. Il doit être là, passant du chaos de Babel à l'espérance des prophètes. Est-il possible d'identifier ses signes majeurs, d'échapper ainsi à la malédiction chinoise et de réécrire la Bulle ?

La mise à jour des *Règles*, symptôme d'une nouvelle ère

Pour répondre, il suffirait de rappeler l'histoire des *Règles* de l'Institution lasallienne au cours du siècle dernier. Il y a bien sûr d'autres axes pour un tel rappel, mais celui-ci a la capacité significative d'en regrouper beaucoup d'autres. La mise à jour des *Règles* est une chronique de 100 ans qui renvoie directement au cœur de ce grand document de 1725, à ses dix-huit articles qui donnent les définitions.

Dès 1901, en réponse à l'agitation tant interne qu'externe, le Chapitre s'était proposé d'étudier leur adaptation aux conditions du nouveau siècle. Deux ans plus tard, il y eut la Circulaire sur la Bulle, ne l'oublions pas.

Il en résulta l'épuration des usages étrangers et le retour au texte d'origine, celui de 1718. L'ordre mondial était en train de se désagréger dans toutes les dimensions sociales — culturelles, scientifiques, politiques, esthétiques, religieuses, économiques — et on en devinait un autre, nouveau. La réponse lasallienne fut de souligner avec énergie le contexte fondateur, précisément au moment où naquit l'ordre social même qui, en ce moment-là, vacillait.

La même chose s'est produite en 1946. Et dans ce cas également, quatre ans plus tard, nous trouvons une autre Circulaire sur la Bulle, comme nous l'avons mentionné précédemment (il s'agissait de celle de 1924, réimprimée et augmentée).

Après 40 années terribles, marquées par les expulsions, les guerres mondiales, les persécutions et les nouvelles structures mondiales, l'Institution lasallienne souligne à

nouveau la référence aux origines, cherchant à affronter la nouveauté — incontestable pour tous — par un retour à l'esprit de la fondation. Logiquement, dix ans plus tard seulement, le nouveau Chapitre demandera à nouveau la révision du Code lasallien. Et logiquement aussi, à partir de ce moment, la Bulle disparaîtra de la scène lasallienne.

La tâche fut abordée, d'abord avec timidité et en tendant à reproduire le même vice dans l'invocation des origines comme système pour se situer face au présent. Peu à peu, grâce à la convocation et à la tenue du Concile, tout changea. Ainsi, les *Règles* de 1967 arrivèrent à la Communauté lasallienne accompagnées d'une réflexion sur son identité, sur la fidélité et le renouveau de l'esprit fondateur. Nous l'avons signalé en son temps.

Malheureusement, personne dans l'Institution n'était en mesure d'assimiler sereinement des réalités telles que la perte de près de quatre Frères sur dix dans les cinq ou six ans qui ont suivi le Concile et ce Chapitre. On comprend donc le scandale énorme provoqué par la lutte ignoble au sein même du Conseil général sur ce qu'il fallait faire. Cette honte s'est manifestée avec toute sa force lors du Chapitre suivant, en 1976, empêchant d'avancer et de préciser la voie empruntée dix ans auparavant. La *Règle* ne serait pas modifiée, car on se trouvait dans la période de 20 ans accordée par le Concile pour son adaptation. Ce serait la tâche de l'Assemblée de 1986, mais l'amertume de la dissension avait laissé une très mauvaise impression.

En 1986, la *Règle* a été renouvelée dans sa structure comme son esprit l'avait été en 1966. Désormais, tout était organisé autour d'un terme inventé à l'époque du Concile : 'di-

mensions'. Celles qui configuraient la personne du Frère : la Consécration, la Communauté, la Mission. Cela représentait une autre anthropologie ou, mieux, une autre théologie. L'identité du Frère et de sa communauté était interprétée en fonction de ses origines et de son actualité, simultanément, et pour ce faire, cette identité était considérée de manière intégrale, et non sectorielle.

Cependant, la graine de la dissension antérieure donnait maintenant un fruit empoisonné : elle traitait les dimensions comme s'il s'agissait d'"éléments", donc de quelque chose de séparable, de distinguable. Cette réduction a dès le début pesé sur l'heureuse trouvaille expressive de la nouvelle *Règle* qui, comme nous l'avons vu, a parcouru pendant 20 ans le chemin de l'Institut lasallien : « partager la mission ».

Ce qui semblait ouvrir la voie à une nouvelle configuration de la communauté éducative s'est avéré être un slogan trop imprécis. Il réduisait la mission à une simple tâche, sans se rendre compte que pour la réaliser, il n'était en aucun cas nécessaire de vivre comme vivait le Frère. Cela ne pouvait pas être le cas, et tout le monde s'en est rendu compte peu à peu. C'est dans cet esprit que la présence de collaborateurs a été établie lors du Chapitre général suivant, en 1993, et bientôt la sensibilité de tous a trouvé un autre terme dans lequel placer de nouveaux espoirs : 'Association'. Il avait l'avantage d'appartenir à la tradition lasallienne. En tant que tel, on espérait qu'il surmonterait les difficultés, voire certaines méfiances.

Le terme avait et a toujours une grande portée symbolique. Cependant, en 1976, il avait été rejeté pour avoir osé

proposer qu'à l'avenir, le vœu des Frères pourrait être précisément celui-là. Il inclurait les autres et tout le régime de la Communauté, mais il fut rejeté. Nous l'avons également rappelé. Il semblait trop s'apparenter à des formules plus proches du chrétien séculier que du « consacré ».

D'autre part, même si cela n'était pas aussi visible, le terme était quelque peu modifié dans sa nouvelle présence dans le monde lasallien. À l'origine, « association » faisait référence au réseau des communautés, à l'ensemble, à toute l'organisation des projets éducatifs et des communautés qui les animaient. Au début, ‘association’ signifiait donc réseau de communautés. Aujourd’hui, en revanche, il proposait de l'utiliser dans le sens de ‘Communauté’.

Même avec ces deux réserves, le terme avait et a toujours une capacité d'avenir. Et il montrait en son sein où se trouvait la grande question : la nouvelle Communauté.

L'Association pose la question de savoir ce qu'il faut entendre aujourd'hui par Communauté lasallienne, quel profil doivent avoir ses membres, leurs liens, leurs caractéristiques nécessairement partagées, leur relation avec les origines et toute la tradition lasallienne.

On comprend ainsi la difficulté rencontrée à partir de l'année 2000 par la Commission chargée d'adapter le texte de la *Règle*. Elle ne pouvait aller plus loin que ce qui avait été établi, pour la simple raison qu'il n'était pas possible d'en établir davantage. Elle dut abandonner son travail entre les mains du Conseil en attendant une nouvelle décision du prochain Chapitre, cette fois en 2007.

Conscient de la nécessité et des limites, le Chapitre a de nouveau demandé à une autre Commission de poursuivre la tâche. Cette fois, elle a abouti entre 2014 et 2015. C'est le texte qui anime actuellement la Communauté lasallienne mondiale et sur lequel comptait le dernier Chapitre général, en 2022.

Il a conservé la structure de 1986 et l'a interprétée en tenant compte à maintes reprises de la nature réelle de la vie des communautés dans le contexte global de la Nouvelle Évangélisation. Ainsi, le texte est plein de nuances et permet de progresser dans la pratique de la relation mutuelle entre les Collaborateurs et les Frères. Il permet également de maintenir des pratiques diverses dans les différents territoires des cinq Régions de l'Institut.

Malgré cela, les Capitulants de 2022 ont quitté Rome avec le sentiment de ne pas s'être compris, de ne pas avoir trouvé l'harmonie nécessaire pour relever les défis considérables d'un Institut en voie d'épuisement dans diverses régions du monde et sans orientations tout à fait satisfaisantes pour tous.

Comment est-ce possible ? Comme nous le demandions au début de cette étude : sommes-nous, un siècle plus tard, face à une histoire sans fin ?

Peut-être s'agit-il de la perplexité face à l'article 4 de la *Règle* de 2015 : « L'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes, approuvé par la Bulle « *In apostolicae dignitatis solio* » du Pape Benoît XIII, est un Institut de droit pontifical composé exclusivement de religieux laïcs ».

Est-ce vraiment compatible avec le discours de l'Association, de la nouvelle Communauté, de la Fraternité... ?

Quatre siècles plus tard, peut-être, toujours Trente

Comment est-il possible qu'après tant d'efforts, nous ne nous sentions toujours pas dans une maison commune, ordonnée selon un credo commun, sereinement engagés dans une tâche commune ? Comment est-il possible que nous ne trouvions pas un système capable de nous remplir d'espérance lorsque nous contemplons l'avenir ?

Il y a une réponse, simple et claire, et qui n'est en rien exclusive à la communauté lasallienne : les Institutions religieuses nées après le Concile de Trente n'ont jamais réussi à vivre harmonieusement leur consécration religieuse et leur engagement apostolique.

Cette affirmation peut sembler prétentieuse, audacieuse, sans fondement suffisant. Mais elle ne l'est pas. L'histoire a montré que toutes les formes de vie religieuse apostolique nées après ce Concile, toutes, souffrent du même mal : elles ont vécu une histoire beaucoup plus cohérente dans leurs actes que dans leur doctrine. Avec le changement de cycle historique, cela deviendra inévitable et leur acceptation conditionnera leur avenir.

Dans notre étude, depuis l'horizon de la Bulle de 1725, nous gardons une référence intime de tout cela : c'est la Congrégation « du Concile » qui a approuvé la vie de ce groupe. Et le 'Concile', à ce moment-là, c'est celui de Trente. Un siècle et demi s'était écoulé et, surtout, on était entré dans un

autre mode de vie, mais la référence restait marquée par la Contre-Réforme. En ce sens, la Bulle devait être beaucoup plus réactive que proactive. Et il en va de même pour son interprétation pendant encore deux siècles.

Tout cela était évident depuis longtemps déjà dans l’Institution lasallienne et autres Institutions similaires. Nous l’avons rappelé dès le début de la *Première partie* de cette étude. Nous le rappelons ici en guise de synthèse, au risque de nous répéter inutilement.

L’histoire lasallienne montre, entre autres données datant d’il y a un siècle, la préoccupation suscitée par la Constitution *Conditae a Christo*, de décembre 1900. Dans celle-ci, le Vatican rappelait à toutes les Institutions telles que l’Institution lasallienne la nécessité d’homogénéiser les signes d’appartenance de leurs membres, en définissant ces signes en prononçant les trois vœux de pauvreté, chasteté et obéissance.

Or, sur les 13 000 Frères que comptait alors l’Institut, un peu plus de 2 000 n’avaient pas prononcé leurs vœux et n’avaient pas l’intention de le faire. Ils restaient dans la communauté et se réclamaient de la catégorie des « *novices employés* ».

Ce chiffre est très éloquent : il indiquait que les vœux n’étaient pas nécessaires pour être Frère. Ils ne faisaient pas partie de leur identité. Ils facilitaient seulement leur travail, ou établissaient peut-être un niveau d’engagement envers l’Institution qui leur valait une certaine confiance ou une responsabilité particulière. Mais ils ne faisaient que faciliter l’organisation, homogénéiser des liens professionnels.

Pour être clair : les vœux ne faisaient aucune référence particulière à l'au-delà de Dieu, au Royaume, au monde de ce que nous appelons eschatologique, comme nous l'avons compris et exprimé avant le Concile Vatican II. Les vœux ne prétendaient être le signe de rien d'autre que d'une capacité de travail renouvelée, d'un statut économique plus simple et d'une plus grande disponibilité.

En réalité, ce qui définissait un Frère était autre chose : son appartenance à une Communauté dédiée exclusivement à l'éducation des classes populaires. Cette appartenance, dans cette société chrétienne, était un signe clair d'une vocation divine à vivre et à travailler de cette manière pour l'Évangile. Cette appartenance, cette Communauté et cette école étaient le signe de la présence de Dieu dans la foi que ces hommes partageaient.

Il en était ainsi, et pourtant une telle synthèse ne s'exprimait pas dans l'Église du début du XX^e siècle. C'est pourquoi le Pape saint Pie X pouvait écrire aux Frères qu'ils ne devaient en aucun cas penser que leur action apostolique était au-dessus de leur consécration religieuse, mais bien au contraire. Car leur vie n'était pas comme celle des autres chrétiens, mais elle était au-dessus d'elle. C'est pourquoi — telle était la question qui motivait cette réponse — ils ne devaient pas transiger avec leurs vœux pour pouvoir continuer à diriger leurs écoles, dans une apparente sécularisation de leur vie.

Avec cette conception d'eux-mêmes et de leur relation avec la vie chrétienne séculière, les Frères français — qui étaient 10 000 sur un total mondial de 13 000 ou 14 000 — ont quitté leur terre pour d'autres parties du monde, ou bien sont

restés dans leur pays, apparemment sécularisés, ou ont simplement quitté la Congrégation. Cela a dû être terrible.

À cette situation initiale s'ajoutent les deux guerres mondiales, l'émergence des fascismes, les persécutions au Mexique et en Espagne, la condamnation des modernismes, la problématique de l'universalisation de leur modèle éducatif, le renforcement autoritaire qui en a résulté pour faire face à tant de tensions. Si l'on tient compte de tout cela, on comprend la logique du maintien d'une théologie absurde sur l'identité du Frère, sa Consécration et sa Communauté.

Par exemple : il était logique qu'en 1946, lors du Chapitre général, les Frères aient été invités à se passer autant que possible du personnel laïc qui avait dû être engagé en raison des aléas de la guerre et qu'il ait été indiqué que le personnel féminin était totalement interdit dans les écoles et les communautés. Et il était tout aussi logique que, dix ans plus tard, le nouveau Chapitre encourage la création de l'Association des éducateurs lasalliens, avec ses pratiques de piété et son siège organisationnel à Rome, à la Maison générale. Après tout, ce n'était pas la première fois que l'Institut se penchait sur la question d'un Tiers Ordre (à cette occasion, il ne semble pas que l'expression ait été mentionnée).⁶

Puis vinrent le Concile Vatican II et le Chapitre de 1966-1967. La situation était extrêmement complexe.

À la base, il y avait la conscience du changement des temps, de l'épuisement d'un grand cycle historique, de la crise de

6 Sur l'Association et le terme Troisième Ordre, cf. *Première partie, 1. Restaurer, 2. Les événements de 1904*.

tous les modèles sociaux. Il devint rapidement évident que les structures nées après la Seconde Guerre mondiale n'étaient pas suffisantes pour conduire l'humanité vers le changement qui s'opérait. Bientôt, toutes les institutions de l'Église allaient également ressentir l'ampleur de la crise, avec la distanciation de la culture des peuples d'avec l'Évangile, et les difficultés rencontrées dans tous les cas de renouvellement adapté.

Lorsque cela se produisit, on commença à voir que des Institutions telles que celle des lasalliens ne déclinaient pas par manque de foi en elles-mêmes, mais par leur inadaptation aux nouvelles conditions sociales. Pour l'instant, en 1966-1967, on percevait une conscience naïve que le renouveau était possible, que dans peu de temps — une décennie peut-être — toutes les tendances à la hausse seraient rétablies.

Il n'en fut rien, cela ne pouvait pas l'être. L'ampleur de la situation exigeait au moins le passage d'une génération pour être assimilée. Et cela, élargit la conscience de certains, mais aussi le ressentiment d'autres. C'est l'histoire souterraine des 20 années qui se sont écoulées jusqu'à l'Assemblée de 1986. À partir de là, tout allait nécessairement commencer à être différent.

Les grandes pistes de l'avenir étaient déjà là.

Partager le signe

Les 30 dernières années, depuis le Chapitre de 1993 jusqu'à aujourd'hui, ont pour protagoniste l'émergence d'un modèle renouvelé de consécration. Cause et effet à la fois,

consciemment et sans l'avoir prévu, le discours de la Communauté comme Signe s'ouvre peu à peu.

Les Circulaires des trois derniers Supérieurs généraux, conscients comme personne d'autre des chemins de l'Institut, vont clairement dans ce sens. Cela se reflète également dans le cheminement, parfois un peu triomphaliste, des Bulletins de l'Institut de ces mêmes décennies. On le retrouve également dans l'orientation des Cahiers MEL (de la Mission Éducative Lasallienne). Et c'est certainement la force qui anime le dialogue entre les Chapitres généraux et les Assemblées de la Mission.

Il ne pouvait en être autrement.

Comme tant d'autres, l'Institution lasallienne cherche à se situer dans le contexte de ce que nous appelons, pendant cette même période, la Nouvelle Évangélisation. Cette référence renvoie toutes les institutions chrétiennes aux jours de la présentation de l'Évangile à l'humanité et les oblige ainsi à se montrer comme le lieu de la manifestation du Seigneur ressuscité.

On comprend ainsi la relation profonde entre évangélisation et témoignage, qui conduit à l'autre relation entre évangélisation et communauté qui évangélise et est évangélisée. C'est là que réside, aujourd'hui comme à ses débuts, le sens de toute communauté. Cela coïncide naturellement avec sa fonction sociale : elle apporte à la société sa foi en la réalité d'un Dieu qui remplit le monde, l'a créé et l'attend à la fin. L'évangélisation commence lorsque la société rencontre un groupe qui partage cette foi.

L'une de ses formes, dès les premiers siècles, a été celle adoptée par des groupes que nous avons ensuite appelés monastiques, religieux, consacrés.

Ils ont adopté un mode de vie particulièrement significatif, dans leur volonté de vivre en reflétant dans le présent temporel des peuples le présent éternel de Dieu. Leur engagement commun était et reste la garantie de leur foi et du sens de leur fonction sociale. Cette transparence est leur contribution à l'évangélisation, c'est-à-dire ce pour quoi ils ont été mis au monde, leur envoi dans l'histoire, leur mission.

Tout cela devait se faire petit à petit, une fois passés les jours du Concile et du post-Concile, une fois perçues les dimensions des « signes des temps », comme le disait le Pape saint Jean XXIII. Et en cela, l'Institution lasallienne ne pouvait faire exception. Tous ses efforts pour trouver un discours identitaire cohérent sont un exemple de cette grande marée de l'histoire et de l'Évangile qui s'expriment ensemble sur le sens possible de ce qui est vécu.

C'est là qu'intervient le renouveau de la communauté lasallienne, comme le souligne les documents de l'Institut depuis plusieurs années. Il suffit seulement de trouver la formule qui exprime ses liens constitutifs. Et l'image du Signe qui est partagé aide efficacement à les formuler. Elle permet d'identifier et de définir ce que nous avons découvert.

En effet, le panorama que nous venons d'évoquer a dû nous conduire à certains concepts qui sont apparus de manière récurrente. Qu'ils soient bien ou mal compris, des concepts tels que les vœux, la mission, la consécration,

l'école, la foi, le partage, l'association, l'engagement, les pauvres, la créativité, la fidélité, le renouveau, les ministères, la formation, la pluralité, le témoignage... ont surgi à maintes reprises.

C'est pourquoi il est nécessaire de repasser personnellement en revue ce que nous savons de l'évolution de la Communauté lasallienne au cours du siècle dernier : ses différentes vicissitudes, ses proclamations, ses instances et ses récidives, ses chiffres, ses relations avec la société et avec l'Église. Il est indispensable de le faire, en commençant peut-être par la géographie et l'histoire les plus proches, pour élargir peu à peu les domaines d'examen et finir par contextualiser tous ses éléments, les particuliers dans les généraux et les généraux face aux particuliers.

Normalement, cet exercice nous met sous les yeux une poignée d'instances, explicites ou implicites, autour desquelles se regroupent toutes les autres.

En même temps, elles montrent que ces termes rassembleurs sont redéposables de tous les autres, c'est-à-dire qu'ils se comprennent en fonction de tous les autres, quelle que soit leur appartenance apparente : qu'il s'agisse d'éducation, de religion, de société ou personnel, tous sont marqués par leur référence à tous les autres.

Ce qui, comme on le voit immédiatement, constitue un problème supplémentaire. Car il ne suffit pas de regrouper les instances. Il faut également les interpréter, et c'est là que leurs relations deviennent une tâche ardue. Il est beaucoup plus simple de définir les choses en elles-mêmes que de le faire en tenant également compte de leur extérieur.

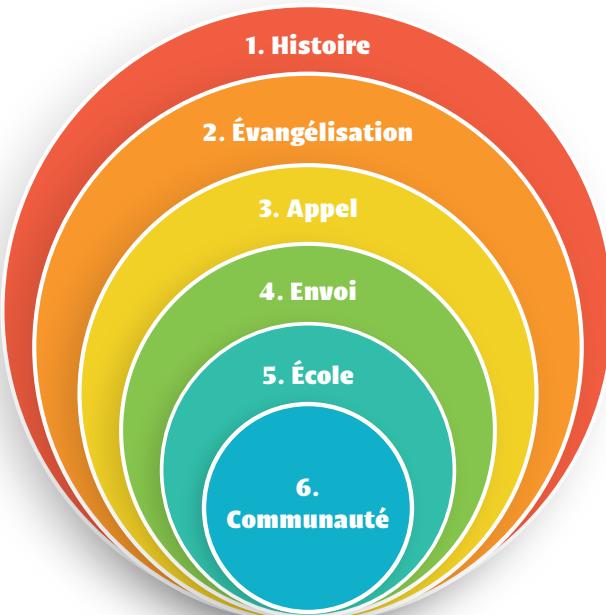
C'est pourquoi le premier résultat de la lecture du présent et de ses racines proches est de percevoir le ou les systèmes qui existent entre les racines de ce que nous trouvons. Vient ensuite l'autre : comprendre la portée de chaque terme.

Les pages qui suivent sont conçues à partir de cette méthode. Elles identifient d'abord les concepts rassembleurs, puis interprètent leur portée au sein d'un système ou d'un ensemble.

Six critères pour constituer la nouvelle Communauté

Il s'agit de six perspectives qui constituent un système permettant de définir la Communauté lasallienne telle qu'elle a émergé au cours du siècle dernier. Elles sont perceptibles si, comme nous l'avons dit, on prend le temps de revoir l'itinéraire lasallien et de projeter ce qu'il nous dit sur le présent que nous vivons.

Celles-ci peuvent être les suivantes :



Logiquement, la première constante qui apparaît dans notre étude, celle que nous évoquons à partir du souvenir de la Bulle, est le chemin de l'histoire, avec ses dynamiques, ses périodes, ses époques. **[1.] Une Institution dans l'histoire**, c'est-à-dire la preuve du mystère du temps. C'est le premier grand critère face au présent et à l'avenir immédiat : cette institution est une institution historique.

La prochaine étape découle également du contexte général de nos chroniques et de notre réflexion : c'est le souvenir de ce que nous appelons la Nouvelle Évangélisation. Elle nous fait voir d'un autre œil les dynamiques de l'histoire, les chemins des « signes des temps », de sorte que nous y voyons la transcendance des appels qui secouent toutes les Institutions de l'Église, leur naissance, leur développement et leur épuisement. **[2.] Dans le contexte de la Nouvelle Évangélisation**, qui apporte avec elle la nouvelle communauté chrétienne.

Ainsi, comme cela nous est naturel, nous recevons le critère suivant : le discours vocationnel. Il anime tout le processus évoqué jusqu'ici. L'un de ses meilleurs emblèmes, le Prologue de la *Règle* de 1966/67, est un appel à personnaliser la circonstance. Et ce n'est pas un thème mineur. **[3.] L'appel**, fondé ou encadré dans le plan de Dieu, tel qu'il est proposé dans les *Méditations pour le temps de retraite* (*MTR*).

Avec la vocation, nous trouvons logiquement la mission, c'est-à-dire l'objet de l'appel. Dans l'Institution lasallienne, elle apparaît sans cesse depuis 70 ans : à propos du sacerdoce, des vœux, de la formation, du partage, du vieillissement, des organigrammes de l'animation de l'Institut,

des spécificités propres à chaque territoire lorsqu'il s'agit de considérer l'espérance lasallienne.

Dans tous ces thèmes, nous retrouvons sans cesse la perplexité entre l'action et le témoignage, c'est-à-dire entre l'effort et la vie intérieure, entre la consécration et l'engagement apostolique. La relation entre vocation et mission n'est pas si claire, pour le dire en termes plus courants.

L'avenir ne peut plus supporter longtemps cette perplexité. Les documents lasaliens le savent et fournissent chaque jour à l'Institution des textes plus clairs, mieux mûris. De même, la vie quotidienne fait que les faits devancent les mots et apportent bon nombre d'éclaircissements. C'est pourquoi notre critère suivant doit être [4.] ce que signifie **La Mission**, comment la comprendre à partir du plan de Dieu aujourd'hui.

Il y a toutefois un problème dans la compréhension de ce quatrième critère. Il découle de l'ampleur et de la nouveauté du changement social, culturel et institutionnel. Le changement est si fort et si séduisant qu'il invite davantage à vivre les urgences que la fidélité. Concrètement, dans le monde de l'éducation, cela fait passer le centre de gravité de la construction des personnes à l'organisation des sociétés.

Le parcours de notre *Première partie*, et en particulier ses dernières étapes, le montre clairement en soulignant la vie intérieure de celui qui prétend éduquer, c'est-à-dire la cohérence entre le faire et l'être. Cela se comprend très facilement. Pour que l'expérience vocationnelle naîsse et se développe, il faut que la personne se nourrisse de ce qu'elle vit ou fait et, réciprocement, que son action se nourrisse

de son être, de l'appel qui la constitue. C'est pourquoi le critère suivant est [5.] **L'école chrétienne**, c'est-à-dire l'âme de la mission incarnée dans l'acte éducatif, dans la ou les relations qui constituent toute école.

Dans ce domaine, le concept directeur est, une fois de plus, la relation. Rien de nouveau, évidemment, mais souvent totalement absent.

Cette catégorie se réfère avant tout à la relation que la personne qui éduque entretient avec l'élève. Elle se réfère également à celle qui existe entre les deux personnes et les savoirs, entre leurs vies personnelles et les savoirs qui animent la vie de la société. Et elle se réfère enfin à celle qui existe entre les différentes personnes impliquées dans tout cela au sein d'un même projet éducatif.

Aucune de ces perspectives n'est inconnue, mais chacune d'entre elles, ou les trois, peuvent disparaître par manque de pratique. C'est pourquoi il est important de souligner leur rôle comme dernier critère dans notre réflexion. Nous parlons donc enfin de [6.] ce qu'est **la communauté de l'école chrétienne**, c'est-à-dire le visage de la mission.

Dans l'itinéraire de l'Institution lasallienne, elle apparaît expressément, à maintes reprises. Et nous soulignons comme points forts la *Déclaration sur le Frère*, de 1966/67, et la récente *Déclaration sur la mission éducative lasallienne*, de 2020.

À partir de là, on comprend mieux la configuration de chaque projet lasallien, car aucune communauté ne peut se constituer sans partager la cohérence interne qui, dans ce cas, reflète celle qui doit exister entre le projet éducatif et son

environnement. Il doit en être ainsi, si nous parlons d'une Institution et non seulement d'une proposition éducative.

Ces six critères, en se constituant mutuellement, ouvrent la porte à un possible système ou clé herméneutique dans la configuration de la nouvelle Communauté. Et il n'est pas difficile de signaler leur présence dans l'itinéraire de la grande Communauté lasallienne au cours des 50 dernières années. Détecter leur trace personnellement aide à aborder le présent avec réalisme et espérance.

C'est ce que proposent les pages suivantes.

Le premier de ces six critères est de nature générale ou globale. Il englobe et donne un sens à tout le reste. Il ordonne une série de signes mineurs à travers lesquels il apparaît dans la vie des peuples. C'est le processus des dynamiques de l'histoire, la vue d'ensemble du grand fleuve qui nous a amenés à ce delta.

Les institutions et l'histoire se configurent mutuellement.

C'est pourquoi, en toute période de changement social, les Institutions conscientes de leur propre histoire offrent à la société davantage de garanties pour l'avenir.

1. Une Institution dans l'histoire

Notre étude affirme à chaque page que ce qui nous arrive n'est le fruit d'aucune programmation. Nous pourrions presque le qualifier d'autonome, de sorte que nous ne pouvons que connaître et interpréter ses manifestations et y réagir.

Il existe évidemment des domaines qui sont modelés par notre initiative, ce qui peut nous donner l'illusion que la même chose se produit dans tous les autres, comme si l'histoire était quelque chose de soumis ou du moins susceptible d'être soumis à notre initiative. Mais dans l'ensemble, ce n'est pas le cas. L'histoire, la grande histoire qui entoure le parcours de la Communauté lasallienne au cours de ses trois siècles d'existence, le montre clairement.

C'est pourquoi aucune de ses grandes questions ne trouve de réponse en dehors de ce large contexte.

En voici trois exemples. Premièrement, personne ne pouvait imaginer au cours du XVIII^e siècle les conséquences de l'introduction de la raison organisationnelle dans l'administration des sociétés. Ce qu'ils pouvaient imaginer, c'était la rédaction de *l'Encyclopédie*. Personne ne pouvait non plus imaginer, au début de la Révolution française, ce que signifierait pour l'Europe et pour le monde entier, 100 ans plus tard, la diffusion de sa devise « Liberté, Égalité, Fraternité ». Ce qu'ils allaient faire, tous et petit à petit, c'était rédiger leurs Constitutions respectives. Personne ne pouvait imaginer non plus ce qui, un siècle et demi plus tard, allait résulter des mouvements colonisateurs menés depuis l'Europe vers le monde entier. Ils pouvaient certes — mais pas tous — penser à des plans territoriaux d'exploitation, mais rien de plus.

Inutile de poursuivre avec le demi-siècle couvert par les deux guerres dites mondiales, ni même avec le processus qui s'ouvrirait entre 1944 et 1950 avec la mise en place des institutions pour la stabilité économique et sociale du monde à venir (de Bretton Woods à la *Déclaration des droits de l'homme*). Les institutions et les textes, à la fin de tant d'amertume, ont prétendu gérer l'avenir. C'était leur devoir, leur responsabilité. Mais il est rapidement apparu que les dimensions sociales dépassaient toutes leurs prévisions.

Dans une telle conjoncture, le plus fréquent est de réagir, d'interpréter, de planifier à court terme... pour recommander une génération plus tard.

Ce rythme de réactions et de planifications à court ou à long terme est clairement visible dans l'histoire de la Communauté lasallienne. Il y a d'abord eu l'avènement de la modernité avec l'imposition de la logique rationnelle comme attitude pour comprendre la vie et la société. La première Communauté ne l'a pas perçu, ne pouvait pas le percevoir. Mais elle a appris à vivre la relation entre l'Évangile et l'organisation rationnelle de l'éducation de base. Et il en a été de même tout au long du XIX^e siècle avec l'élargissement des programmes et la diffusion mondiale des modèles des Lumières. Là encore, ce ne sont pas eux qui ont découvert la conjoncture sociale ou éducative. Ils ne pouvaient pas la découvrir, mais ils ont su la vivre en dialogue avec l'Évangile dans les nouvelles sociétés qui émergeaient en Occident.

C'est pourquoi nous pouvons comprendre qu'au début du XX^e siècle, la désintégration progressive du modèle rationaliste-bourgeois du siècle précédent ait fortement affecté notre institution. C'est pourquoi nous avons commencé dans les années 1900/1905. Et nous savons également que cette situation n'a pu être perçue dans toute son ampleur par ses protagonistes. Par exemple : il y a une distance ou un progrès entre les attitudes des communautés en France en 1905 et en Espagne en 1931 ; mais dans les deux cas, elles s'accordent sur leur incapacité à comprendre le changement historique en cours. Aujourd'hui, nous voyons qu'au fond, les deux sont plus réactives que proactives.

Il en allait de même au milieu du siècle, avec l'émergence d'un nouvel ordre économique et juridique potentiellement applicable au monde entier. Ainsi, la restauration de l'ordre mondial, organisé autour de deux blocs antagonistes, offrait

une multitude de possibilités à tous les peuples du monde, développés ou en voie de développement.

Cela multiplierait les possibilités de croissance de l'Institution lasallienne, au moins dans les domaines déjà vérifiés tout au long du siècle précédent. C'est pourquoi nous apprécions mieux aujourd'hui la fragilité de ce sentiment de triomphe et de succès qui remplissait les plans de nombreux Districts et les empêchait de percevoir que la véritable nouveauté n'était pas l'exaltation de ce qui était déjà connu, mais autre chose qui était en train de naître.⁷

Et c'est ce qui s'est produit au cours de la dernière génération, depuis la *Lettre à la Famille Lasallienne*,⁸ du Conseil général, en février 1989, jusqu'à aujourd'hui.

Logiquement, les années passées, au moins depuis les jours du Concile Vatican II, apportent à tous les domaines lasaliens le sentiment clair qu'il ne s'agit pas de changer tel ou tel élément de l'ensemble, mais de se demander quelles voies emprunte l'ensemble. Ces derniers jours du

7 À partir de ces considérations, il vaut la peine de revoir le numéro que le Bulletin de l'Institut a consacré aux 50 ans du Chapitre général de 1966 et, en particulier, à la *Déclaration*. Il s'agit du numéro 256, d'octobre 2017, intitulé : *Créativité et courage : vivre la promesse du 39^e Chapitre général*. Tous ses articles sont riches en suggestions, et nous nous permettons de souligner celui signé conjointement par les Frères Miguel Campos et Robert Schieler.

8 Très importante dans le contexte général de notre étude, quatre ans avant le Chapitre de 1993, elle jetait les bases d'une nouvelle institutionnalisation de la Communauté. Elle exprimait, bien sûr, le sens de la présence de laïcs pour la première fois dans une partie significative de la grande assemblée suivante.

siècle, immédiatement avant le Chapitre général de 1993, sont un moment clé dans la conscience lasallienne.

Toutes les institutions sociales ont modifié leur identité et leur image au cours de ce dernier siècle. Toutes. Cela les a amenées à marcher sur le fil du rasoir, c'est-à-dire à oublier leur propre identité et à la remplacer par certaines images, en phase avec l'actualité, mais peut-être loin de leur propre définition.

Le fait incontestable est le changement d'image. À tort ou à raison, toutes les institutions remplacent leur image héritée par une autre plus en phase avec l'évolution des usages sociaux. Et c'est là, dans ce changement, que se joue leur avenir : tout dépend si le changement d'image entraîne ou est motivé par un changement de définition ou non.

Lorsque ce n'est pas le cas, le changement d'image lui-même est éphémère. Pendant un certain temps, il se modifie, jusqu'à l'exaspération (époque de changements), mais finit par disparaître (changement d'époque) et son capital ou la valeur qui a pu subsister sont transférés vers un autre espace où ils sont encore rentables d'une manière ou d'une autre.

Comprendre la nouvelle communauté

Dans cette grande perspective historique, nous percevons mieux l'un des indicateurs les plus clairs de notre *Première partie* : la recherche de la place des « non-croyants » dans la configuration quotidienne des projets lasalliens.

Nous avons délibérément commencé notre revue historique par le texte de saint Pie X à l’Institut. Il y était très clairement indiqué que ce sont les Frères, en leur qualité de religieux, qui devaient poursuivre l’œuvre héritée. C’est ainsi que l’ont compris les Capitulants de 1946 en décidant de se passer des enseignants laïcs.

Comme on pouvait s’y attendre, dix ans plus tard, en 1956, il a été reconnu que cela n’avait pas pu se faire comme prévu. Nous l’avons évoqué au début de la *Première partie*, de sorte qu’aujourd’hui, nous pouvons renvoyer à des dates aussi lointaines tant la modification de la conception des projets lasalliens que la présence dans ceux-ci de personnel « non religieux ». Il s’agissait d’une réalité non seulement tolérée, mais qui apportait une valeur spécifique. Cinquante ans plus tôt, il aurait été inimaginable de trouver ce paragraphe de la *Déclaration* de 1967 :

La communauté scolaire ne se formera que suscitée par une communauté éducatrice dont la richesse est faite de la diversité et de l’unité de ses membres. C’est pourquoi les Frères sont heureux de collaborer avec des laïcs qui fournissent à la communauté éducative l’apport irremplaçable de leur connaissance du monde, de leur expérience familiale, civique, syndicale. Ils font en sorte que les laïcs soient en mesure de tenir leur place dans toute la vie de l’école : dans la catéchèse, dans les mouvements apostoliques, dans les activités périscolaires, voire dans les responsabilités d’administration et de direction (*Déclaration* 46.3).

Nous n’avons pas besoin de répéter ce que nous avons rappelé dans le parcours historique général de la *Première partie* de cette étude. En revanche, il convient de relire les

différentes descriptions locales pour prendre conscience de la portée et du sens de l'augmentation de la présence engagée des laïcs dans le projet lasallien au cours des décennies qui ont suivi le Concile, jusqu'à nos jours.

Il est vrai que, dans de nombreux cas, le projet s'est dissois avec la disparition progressive des Frères. Il est également vrai que, logiquement, ceux-ci doivent être plus nombreux que les autres. C'est vrai, et c'est peut-être pour cette raison que l'indicateur que nous soulignons est encore plus significatif.

Il s'agit de l'augmentation — pas seulement quantitative — du nombre de personnes engagées au-delà des limites de leur contrat de travail. L'augmentation que nous considérons comme un signe est la nature même de cet engagement : il est toujours l'expression de la foi de la personne. C'est un changement qualitatif.

Peu importe, dans ce cas, qu'il s'agisse d'une foi conventionnelle, c'est-à-dire homologable par la communauté chrétienne ou toute autre confession religieuse. Ce qui importe, c'est cette foi en soi, c'est-à-dire l'acceptation que le Mystère (Dieu, donc) est présent dans le processus de vie des élèves et dans la volonté des éducateurs.

Nous y reviendrons ensuite sous l'angle vocationnel. Parlons maintenant du signe institutionnel: le nombre d'éducateurs qui confessent leur foi dans la transcendance de leur ministère éducatif a considérablement augmenté. Avec eux, les façons de vivre la relation lasallienne se sont multipliées et surtout diversifiées.

Dans ce cas, l'indicateur pointe vers deux domaines : personnel et institutionnel, comme un Signe à deux facettes. Il est important d'en tenir compte.

Sur le plan personnel, tout d'abord, l'indicateur soulève la nécessité d'identifier avec précision l'engagement ou la consécration de chaque personne. Cela suppose avant tout la prise de conscience que la seule formule dont nous avions hérité pour ces situations d'engagement croyant était la copie ou l'adaptation des modèles monastiques. Nous n'avons pas besoin de nous étendre sur ce sujet à ce stade du travail. Mais nous devons souligner que le véritable défi consiste à préciser et à faire confiance aux formules qui en résultent : nous devons penser à partir de la « laïcité », et non à partir des vœux. Et reconnaître que la formule héritée sous la forme de la vie religieuse enseignante (comme d'autres formes de consécration nées dans la modernité) est conçue d'une manière — pour aujourd'hui — anachronique.

Et l'on comprend, dans cette optique, que les formes institutionnelles de partage de la vocation, c'est-à-dire les formes de la communauté, doivent également être différentes. C'est leur deuxième dimension.

Elles doivent être pensées à partir de l'engagement et du témoignage séculiers, de manière à inclure en leur sein l'efficacité dans le dévouement apostolique, la transparence du Dieu dont l'appel est partagé et le caractère définitif des engagements qui y sont vécus.

Nous y reviendrons plus tard, mais retenons déjà cette remarque fondamentale : le mot « engagement » a un sens pluriel. Il fait référence, comme on peut facilement l'ima-

giner, à la compatibilité de l'engagement diversifié selon les différents états de vie des membres de la communauté. Nous ne pouvons oublier que le destinataire de l'appel, le lieu de la présence du Seigneur qui appelle et la forme qu'il prend devant son peuple ne sont pas uniques ni principalement individuels, mais à la fois personnels et communautaires. Chaque personne se nourrit de ce qu'elle partage et la communauté se constitue dans ce partage.

C'est un peu comme le paradoxe du terme « frère », singulier dans son expression et pluriel dans sa signification. Il en va de même pour « Frère ».

Cela signifie, comme l'indique le paragraphe précédent de la Déclaration, que pour son peuple, le lieu du Signe de Dieu est la Communauté et non pas tant chacun de ses membres. Et encore moins certains membres plus que d'autres. La Communauté.

Comme nous le disons, tout cela devra être nuancé d'un point de vue spirituel et théologique, c'est-à-dire dans son expérience et son fondement. Mais maintenant, en considérant cela du point de vue de son appartenance à l'histoire, nous devons nous rappeler son aspect organisationnel, sa relation avec l'exercice du ministère de l'évangélisation dans l'éducation. Car il y a là une autre facette de la nouveauté historique qui impose un changement également historique : l'éducation et la communauté éducative n'ont pas la même signification aujourd'hui qu'il y a 80 ans.

On peut discuter presque indéfiniment pour savoir si l'éducation change la société ou l'inverse. La réponse dépend certainement des préjugés ou des idées préconçues que l'on

a sur les institutions sociales. En revanche, tout le monde s'accorde à reconnaître la relation entre les deux, entre la société et l'éducation. Elles doivent constamment la maintenir, afin que cette relation fasse évoluer l'éducation et que la société concrétise sa conscience d'elle-même. Elles vont nécessairement de pair, même si, à certains moments, l'une des deux prend légèrement de l'avance sur l'autre.

Il est important de garder cela à l'esprit pour se rappeler quelque chose d'aussi simple que le fait que le même phénomène doit se produire entre l'éducation elle-même et la communauté qui éduque. En d'autres termes, l'éducation ne peut changer sans que la communauté change également. Il ne s'agit pas seulement de la relation entre l'école et sa société : l'école elle-même constitue également une sorte de société au sein de laquelle vit un groupe humain que nous appelons la communauté éducative.

Avant même le Concile, l'Institution lasallienne l'avait clairement dénoncé et avait commencé par accepter en principe le bouleversement que le changement éducatif supposait pour la vie quotidienne de la communauté. Il s'est ensuite avéré que ce bouleversement, initialement tolérable, ne l'était plus à mesure qu'il se multipliait. La communauté a donc parfois résisté à modifier tant son projet que son discours.

Depuis les jours du Concile, cependant, cela est devenu très clair. La *Déclaration* le rappelle dans sa deuxième partie. La première partie traitait de l'identité du Frère et de la communauté consacrée. La deuxième partie aborde les domaines de l'engagement apostolique et distingue trois

domaines attendus : l'éducation de la foi, les pauvres et le renouveau de l'éducation. Nous l'avons déjà rappelé.

Il n'y avait aucune difficulté à admettre ces trois domaines. Ainsi, les trois ont été pris en compte, bien que davantage le premier et le troisième que le deuxième, mais ils ont été acceptés. Ce qui n'a pas été fait, en revanche, c'est de prendre en compte l'impossible de faire quoi que ce soit sans modifier la vie quotidienne de la Communauté. Sur-tout sans modifier sa constitution.

Il était plus facile de remodeler l'organisation éducative que de toucher à la Communauté. C'est ce qui est important et c'est là où nous mène cette dernière réflexion.

Communauté et organisation

En effet, toucher à la Communauté supposait de poser la grande question de l'identité lasallienne « dans le monde d'aujourd'hui », c'est-à-dire la question du profil de ses membres face aux temps nouveaux. Et cela, dans ce contexte, comme nous l'avons rappelé dans la *première partie* de cette étude, était une tâche beaucoup plus difficile.

Nous avons rappelé le poids démesuré du thème du sacerdoce dans ces assemblées. Nous pouvons ainsi interpréter leur écho parfois plus réactif que créatif. Et comprendre que la véritable question n'ait pas été abordée, non pas celle de l'identité du Frère, mais celle de la Communauté.

Il en résulta une situation que l'on peut qualifier de schizophrénique : dans le projet, le modèle communautaire était

réservé au groupe des Frères, tandis que le modèle organisationnel s'appliquait à l'ensemble de chaque projet éducatif. C'était une situation très grave (qui s'est prolongée pendant des décennies). Il en résultait que l'institution était beaucoup plus à jour en matière d'organisation de l'éducation qu'en matière de communauté pour l'animer. Les chroniques locales se comprennent beaucoup mieux à la lumière de ces éléments.

Comme nous l'avons rappelé, la *Déclaration* n'a pas bénéficié de temps suffisant pour en prendre conscience (elle a été élaborée en à peine trois mois, de septembre à novembre 1967, dans un évident contexte de tension et parallèlement à d'autres tâches capitulaires).⁹ C'est pourquoi nous n'y trouvons pas d'éclaircissements pour comprendre la communauté lasallienne à partir de ce moment-là, thème qui allait devenir central au cours du demi-siècle suivant.

C'est là ce que nous pouvons certainement qualifier de déficit le plus grave dans l'itinéraire lasallien de ce dernier demi-siècle, si long. La lecture de ce que nous pouvons appeler nos chroniques locales le montre clairement. Il faut bien sûr lire entre les lignes, mais, de suite, nous nous sentons loin des opinions et des discussions. Les témoignages le disent sans le dire.

On comprend ce manque. Le dialogue entre les critères et les préjugés n'est jamais facile.

9 Cf. l'étude volumineuse et minutieuse de Josean Villalabeitia, citée à plusieurs reprises dans cette étude : *Un falso dilema*, I. ¿Religioso o maestro? ; II. La respuesta capitular, Rome, 2008, deux volumes, 286 et 264 pp. Plus facile à lire et traitant de thèmes plus sectoriels, l'ouvrage collectif *La Declaración, 30 años después*, Valladolid, 1998, pp. 254.

D'un côté, il y a le débat intense sur l'identité du Frère. Ce fut certainement le grand thème, explicite et implicite, des Chapitres généraux de 1956, 1966, 1976 et 1986. Et nous ne pouvons pas affirmer avec conviction que la question ait trouvé une réponse au bout de ces 40 ans. Cela allait peser lourdement au moment de constituer la Communauté requise pour l'animation de projets éducatifs aussi diversifiés que ceux que la dynamique de l'histoire imposait.

Mais il y avait et il y a un autre facteur : l'oubli que la fondation n'avait pas consisté à créer des écoles, mais des communautés pour les animer. Cet oubli, ou du moins cette négligence, a été la cause de la désintégration progressive de la Communauté au sein de l'Institution, qui s'est réduite à une simple organisation.

Encore une fois, la *Déclaration*, dans une formule suffisamment claire, déjà reprise dans notre *première partie* :

...Pour opérer cette révision [tout l'article 49 est consacré à la révision des œuvres], on tiendra compte du fait que, de plus en plus, l'influence de l'école chrétienne sera fonction de la qualité plus que du nombre. L'objectif prioritaire que l'on se fixera ne sera donc pas le maintien des œuvres existantes, mais la constitution de communautés vivantes,¹⁰ suffisamment pourvues en personnel qualifié pour être en mesure d'animer l'institution scolaire (*Déclaration* 49.3).

10 Le texte original et officiel, en français, dit « *communautés vivantes* ». On pourrait dire que cette expression va un peu plus loin que sa version espagnole, soulignant la continuité du processus de constitution en communauté. Elle ajoute ainsi le quotidien, toujours à faire et toujours en projet. Voir, *Première partie, 2. Renouveler, 1. Une déclaration*.

Nos chroniques locales le montrent tout aussi clairement. Il suffit de les lire dans le contexte général qui va de la *Déclaration sur le Frère dans le monde d'aujourd'hui* de 1966-67 à la *Déclaration sur la Mission lasallienne* de 2020. Dans toutes ces chroniques, on retrouve la volonté d'appartenance, l'identification à un projet commun.

Refonder, s'engager

À partir de cette volonté, nous identifions mieux un autre indicateur du présent lasallien et de ses racines : l'appel à l'engagement fondateur.

Précisons d'emblée que « l'appel » n'implique pas « la réponse ». Partout, à l'échelle mondiale comme à l'échelle locale, nous constatons la nécessité d'assumer la situation comme un projet personnel, tant pour orienter sa propre vie que pour l'avenir de l'institution. Cela se voit, cela s'exprime même. On parle d'invitation, de conversion personnelle, de fraternité.

Que cela n'inclue pas la réponse, du moins de manière massive, répétée, abondante, ne signifie pas que l'appel n'existe pas. Cela signifie que la réponse n'est pas là, c'est-à-dire que les personnes et les communautés comprennent que l'on ne peut pas répondre n'importe comment. Là réside le Signe, pour le formuler avec précision : la conscience de la nécessité, de la possibilité et de la transcendance de la réponse.

À la racine d'une telle situation, aidant à comprendre le paradoxe qu'elle recèle, on devine comme un écho du déficit signalé plus haut, comme une faiblesse très concrète.

Elle a deux façons de se manifester : dans la définition de l'identité et, d'autre part, dans l'animation de l'ensemble. Elles vont de pair. Peut-être sont-elles même les deux faces d'une même médaille.

D'une part, en effet, nous constatons le caractère incomplet de la conception identitaire, c'est-à-dire la perplexité et la diversité dans la perception de la situation et dans les réponses locales. Un symptôme amplement suffisant pour le comprendre est le rôle attribué au Frère face aux temps à venir. Il y a des endroits où l'on suppose que c'est lui, le Frère, qui détient la lumière pour constituer autour de lui ce qui peut venir ; et il y en a d'autres où le Frère est un membre de la Communauté, avec une expérience et une connaissance spécifique de la situation, mais sans aucun titre de clairvoyance ou de privilège de priorité sur quiconque.

C'est la première facette du signe de fragilité : l'imprécision dans la définition de la Communauté lasallienne. La seconde, conséquence de la première, est l'indécision dans l'animation de l'ensemble ou peut-être le poids excessif du spirituel-désincarné dans les propositions de gouvernement.

Peut-être n'est-il pas possible de faire autrement ou de gérer autrement. Le fait est que depuis 40 ans, les réponses sont excessivement différentes et fragmentaires, comme il convient à des points de vue éloignés les uns des autres, voire opposés.

Le résultat est ce que nous appelons une faiblesse institutionnelle ou communautaire : l'indécision lorsqu'il s'agit d'assumer la refondation comme une responsabilité personnelle et partagée. C'est comme un vide là où il ne de-

vrait pas y en avoir, de sorte qu'il est difficile d'en préciser la nature. Et cela soulève la question de savoir comment vivre la foi au même niveau que l'organisation — excellente — de l'engagement lasallien.

Pour cette institution, cette question contient le signe le plus important des 100 dernières années. Elle renvoie à son sens dans l'Église d'aujourd'hui.

Nous ne sommes plus dans les dernières décennies de la France du XVII^e siècle, mais dans un monde très différent. Et dans cet autre monde, le jeu entre le texte et le contexte qui donne un sens aux choses peut se traduire pour le monde lasallien par la question de la relation entre éduquer et évangéliser. Il ne s'agit pas simplement de recréer les projets éducatifs, ni même de les référer aux pauvres et aux marginalisés d'aujourd'hui. C'est quelque chose de beaucoup plus profond. Il s'agit peut-être de repenser la médiation, c'est-à-dire la communauté éducative, et d'avancer dans cette voie jusqu'à concevoir un nouveau modèle institutionnel.

Tous les membres des groupes lasalliens actuels se sentent appelés à cela. C'est là que réside l'engagement refondateur, capable de redéfinir l'attitude face à la vie. C'est là que se joue l'épreuve de la foi, de la croyance en Dieu qui nous appelle et nous habite : dans le remodelage de la relation entre l'instrument et son sens, c'est-à-dire celle qui existait à l'origine entre l'école des pauvres dans la modernité naissante et une communauté qui se croyait consacrée à elle depuis l'éternité du plan de Dieu.

Cet ensemble d'indicateurs laisse entrevoir un panorama tout à fait nouveau dans la vie de l'Église et du monde. De nos jours, on l'appelle la Nouvelle Évangélisation. Et c'est certainement à sa lumière que tous ces éléments acquièrent une transcendance insoupçonnée.

À une autre époque, oui

Cet ensemble d'indicateurs donne tout son sens à la distinction entre changements et époque. Nos chroniques locales le confirment indirectement : les initiatives perdurent lorsqu'elles naissent de la conscience du changement d'époque ; en revanche, elles disparaissent vite quand elles sont vécues comme un changement parmi d'autres en ces temps de changements.

C'est pourquoi nous revient sans cesse cette expression qui nous a bouleversés au temps du Concile : les « signes des temps ».

Elle est peut-être aujourd'hui quelque peu oubliée ou réduite à un mimétisme insignifiant par rapport aux nouveautés sociales. Elle se limite peut-être désormais à des façons de se comporter dans leur sens le plus superficiel, des façons de parler, des horaires, des méthodologies, etc. Il y a comme une lassitude face à des résultats qui se font attendre ou une habitude des nouveautés qui les banalise toutes.

La transformation du monde qui les a fait naître au milieu du siècle dernier ne s'est pas arrêtée en quelques décennies, mais s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Elle s'est poursuivie et a conduit nos vies à des situations inimagi-

nables il y a seulement 50 ans. C'est pourquoi il est indispensable de la reprendre dans toute son ampleur.

De ce point de vue, les « signes des temps » vont bien au-delà du domaine indispensable de l'action. Ils renvoient à l'être, et plus précisément à l'être avec les autres, à la communauté et à l'institution. Du point de vue logique il est clair qu'une telle institution doit être très attentive aux dimensions du monde, à sa marche vers la mondialisation, à son besoin d'Évangile et aux conditions requises pour être porteuse de sens.

C'est la grande leçon à tirer de cet ensemble d'indicateurs : la question lasallienne est une facette de la grande question de l'Église, de la société ou de l'histoire. Sans ce contexte, elle ne mène qu'à l'absurde.

C'est pourquoi, en raison de l'ampleur ou de la transcendance de cet ensemble, nous devons toujours nous rappeler que les « signes » dont nous parlons sont ceux de Dieu : comme le sens même de l'histoire, ils ne sont jamais totalement à notre portée. Ils indiquent la trace de sa présence, sans la localiser exclusivement dans un lieu ou un temps. Ils invitent à l'attention, au dialogue, à la disponibilité, à tout vivre à partir de son cœur.

Et une Institution comme l'Institution lasallienne dispose d'une valeur ajoutée dans cette tâche : sa conscience d'être née et d'avoir grandi dans ce même dialogue au cours de quatre siècles.

Parler du mystère de l'histoire, du changement d'époque que nous vivons et des signes de Dieu, aide à imaginer la portée possible de cette autre expression, si souvent utilisée depuis une vingtaine d'années, « Nouvelle Évangélisation ». Dans notre cas, dans cette étude, c'est à sa lumière que nous venons de découvrir le sens du parcours de l'Institution au cours du siècle dernier.

La Nouvelle Évangélisation s'exprime sous des formes sacramentelles jusqu'alors inconnues. Nous entendons par sacrement toute manifestation de l'Incarnation de Dieu.

2. La Nouvelle Évangélisation

Nous avons cité, il y a quelques pages, le Chapitre général de 1993, parlant de sa conscience d'être inscrit dans un mouvement d'un demi-siècle. C'est le préambule de ce que veut manifester l'Institut lasallien (1.1). Et immédiatement (1.2. et 1.3.) :

Laïcs consacrés dans la vie religieuse, l'Église nous envoie à une « Nouvelle Évangélisation » des jeunes et des adultes, de tous les milieux, de toutes les cultures, de toutes les religions qui vivent dans le monde....¹¹

11 Circulaire 435, du 24 juin 1993. Le 1^{er} octobre 1981, rendant compte des résultats de la réunion intercapitulaire, la Circulaire 415 traitait déjà de ce sujet, mais en se référant uniquement à ce qu'on appelait alors les « jeunes Églises », les pays de première évangélisation (o.c., 27-32).

La conjoncture de la Nouvelle Évangélisation suppose une perspective indispensable dans cette étude, un pont qui oriente dans le grand scénario de l'histoire. Il s'agit de la visibilité de l'Évangile dans le projet lasallien.¹²

Depuis le début du XX^e siècle, en effet, la Nouvelle Évangélisation était déjà à l'origine du malaise de toutes les institutions chrétiennes face aux dynamiques sociales. À cette époque, la modernité semblait déjà épuisée, avant même la Première Guerre mondiale. Parallèlement, le profond malaise des Églises face au modèle européen de société témoignait de l'épuisement et de l'insignifiance de l'évangélisation héritée. Il existait déjà une nouvelle façon d'envisager la vie et l'histoire. Toutes les institutions chrétiennes souffraient de l'insignifiance de leur propre proposition, sans trop bien le comprendre.

Il n'est pas difficile, par exemple, d'interpréter de ce point de vue les différents socialismes de la fin du siècle, le mouvement moderniste en théologie, le commentaire de Barth sur les Romains, l'émergence des fascismes, l'accent existentiel des philosophies des valeurs et de la phénoméno-

12 Cette même approche est proposée dans le texte suggestif de Juan F. Martínez Sáez, *La nouvelle évangélisation et les nouvelles formes de vie consacrée et évangélique*, dans *Commentarium pro religiosis et misionariis*, vol. 84 (2003), fasc. I-IV pp. 7-43. Voir en particulier sa réflexion sur *La Nueva Evangelización como contexto hermenéutico* (la nouvelle évangélisation comme contexte herménéutique). Voir également *Perspectivas y retos para las nuevas formas de vida consagrada* (Perspectives et défis pour les nouvelles formes de vie consacrée), exposé présenté lors de la IIe Journée sur les nouvelles formes de vie consacrée, à l'Université ecclésiastique San Dámaso (Madrid), le 21 octobre 2011.

logie. Tout cela était autant de signes d'une même réalité. Quelque chose de nouveau était déjà présent dans le monde et se manifestait par une situation générale de crise, dramatiquement exprimée par les deux grandes guerres, aux-quelles s'ajoutaient une demi-douzaine d'autres conflits locaux, mineurs.

Il était clair que tant que les véritables dimensions de ce qui se passait ne seraient pas identifiées, toutes les institutions tendraient vers des positions de restauration : elles tenteraient de reproduire les conditions sociales antérieures afin de pouvoir établir et favoriser le développement de modes déjà connus. Une fois que la nature du changement serait devenue plus visible, ce serait autre chose. Une crise gigantesque ou mondiale s'ouvrirait alors, au sein de laquelle brillerait comme une absence ou une promesse la lumière de l'espérance.

Au fur et à mesure que les deux — absence ou promesse — seraient perçues comme les deux faces d'une même réalité, les institutions finiraient par trouver un sens à l'horizon que les chrétiens appellent aujourd'hui la Nouvelle Évangélisation.

Les différentes vicissitudes qu'a connues l'Institution lasallienne au cours du siècle dernier en sont un exemple typique. Elles s'expliquent à la lumière de cela, de sorte que leur interaction est évidente : la Nouvelle Évangélisation donne une dimension historique à tout ce qui se passe dans le monde lasallien et, en même temps, ce monde particulier se présente aux chercheurs comme un secteur exemplaire du même phénomène mondial.

Il ne pouvait en être autrement : en tant qu'institution chrétienne et pour être consacrée à la relation entre l'Évangile et la culture.

Pays de mission

Dans la *Première partie* de cette étude, en parlant du Chapitre général de 1976, nous avons rappelé un paragraphe d'*Evangelii nuntiandi* de saint Paul VI, un an avant cette Assemblée. Il faisait référence à la relation entre l'Évangile et la culture :

La rupture¹³ entre Évangile et culture est sans doute le drame de notre époque, comme ce fut aussi celui d'autres époques. Aussi faut-il faire tous les efforts en vue d'une généreuse évangélisation de la culture, plus exactement des cultures. Elles doivent être régénérées par l'impact de la Bonne Nouvelle. Mais cet impact ne se produira pas si la Bonne Nouvelle n'est pas proclamée (EN 20).

Ces mots ont été prononcés il y a déjà un demi-siècle, mais nous devons les relire à la lumière du parcours lasallien, depuis *Gaudium et spes* (1965) jusqu'à *Fratelli tutti* (2020). Rappelons-nous simplement que, s'il y a une telle rupture,

13 « Rupture » est un terme fort, qui attire l'attention. Le texte latin utilise le terme « *discidium* », avec une certaine connotation dramatique, violente. Cela se remarque dans les termes utilisés dans les versions que le Vatican propose de ce texte : *split/bruch/rottura*. La nuance de déchirement appliquée à ce thème est frappante. On aurait pu dire : disparition, effacement, confusion, dissolution, annulation des limites. Peut-être que la violence du terme ne signifie rien, mais sa force est frappante.

l’Institution lasallienne n’a plus de sens. Rien de moins. Si les choses sont telles *qu’Evangelii nuntiandi* le soulignent, l’Institution lasallienne doit nécessairement disparaître, quoi qu’en pensent ses détracteurs, car son cycle de vie est arrivé à son terme.

Cela peut sembler très radical, mais c'est une thèse avec laquelle on peut facilement être d'accord, que l'on soit pour ou contre l'école chrétienne : s'il existe un lien entre religion et culture, la culture elle-même est le lieu où s'exprime la religion ; s'il n'existe pas de lien, la culture n'est pas le lieu de la religion. Or, si l'éducation se consacre par principe à la culture, elle sera ou non le lieu approprié pour une institution religieuse selon que la religion y est présente ou non. Selon qu'elle y est présente ou non, elle sera ou non ce que la théologie classique appelait un « lieu théologique ».

Une institution comme celle des lasalliens naît lorsque l'éducation est un lieu théologique, au moins potentiellement, et disparaît dans le cas contraire. C'est à juste titre que ce Chapitre a été préparé comme peu d'autres du point de vue de la conception du panorama éducatif, lasallien et évangélique, même s'il s'est ensuite révélé infructueux en raison d'autres facteurs.

Gaudium et spes était une déclaration de principes, une définition, un système ; *Fratelli tutti* est une proposition d'attitude plutôt qu'un programme ; entre les deux, *Evangelii nuntiandi*, dix ans après le Concile et éclairant la voie pour les décennies suivantes, est un avertissement, une dénonciation, un signe de territoire non humain. Entre les trois documents, il y a une séquence claire.

Pour aider à en percevoir la portée, nous pouvons évoquer ce principe de Paul Tillich, il y a déjà un siècle : « La religion est la substance de la culture ; la culture est la forme de la religion ».¹⁴ Si nous acceptons cette formule, les paroles de Paul VI signifient qu'en un certain sens, la religion était impossible, du moins à ce moment-là, en 1975. Et cela devait être le cas, si le mot « chrétien » était absent de la culture ambiante. Il en va de même pour le mot « lasallien », évidemment.

Or, si c'était impossible à ce moment-là, les choses ne seraient pas beaucoup plus faciles deux ou trois décennies plus tard, étant donné l'ampleur des changements culturels. Cette référence vaut pour ce qui s'est passé entre les Chapitres lasalliens de 1993 et 2007.

Un demi-siècle plus tard, il est peut-être excessif de parler encore de relation impossible. Cependant, ce qui ressort clairement des orientations de Jean-Paul II, Benoît XVI et François, c'est une déclaration continue sur l'urgence de rétablir cette relation. Si nous ne le faisons pas, nous ou-

14 Il l'a déjà formulé en 1919, dans son bref écrit *Sur l'idée d'une théologie de la culture*. L'important dans cette proposition est la relation dialectique entre ce que Tillich appelait « substance » et « forme » (les termes, qui coïncident dans leur référence étymologique, sont *substanz/form*) : ce sont les deux dimensions de la culture, c'est-à-dire sa visibilité et sa transcendance. Sa formule : « *La religion, en tant que ce qui nous concerne absolument, est la substance qui donne du sens à la culture, et la culture est l'ensemble des formes dans lesquelles s'exprime la préoccupation fondamentale de la religion. En résumé : la religion est la substance de la culture, et la culture est la forme de la religion* » (*Gesammelte Werke*, vol. 9, p. 102 : *Aspekte einer religiösen Analyse der Kultur*).

vrirons toutes les portes à la disparition du christianisme, devenu purement insignifiant.

Dans notre étude, ces références aident à comprendre à la fois la nature du présent lasallien et son passé immédiat comme l'orientation fondamentale pour sa survie. Nous pouvons mieux le comprendre à partir d'une expression qui a 80 ans d'histoire, à laquelle nous avons également fait référence dans la *première partie* de cette étude : « pays de mission ».

Le lien entre « pays de mission » et « nouvelle évangélisation » est évident. Et les 60 années qui se sont écoulées entre la publication de cette étude et l'apparition de la seconde expression sont vraiment éloquentes. Prendre conscience que ces années se sont écoulées entre les deux revient à projeter sur l'histoire lasallienne une lumière qui révèle des liens autrement cachés.

Lorsque le terme a été inventé dans les premières années de l'après-guerre, ses auteurs le référaient à leur pays, la France.¹⁵ Peu à peu, au cours du demi-siècle suivant, il est devenu évident qu'il s'étendait à de nombreux endroits du monde, jusqu'alors considérés comme des pays de chrétienté. En ce sens, nous avons appris qu'il n'était pas le fruit des conditions concrètes d'un pays, mais qu'il exprimait un changement global, beaucoup plus important.

15 Il convient de rappeler une nuance : ses auteurs ont intitulé leur ouvrage : *La France, pays de mission ?*, avec un point d'interrogation à la fin. C'est-à-dire un titre-question. C'était en 1943. Cf. *Première partie*, dans le contexte du Chapitre général de 1946 : *1. Restaurer, 3. Un demi-siècle plus tard, à nouveau les Règles*.

En effet, la référence locale, c'est-à-dire le domaine à reconquérir, n'était plus l'ordre de ce monde chrétien dont la société s'était éloignée sur des questions ponctuelles. Ces facteurs étaient en réalité l'expression de quelque chose de plus grand, que les années nous ont fait comprendre comme un changement d'époque.

Lorsque les Papes de la seconde moitié du XX^e siècle ont parlé de ces choses, ils les ont situées dans un horizon imaginable il y a 80 ans. La qualification d'un pays concret comme lieu de mission semblait parler de la récupération de la chrétienté dans un lieu concret ; une génération plus tard, nous avons compris que nous étions face à une situation mondiale. Le monde était à nouveau pays de mission, un espace global nécessitant une première présentation de l'Évangile.

Nous l'avons mieux compris lorsque nous avons pris conscience que non seulement le monde était ce pays de mission, mais que l'Église elle-même l'était aussi. L'Église elle-même, partie intégrante de ce monde, dépourvue du soutien social et culturel dans lequel elle exprimait sa propre conscience, devait se considérer comme un champ d'évangélisation.

L'Église elle-même avait besoin, et a toujours besoin, de retrouver son vocabulaire doctrinal et institutionnel, sans se baser principalement sur celui qui vient d'expirer, mais sur la situation des premières communautés chrétiennes, lorsque « église » signifiait avant tout la communauté la plus proche et que tout le développement doctrinal et institutionnel ultérieur restait à concevoir.

Il n'est donc pas surprenant que nous nous adressions également à la grande communauté lasallienne en tant que pays de mission. Évangélisatrice, oui, mais aussi à évangéliser. Nous pouvons le voir en soulignant simplement le lien entre le chemin qui mène d'une expression à l'autre et certains moments clés de l'histoire de l'Institution lasallienne.

Il y a tout d'abord la proximité entre l'œuvre de Godin et Daniel et l'esprit du Chapitre de 1946 : il s'agissait de se réarmer face à la détérioration institutionnelle, alors qu'ils étaient qualifiés de terre de mission. Trente ans plus tard, à l'époque *d'Evangelii nuntiandi*, nous ruminons encore les échos de la Réunion (intercapitulaire) des Frères Visiteurs de 1971, dans la tension sourde et violente entre les commissions sur le thème des vœux, c'est-à-dire autour de l'identité lasallienne et à l'aube du Chapitre général de 1976. Trente ans plus tard, nous trouvons les Chapitres généraux de 1993 et 2000, avec leurs slogans sur le partage de la mission et l'Association lasallienne. À la même époque, nous trouvons, par exemple, *Tertio millennio adveniente*, en 1994, qui parle avec force du renouveau dans les formes de vivre et de présenter l'Évangile....

On ne peut s'empêcher de faire remarquer : combien l'Institution aurait mieux réussi si elle avait pu contextualiser sa propre dynamique dans le grand jeu de l'histoire et de l'Évangile....

Inutile de poursuivre. La relation entre les deux voies est claire. Il est donc évident qu'on ne peut emprunter l'une sans être conscient d'emprunter également l'autre.

En d'autres termes, on ne peut pas interpréter, par exemple, le déclin numérique du nombre de Frères sans se souvenir de l'effondrement de la relation entre l'Évangile et la culture professée dans les institutions lasallienヌes. Et cela n'empêche pas que cette rupture puisse être plus structurelle que consciente. De même, on ne peut pas comprendre suffisamment l'émergence de nouveaux engagements, en dehors des vœux, si l'on ignore l'émergence de nouvelles réponses à la proposition de l'Évangile dans les nouvelles sociétés.

C'est clair et, à y réfléchir un peu, c'est aussi bouleversant. Car la distance entre l'Évangile et la culture dans des institutions comme celles des lasalliens est le reflet d'une autre distance plus profonde, commune à toutes les institutions éducatives : celle qui existe entre la culture et l'école. Elle ouvre un horizon inconnu, dans lequel les indications des cartes utilisées jusqu'à présent ne sont guère utiles. Et, bien sûr, elle renvoie à la racine du message chrétien : elle indique qu'il faut un modèle ou une référence capable d'orienter la recomposition des relations entre l'Évangile et la culture.

Alors, pourquoi avons-nous le sentiment que le fait de porter ou non l'habit n'a guère d'importance ? Pourquoi les institutions éducatives héritées sont-elles considérées avec méfiance ? Pourquoi la rencontre de tous les membres de la nouvelle communauté lasallienne est-elle si difficile ? Où en sommes-nous lorsque ces questions se posent ?

Dans quelle Église

Au moment de la première évangélisation, les premières communautés chrétiennes l'avaient très clairement compris : tout consistait à vivre dans ce monde comme une annonce, une présence anticipée du définitif. C'était et c'est toujours la loi de l'Incarnation.

La parole de Jésus, d'abord, puis sa personne, le montraient : Dieu, Dieu le Père, le Seigneur d'Israël et auteur de la Création, ce Dieu était la vie de la vie de ces communautés. Il était leur Père et leur sens, présent et accessible non seulement à leurs membres, mais à tout être humain. Sa présence dans le monde était attestée par la présence continue de Jésus, le Messie, l'Oint, qui continuait à vivre parmi eux par son Esprit.¹⁶

L'évangélisation consistait donc à diffuser le caractère sacramental de l'humain, à célébrer le « sacrement de l'humanité », pour reprendre nos termes.

16 Sur ce thème, nous évoquons les hymnes des Lettres de Paul, Éphésiens et Colossiens, qui ne sont pas les seuls à le formuler, mais qui sont peut-être les plus riches dans le panorama qu'ils dessinent. Leurs termes « *plérôme* » (la plénitude, la totalité, de ce monde en Dieu) et « *anakefalaiosis* » (le sens et la présence du Christ, tête, dans cet ensemble) orientent l'attitude du croyant et la « compréhension » de l'humanité du Dieu un et trine. Ils situent dans une compréhension clairement spirituelle ou existentielle tout le message chrétien. C'est aussi un thème et un esprit très clairs dans la tradition des origines, dans la spiritualité de Monsieur de La Salle.

C'est pourquoi la vie de foi consistait à se sentir pauvre et en mesure d'accueillir Dieu, habités¹⁷ par Jésus ressuscité dans son Esprit, le même Esprit de Dieu, qui disait en lui des paroles inexprimables, sûrement incompréhensibles, plus grandes que la bouche qui les prononçait.

Elle consistait à entendre et à répéter ces paroles et à les comprendre comme le souffle non seulement de leurs personnes, mais de toute vie dans ce monde, du monde lui-même, de la création toujours vivante et continue, du parcours de l'humanité, venant de Dieu et allant à Dieu.

C'était cela l'Évangile : rencontrer Jésus, l'Oint, vivant dans sa propre vie et croire que cette rencontre était la plénitude de la création, l'incorporation de tous dans l'Oint déjà dans ce monde, comme expression anticipée de ce que serait le non-temps final, c'est-à-dire l'inclusion définitive dans le non-temps initial. C'est ce qu'affirmaient des hymnes similaires à ceux que nous trouvons aujourd'hui dans les Lettres de Paul.

Il s'agissait, bien sûr, d'incarner cette manifestation ou cette rencontre avec le Ressuscité. Il fallait savoir le voir dans son empreinte sur toute l'humanité : là où il y avait conscience de sa propre limitation et de pouvoir la surmonter ; là où s'allumait la faim de Dieu ou la conscience de pouvoir le rencontrer un jour, là se trouvait l'empreinte de Dieu, la preuve de son Signe.

17 Dans Col 1,29, pour faire référence à cela, Paul utilise le verbe « *energueo* » (être l'*« énergie »* intérieure): le Christ et ceux qui croient en Lui. Et la même observation que dans la note précédente sur la nature de ces termes s'applique ici.

Là, on pouvait partager la prière du Seigneur et célébrer avec Lui et avec les autres sa grande Action de Grâce. Car la perception de cette empreinte de Dieu dans l'humanité, cette apparition du Seigneur dans les pauvres, dans les nécessiteux, dans les gens simples, cette manifestation était déjà la grâce salvatrice du Père, qui tendait ainsi sa main en garantissant sa fidélité.

Il fallait écouter sa Parole, la parole des pauvres, de ceux qui désiraient et avaient besoin, de ceux qui confessaient leur indigence ou leur manque, de ceux qui offraient leur personne comme présence anticipée de Dieu dans l'amour mutuel. C'est pourquoi les deux grandes manifestations ou preuves de la présence du Seigneur étaient les pauvres et la Communauté.¹⁸

Les pauvres, comme on peut le comprendre, étaient tous ceux qui assumaient leur manque ou leur espérance. C'est en eux que Dieu appelait : Dieu allumait d'abord leur espérance, puis, peu à peu, de manière mystérieuse ou incompréhensible, il la satisfaisait. L'écouter en eux ou en soi-même, c'était recevoir sa Parole, l'Évangile, la véritable bonne nouvelle : Il est avec nous ou nous sommes en Lui. Et cela ne manque pas, car sa fidélité est un don qu'il fait à tous.

Il fallait rendre effective cette écoute, cet accueil de Dieu. Et pas tant en comblant ses manques qu'en répondant à ses espoirs. C'était ainsi et il n'y avait pas d'autre secret.

18 Il est impossible de passer sous silence le fait que les *Méditations pour le temps de retraite* s'ouvrent précisément sur cette référence. Elles inscrivent la vocation de la Société des Écoles chrétiennes dans ce contexte d'éternité, rien de moins.

Dans notre étude, c'est d'ailleurs un langage qui trouve son écho immédiat chez les éducateurs : combler le manque d'aujourd'hui et l'espoir de demain. L'Évangile et l'école ne sont pas loin l'un de l'autre.

Combler les manques était la première condition pour se présenter devant le Seigneur après avoir répondu à sa grâce par sa propre fidélité. Mais il fallait aller plus loin : combler les manques ne pouvait faire oublier la source intime d'où jaillissait l'appel de Dieu. Elle ne pouvait en aucun cas laisser quelqu'un s'accommoder de ce monde ou de cette vie. Il fallait que les peuples aient soif d'éternité pour orienter leur vie vers la vie de Dieu.

Et c'est ce qui les constituait en communauté, c'est-à-dire en Église.

Percevoir l'appel de Dieu dans l'espérance humaine était le premier moment de l'évangélisation. Tout commençait et commence dans la conscience de son propre besoin, de ses propres limites comprises comme une frontière infranchissable. C'est le point de départ du phénomène religieux, sous toutes les formes de ses institutions ou traditions doctrinales.

Une parenthèse : c'est aussi le point de départ de toute science, de tout savoir-faire ou connaissance. C'est la source et l'objectif de tout ce que les êtres humains proposent aux nouvelles générations dans leurs institutions éducatives. C'est pourquoi ils comprennent immédiatement que la manière d'apprendre un savoir est de le relier à son propre besoin de savoir. C'est pourquoi ils comprennent aussi très vite que leur tâche consiste précisément à faire de l'homme un être qui vit dans l'espérance de l'éternité.

ment en cela, à stimuler la conscience du besoin et sa satisfaction par la connaissance.

Dans les deux perspectives, religieuse et éducative, il s'agit de la pauvreté, du mystère ou du sacrement de la pauvreté.

C'est pourquoi, pour revenir à l'espace strictement religieux de cette réflexion, lorsque cette limite est interprétée et vécue comme le lieu de la manifestation de Dieu — pour parler dans la tradition chrétienne —, elle devient une frontière franchissable, le lieu du saut, la porte vers un monde nouveau. C'est la bonne nouvelle de Jésus, l'Évangile.

Or, comme l'enseigne l'histoire de toutes les formes religieuses, cet « Évangile » n'était pas — n'est pas — complet tant qu'apparaîsse un groupe ou une communauté qui partage ce parcours et n'en fasse un itinéraire commun et unique.

La communauté construisait son langage, en recréant des mots déjà connus ou en inventant. Ainsi, en trouvant ses mots, elle devenait communauté. C'est alors que s'accomplissait le ministère de l'évangélisation : désormais, c'était tout un groupe ou une Église qui l'exerçait. Cela rendait l'évangélisation définitivement visible, car il ne s'agissait plus seulement de quelque chose de personnel-individuel, mais de quelque chose de personnel-partagé. Et la Parole de Dieu apparaissait avec une clarté définitive : lorsque l'attitude de quelqu'un devenait l'attitude des autres, la fidélité personnelle devenait fidélité communautaire. C'est dans ce sens que l'on parle de « ministères » dans les lettres de Paul.

Il est impossible de dire lequel des deux axes est apparu en premier, la pauvreté ou la communauté. Probable-

ment, le premier est toujours le besoin, la conscience et l'expression du besoin. Ce qui ne fait aucun doute, c'est la constitution mutuelle des deux au fur et à mesure que l'itinéraire partagé progresse.

Au fil du parcours, les fonctions les plus appropriées pour faciliter la communication au sein de la communauté et avec son environnement sont apparues. C'est ainsi que se sont répartis les différents ministères, fonctions spécialisées pour le soutien du projet d'évangélisation et sa transplantation dans d'autres domaines. C'est ainsi qu'ont vu le jour tant l'action concrète vers l'intérieur ou vers l'extérieur, que sa dénomination et sa consolidation organisationnelle ou statutaire.

C'est ainsi qu'est également né l'appareil hiérarchique, c'est-à-dire de service, dans la communauté chrétienne ; ainsi que son interprétation et sa fixation doctrinale ; ainsi que sa ritualisation, c'est-à-dire l'expression festive de l'expérience sacramentelle, désormais transformée en culte et en calendrier.

...Il devait en être ainsi, et il en fut ainsi dans la première communauté lasallienne : c'est le sens de son parcours, concrètement, au XVIII^e siècle, ainsi que celui vécu dans différents lieux de son implantation au cours des siècles suivants.

Avenir et contemplation

Pour notre étude, c'est la perspective à partir de laquelle se préparer à l'avenir dans la communauté lasallienne.

Au milieu du XX^e siècle, l'héritage consistait en sa manière de lire l'Incarnation au début de la modernité. C'était le sens de son « double » esprit, de foi et de zèle. À sa lumière, on lisait l'Incarnation du Verbe de Dieu dans un espace concret, le lieu théologique qu'était l'école naissante. Or, comme l'a suggéré la *Première partie*, ce n'est pas exactement notre cas, et cela se comprend. Ce début de la modernité a déjà porté ses fruits, de sorte qu'il ne répond pas et ne peut répondre à notre question sur les signes de l'Incarnation de Dieu aujourd'hui.

Peu à peu, il est devenu évident que la lumière et ce qui est éclairé ne faisaient pas qu'un.

C'est pourquoi, à l'époque du Concile, alors que se répandait la conscience de vivre dans une autre époque, déjà « post-moderne », l'héritage reçu semblait rétréci sur lui-même et montrait son insuffisance face à la réalité du projet lasallien. D'une part, il consistait dans le souvenir de deux ou trois siècles d'histoire ; d'autre part, en un demi-siècle supplémentaire d'examen perplexe de sa cohérence avec les temps nouveaux. C'est la raison de tant de tensions et de confusion au sein de la communauté lasallienne entre 1960 et 1990. Une chose est que cela pourrait se voir et autre chose que cela se verrait dans tout l'univers lasallien.

Il semble clair qu'au moins au début de la modernité, il existait un lien entre la religion chrétienne et la culture dans la société européenne. En fonction de ce lien, toutes les institutions, ecclésiastiques ou non (monastères ou corporations professionnelles, par exemple), donnaient un sens à leur action, à leurs structures et à leur discours. Ainsi, les mots qui exprimaient leur propre conscience

avaient un contenu précis. Ils étaient le vecteur de la signification religieuse de la vie d'une institution.

Aujourd'hui, il est évident que nous ne pouvons pas supposer que ces mots puissent continuer à l'être, même épurés de telles ou telles connotations historiques. En effet, le problème peut résider dans les mots eux-mêmes, et non dans leurs connotations. C'est pourquoi nous disons qu'il ne suffit peut-être pas de les rafraîchir : il faut peut-être les remplacer. Et nous devrons proposer la même chose pour les « mots » institutionnels, structurels, c'est-à-dire l'organisation de leur fidélité tant dans les formes locales que territoriales ou mondiales.

Ce qui est impressionnant dans ce fait, c'est qu'ils coïncident avec la simplicité et la pauvreté évangéliques. Ils nous y conduisent. Cette coïncidence, en effet, fidèle reflet du Sermon sur la montagne, constitue un groupe humain en groupe chrétien, et en groupe porteur du signe de la simplicité,¹⁹ note spécifique de ce que nous appelons la « consécration religieuse ».

Si nous nous souvenons de l'histoire de la tradition familiale lasallienne, il nous paraîtra vraiment frappant que la consécration soit arrivée à l'Institution lasallienne beaucoup plus à partir de sa rencontre avec les pauvres qu'à partir de son rattachement à des points du droit cano-

19 Nous utilisons le vocabulaire de Raimon Panikkar. Il parle de « l'archétype de la simplicité » comme d'une structure indispensable à la compréhension de l'humain, dont cette même humanité trouve une visibilité particulière dans la vie monastique, dans son *Éloge du simple*.

nique. Il ne s'agissait même pas de la théologie de ce sujet, franchement déficiente à l'époque.

Ce sont les pauvres et leur école qui ont conduit ce groupe à vivre un modèle de consécration totalement fidèle au message de la première communauté chrétienne et porteur de vie face à l'avenir des nouvelles sociétés. Lorsque cet avenir arriverait, d'après cela, la référence ne serait pas tant la théologie de la consécration que la proximité avec les pauvres.

Il est difficile d'exagérer la portée de tout cela. On ressent simultanément la relation et la distinction entre la lumière et ce qui est éclairé, que nous venons de rappeler.

Il semble donc naturel, dans les pages suivantes, de découvrir qu'il ne s'agit pas seulement de refonder la Communauté lasallienne, mais de refonder cette institution de l'Église que nous appelons Communauté consacrée. Et nous dirons la même chose du vocabulaire de l'identité lasallienne face à la tâche de formuler le langage de l'Évangile. Ou, dans la même logique, de l'école chrétienne par rapport à l'école tout court.

L'ampleur de ces contenus impose la disposition ou l'esprit pour les vivre.

C'est quelque chose de si impressionnant que cela nous submerge, nous bouleverse. Cela nous fait prendre conscience que nous ne sommes pas suffisamment préparés pour y faire face. Ce que nous vivons exige avant tout une attitude d'écoute, d'accueil, de sorte que la réponse viendra plus tard. La réponse, en effet, est l'écho de la réalité qui rencontre notre accueil.

Et nous ne pouvons manquer d'évoquer les deux traits avec lesquels les biographes dépeignent Monsieur de La Salle : mystique en action. On peut le dire de différentes manières, mais c'est cela : la combinaison de l'écoute et de la parole, de l'acceptation et de l'engagement, du silence et de l'organisation, de la passivité et de l'initiative. Il en fut ainsi lors de cette première fondation, comme il convenait à une époque semblable à la nôtre : dans les deux cas, une nouvelle façon de vivre s'ouvre.

Dans le présent lasallien, seule une telle attitude, contemplative/active, est capable d'interpréter le fait éducatif. Elle seule est capable de vivre et de montrer la relation entre le Royaume de Dieu et l'universalisation de l'humain que nous vivons aujourd'hui.

Et un nouveau langage

Lorsque, par exemple, à la suite d'un Chapitre général, l'Institution lasallienne change son modèle d'administration centrale ou d'animation de l'Institut, elle change son langage. C'est ce qui se passe aujourd'hui : ce n'est pas la même chose de parler d'Assemblée plénière et de Chapitre général, ou de responsabilité subsidiaire et de « Projet Levain ».

Le langage, en effet, est une autre manière de marquer les limites de notre monde, comme l'a écrit Wittgenstein. Notre langage exprime notre vision des choses, notre manière de découvrir des ensembles et leurs relations, nos aspirations et nos frustrations. De plus, il exprime notre manière de nous configurer au pluriel, notre organisation, nos codes de fonctionnement, explicites ou implicites.

Le langage fait référence à nos mots, certes, mais il s'exprime également dans nos institutions. C'est pourquoi on ne peut pas inclure dans la *Règle* l'expression « Mission partagée » sans établir en même temps les canaux de cette participation ; on ne peut pas non plus parler de Projet communautaire sans établir en même temps les procédures de communication personnelle au sein de la communauté. Auparavant, avant d'utiliser ces deux expressions, il n'y avait ni réunions de l'ensemble du corps enseignant ni même d'évaluation des relations personnelles.

Le renouveau du langage et le renouveau des institutions vont de pair. Car ils ne font qu'un.

En ouvrant précisément la dernière décennie de notre réflexion et en mettant en contexte tout ce qui est pensé et fait dans l'Église ces jours-ci, nous trouvons en 2012 le Synode des évêques sur la Nouvelle Évangélisation ; et le premier grand document du Pape François, *Evangelii gaudium*, en 2013. C'est l'horizon qui permet d'apprécier directement le Chapitre général de l'année suivante, puis toute la réflexion et l'action de l'institution lasallienne jusqu'à nos jours.

On pourrait dire que c'est la même situation que celle de saint Paul à l'Aréopage, avec son expression bien connue : « ... j'ai aussi trouvé un autel sur lequel était cette inscription : « Au Dieu inconnu ». Celui que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce » (*Ac 17,23*). Nous savons comment cette rencontre s'est terminée, mais ce n'est pas cette fin qui nous importe. Ce que nous trouvons aujourd'hui, c'est cette même attention à l'inconnu, le désirant, le recherchant, essayant de l'imaginer.

Dans notre cas, comme à l'époque, des problèmes surgiront lorsque sera abordé le thème de l'Incarnation et, par conséquent, celui de la mort et de la résurrection de Dieu. En d'autres termes, des problèmes surgiront dès lors que l'on tentera de donner à ce Dieu inconnu le visage du quotidien personnel. Le problème fondamental ne réside pas, comme nous le voyons à l'Aréopage, dans l'acceptation de la transcendance de Dieu, mais dans l'acceptation de sa petitesse, de son immanence, c'est-à-dire de son humanité.

Nous disons « comme à l'époque » : dans le Projet lasallien, tout cela se traduit par la question de savoir comment une communauté éducative peut vivre et transmettre le langage de l'Évangile. C'est, si l'on y regarde de plus près, l'un des principaux protagonistes du dernier demi-siècle.

Pour le chrétien, la question du langage naît avec le mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire avec le mystère de la seule connaissance que nous avons de Dieu, le Seigneur : Jésus. Il est le visage de Dieu, sa Parole. Par conséquent, Dieu, notre Dieu, est imaginable et peut être dit.

Cependant, si toutes nos paroles ou toutes nos images servent à le décrire, aucune ne le résume, aucune ne le définit. Nous ne pouvons en absolutiser aucune.

Que Jésus soit la tête du corps, de l'Église (comme le chantait l'hymne des Colossiens), signifie que tout ce monde est son corps ou son visage ou la manifestation de Dieu : « tout subsiste en Lui » (1,17). Mais, précisément en raison du caractère passager de notre vie et de notre monde, il s'avère que notre Dieu, l'Immuable, le Transcendant,

l'Éternel, notre Dieu, a une histoire, a des limites : nous.²⁰ C'est-à-dire qu'il ne tient dans aucun de nos mots, qui coulent avec nous, instables et pleins d'espoir, mais il n'en a pas d'autres pour nous annoncer sa Bonne Nouvelle. Exactement : nous sommes ceux qui n'avons pas d'autres mots que les nôtres.

C'est pourquoi il est important de parler de Nouvelle Évangélisation.

Car nous pouvons très bien vivre dans un monde de mots aussi différents ou nouveaux que les systèmes logiques qui les soutiennent. Notre étude le montre, en évoquant le chemin parcouru entre ses deux pages limites, 1904 et 2015, les deux Chapitres généraux ou, mieux, les deux révisions des *Règles*.

On peut vivre dans ce monde qui nous entoure et auquel nous appartenons. C'est possible. Mais en même temps, il peut arriver qu'à l'intérieur de cette Institution, on vive ou on croie vivre dans un autre monde. C'est une façon de rejeter ou de se défendre contre la proximité de Dieu : rejeter ce qui n'en a pas l'apparence parce que cela ne correspond pas à l'idée que nous nous faisons de Lui.

20 Évocation du vers de Dámaso Alonso : Dieu est un immense lac sans rive / sauf en un point tendre / minuscule, effrayé / où il s'est plu à se limiter : / moi /... Cf. son ouvrage *Hombre y Dios*. Plus loin, dans les dernières pages de cette *Deuxième partie*, nous établirons un lien entre « limite » et « frontière ». La référence à D. Alonso et à son langage facilite grandement notre interprétation ultérieure.

C'est pourquoi nous terminons en rappelant, une fois encore, que rien de tout cela n'a de sens si l'ensemble de l'Institution ne se considère pas comme faisant partie de ce pays de mission qu'est notre Église elle-même.

Notre étude a rappelé à maintes reprises la nécessité de considérer le projet comme nous le faisons avec toutes les présences de l'Église dans ce monde, dans cette société : au sein du monde lasallien, il existe la même distance ou la même rupture qu'au sein de la société et de l'Église en général entre la religion et la culture.

C'est pourquoi nous disons que l'horizon de la refondation de cette institution (et de tant d'autres similaires) ne se trouve pas au XVII^e siècle ni au XIX^e siècle, mais dans les Actes des Apôtres, dans les générations qui se sont exprimées dans les évangiles.

Comme elles, les Communautés lasalliennes actuelles doivent s'interpréter à partir de l'Incarnation de Dieu. C'est le cœur du message chrétien, le critère par excellence de l'herméneutique chrétienne.

La culture, lieu théologique

Dans cette étude, il est important de toujours garder à l'esprit la relation entre évangélisation et langage, c'est-à-dire entre religion et culture, comme le disait le Pape Montini. De cette manière, l'adjectif « nouveau » prend une portée à la fois beaucoup plus précise et ambitieuse.

En effet, si l'on entreprend la tâche de renouveler le langage — lasallien, religieux, chrétien — sans la contextualiser dans la Nouvelle Évangélisation, tout l'effort peut se réduire à une adaptation inefficace. En revanche, si le renouvellement du langage s'inscrit dans la nécessité de procéder à une nouvelle évangélisation, le processus est beaucoup plus radical et, paradoxalement, ce n'est qu'alors qu'il peut être soutenu.

Il est important de le garder à l'esprit pour être à la fois fidèles et现实istes. Et pour surmonter les difficultés, les erreurs et les réussites inhérentes à cette tâche.

C'est là qu'intervient le principe cité de Tillich : religion et culture, substance et forme. Sans trop nous attarder sur le sens ou la portée de chacun de ces termes, nous comprenons la véritable dimension séculière ou incarnée de l'Évangile, celle-là même que ses contemporains voyaient, surpris, dans la parole de Jésus, ainsi que dans sa personne. Surtout dans sa personne.

Cela signifie que la parole ou le langage de l'évangélisation ne sont pas différents, à l'oreille, des mots et du langage de la culture. Ils le sont dans leur intention, dans leur portée. Autrement dit, le renouvellement du langage, dans le cadre de notre réflexion, réside davantage dans la charge de transcendance que peut avoir le langage quotidien que dans l'invention de nouveaux termes.

C'est pourquoi, par exemple, les *Méditations pour le temps de retraite* contiennent une lecture théologique de l'identité institutionnelle sans utiliser du tout le vocabulaire que l'on pourrait attendre de la théologie de la vie religieuse.

Elles parlent du plan de Dieu, de l'identification à Jésus-Christ, de l'Église, des anges gardiens, de l'engagement et de la personnalisation des éducateurs, de la responsabilité dans la tâche éducative, de l'espérance dans la reconnaissance de Dieu et de la société. Même dans la seule mention²¹ de l'institution ou de la société des écoles chrétiennes, même là, il n'est pas question de vie religieuse, de vie monastique ou de vœux religieux.

C'est pourquoi nous avons rappelé précédemment la formule de Wittgenstein sur le langage et le monde. Elle est très utile pour se rendre compte que parfois, on peut utiliser un langage étranger à la vie quotidienne, comme si l'on existait dans deux mondes différents et simultanés, celui qui est parlé et celui qui est vécu. Cela se produit lorsque le langage institutionnel et le langage doctrinal ne coïncident pas.

Cela est particulièrement vrai dans le vocabulaire identitaire d'institutions telles que les institutions lasaliennes, en partie à cause d'un culte indu d'un vocabulaire hérité, en partie à cause d'une prévention à l'égard de la profondeur et de la transcendance du langage de la vie quotidienne. Dans ce type de situation, notre langage nie la nature même du christianisme, qui est l'Incarnation ou la proximité absolue de Dieu, le caractère profane de son ap-

21 MTR 207,3,2. Le terme « *Institut* » est utilisé : « *Demandez-lui aussi instamment qu'il lui plaise d'accroître votre Institut et de le faire fructifier de jour en jour, afin que, comme dit saint Paul, les cœurs des fidèles soient affermis dans la sainteté et dans la justice* ». Il est entendu qu'il s'agit de la Société ou de la Communauté des « Frères des Écoles chrétiennes », présente dans le titre complet des MTR.

parence, sa présence en chaque personne et dans chaque événement.

Et il est également compréhensible, comme nous l'avons souligné, que le renouveau du langage implique nécessairement celui de l'institution. Ainsi, parfois, pour rejeter les modifications institutionnelles, nous rayons de notre langage de vastes domaines, ou bien nous les réduisons à de l'idéologie.

Dans les jours qui ont précédé le Concile Vatican II et tout au long de la préparation du Chapitre de 1966, un double slogan s'est répandu dans la Communauté lasallienne : il fallait rendre le Fondateur à l'Institut et l'Institut aux Frères.

Il s'agissait de redécouvrir la source première et la nouvelle responsabilité.

L'appel émerge, nouveau, au cœur de la formidable tâche de vivre les temps nouveaux.²²

3. L'appel

La première partie de ce slogan proposait que le Fondateur soit rendu à l'Institut, c'est-à-dire que tous connaissent et prennent conscience des origines, qu'ils les fassent leurs et que cette propriété oriente leur vie. Ils voulaient se débarrasser des modèles théologiques et spirituels étrangers, dont ils n'attendaient aucun avenir. C'est ce qui fut fait et ils réussirent à grandir dans leur propre identité et spécificité.

La seconde partie rappelait que c'étaient les Frères qui devaient orienter le présent de l'Institut à partir de leur connaissance du milieu et de leurs propres cheminements

22 La Circulaire 475, 9.2.2020, intitulée « *De l'espérance à l'engagement : comprendre les vocations lasallien*nes » serait un témoignage suffisant. Nous ne pouvons toutefois passer sous silence la référence à la récente Assemblée plénière de juillet 2024 : la coïncidence entre tout le discours vocationnel et le sens de cette rencontre est évidente.

personnels. Ils voulaient retrouver la responsabilité institutionnelle à travers des procédures plus communautaires, partagées. Cela fut également fait et, bien sûr, la responsabilité et l'initiative se sont développées partout.

Peut-être, cependant, y avait-il un vide important des deux côtés : la conscience du temps écoulé depuis les origines lasallienes jusqu'au présent. Ainsi, la fidélité a trouvé sa référence dans la Première Communauté, mais elle a ignoré l'histoire de la Communauté, le message de la mondialisation lasallienne, celui des métamorphoses de la vie des peuples.

Ce déficit d'historicité a contribué à une tendance vers un engagement existentiel dans lequel la maîtrise de l'avenir a quelque peu occulté sa réception des mains de Dieu.

C'était une approche pleine d'enthousiasme, bien que nettement volontariste. C'était compréhensible : se considérer à une époque de changements invite davantage à l'engagement qu'à la contemplation ; en revanche, à mesure que le sentiment de changement d'époque grandissait, l'appel à la contemplation du mystère caché sous tous les engagements se faisait plus fort. La conscience de l'histoire, de son passage dans la vie des institutions et dans la configuration de leurs formes, nous amène à regarder le présent avec un autre respect.

C'est ce qui correspond à une considération transcendante de la vie et de la société. C'est, pour nous comprendre, ce qu'il y a sous la catégorie biblique de l'Alliance. Il existe en effet un lien profond entre la conscience de l'histoire et la vie de foi, la contemplation du Mystère de Dieu.

En ce qui concerne notre étude, on peut certainement dire que, pendant au moins une génération, la Communauté lasallienne a cultivé la configuration de son projet de vie un peu au-dessus de l'appel de Dieu. Ce qui devait être fait était urgent et, dans de nombreux cas, évident.

Le monde dans lequel nous vivons, évoqué dans l'itinéraire de notre *première partie*, souligne le caractère plausible de cette interprétation de la dynamique du siècle dernier. C'est le message clair de la dernière génération de documents lasaliens et celui des itinéraires de vie de ses membres, en particulier des nouveaux.

À cet égard, il est symptomatique que, à plusieurs reprises, les documents récents de l'Institution lasallienne, cherchant à formuler des concepts ou des systèmes de concepts, recourent au genre narratif. Ils ne proposent pas un discours, mais présentent l'expérience de personnes qui vivent ces concepts.²³

Et il est probablement utile de passer en revue les biographies des Frères particulièrement significatifs du point de vue institutionnel, décédés au cours du dernier demi-siècle. On ne peut pas affirmer que l'ensemble constitue un bloc bibliographique très fréquenté, et pourtant

23 La dernière, ou presque, la Circulaire 478 rendant compte des orientations du dernier Chapitre général, en novembre 2022. Dans ce cas, cependant, il n'y a pas d'histoires personnelles, mais le recours littéraire à un prétendu capitulant qui, dans 20 ans, nous raconte ses souvenirs de ce qu'il a vécu. Il s'agit davantage de ses expériences que de définitions. Cela rappelle, entre autres références similaires, le Bulletin n° 254, en 2015. Et, bien sûr, les témoignages recueillis dans cette étude.

il contient un appel ou une mise en garde que personne n'avait prévu. On voit dans beaucoup d'entre elles comment les biographes tentent de faire le bilan entre ce que ceux dont ils écrivent la biographie se sont proposés dans leur vie et leur connexion ou déconnexion profonde avec l'appel de Dieu, de leurs Frères et de leur peuple.

Il est particulièrement intéressant de passer en revue les biographies des Supérieurs généraux de ces dernières décennies. C'est sans doute leur dernier cadeau à la Communauté lasallienne.²⁴

Il ne semble pas exagéré de tirer de ces faits un message qui rappelle le sens profond de cette devise. Rendre l'Institut aux Frères ne signifiait pas seulement leur en rendre propriétaires, mais aussi leur montrer d'une manière nouvelle l'appel de Dieu. Les chroniques personnelles témoignent du sens de cette propriété retrouvée.

Dans ce cas, dans ce monde et dans ces sociétés où le discours vocationnel semble appartenir à une autre époque, nous le retrouvons dans des situations personnelles où nous ne l'attendions pas et où nous ne l'avions pas cherché.

Ainsi, à partir de notre évocation des 100 ans et à partir des témoignages au cœur de nos chroniques locales, nous

24 Prenons l'exemple de celui consacré au Frère Michel, *La fragile espérance d'un témoin*. Il s'agit certes d'une biographie exceptionnelle, à l'image de sa vie. Cependant, elle illustre suffisamment ce que nous voulons dire et vaut pour tant d'autres : on y voit non seulement ce que Michel proposait, mais aussi sa généreuse volonté d'être fidèle.

comprendons que dans l'accent mis sur la vocation, il y a au moins trois avertissements, trois propositions d'envergure.

Ce sont trois réalités propres à cette Institution, mais qui ne lui sont en aucun cas exclusives.

Retrouver la vocation (un)

La première concerne la nécessité de reconnaître que tout commence par l'appel vocationnel et que sans lui, il n'y a que des mouvements vains. Elle rappelle ainsi que, peut-être en raison de la lassitude face aux vicissitudes d'une époque si mouvementée, l'Institution lasallienne a besoin de retrouver la dimension transcendante ou théologique de l'appel. Cela est très clair dans les documents lasalliens depuis au moins trois décennies.

Dans ce cas, « retrouver » signifie prendre conscience qu'il s'agit de quelque chose de bien connu, que nous avons là, sous nos yeux.

C'est certainement le secret des différents processus à travers le monde lasallien autour du discours de l'Association ou de la nouvelle Communauté. En effet, si nous disons qu'il ne s'agit pas d'un processus programmé par un centre lasallien quelconque et que tout naît d'une expérience locale et personnelle, il n'est pas difficile de se rendre compte que l'appel vocationnel est ce qui soutient le cheminement de l'Institut depuis 50 ans. Il est difficile de trouver une meilleure raison pour expliquer la continuité et la croissance de ces gestes pendant si longtemps.

Quand on y regarde de plus près, on le voit très clairement. Il y a parfois en eux une excitation frappante, mais il ne s'agit généralement pas de situations bruyantes. Il s'agit plutôt de l'expérience de recevoir un appel, une invitation, la possibilité d'assumer dans sa propre vie quelque chose d'imprévu, de surprenant et de gratifiant.

Dans cette préface ou présentation des *Règles* de 1967, il était dit :

Frère, tu as connu le désir de servir Dieu et les hommes, les sentiments des besoins et des pauvres, le goût d'enseigner et de faire le bien autour de toi et tu es venu dans l'espoir de réaliser ton idéal dans l'Institut des Frères des Écoles Chrétaines. Sans bien le comprendre encore, tu es venu parce que Dieu lui-même te cherchait et que tu commençais à le trouver et qu'au fond de ton cœur tu voulais l'aimer, le louer et te dévouer entièrement à son service...²⁵

De belles paroles de tout un programme qui ont été écrites spécifiquement pour les Frères, comme le voulait la na-

25 Le Frère P.-A. Jourjon commente spécifiquement cette préface dans son ouvrage *Pour un renouveau spirituel*, op. cit., pp. 381-394. On remarque qu'il en avait été le rédacteur définitif, de sorte qu'il en transmet l'esprit avec un intérêt particulier, comme s'il n'avait pas tout à fait accepté la décision du Chapitre de ne pas l'inclure dans le texte même de la *Règle*. Et on le comprend : trois ans auparavant, à l'occasion du Chapitre général, avait été publiée en français la *Règle de Taizé*, du prologue de laquelle il s'était inspiré. Il comprenait à juste titre qu'elle contenait l'esprit de tout le reste et qu'il convenait donc de l'inclure dans la rédaction adoptée par le Chapitre. Il s'agit là d'un parallèle très suggestif à l'aube de ce premier demi-siècle du XXI^e siècle.

ture de ce document, mais qui, aujourd’hui, se concrétisent sans cesse chez tant d’autres personnes.

C'est la vocation qui transforme ce que l'on connaît de la vie et donne un sens ou de petites réponses au quotidien. Partout, nous retrouvons le même thème : il y a quelque chose qui surprend et comble, qui satisfait. Il y a quelque chose là où l'on ne s'attendait à rien d'autre qu'à du travail ou à des tâches contractuelles. Soudain, le discours, tout en restant professionnel, est aussi quelque chose d'autre.

C'est facile à imaginer. Au début, c'est une entrée curieuse, aimable, intéressée, dans un domaine inconnu mais intrigant. Rapidement, cela devient plus attrayant. On découvre un groupe de personnes intéressées par le même sujet et on comprend dans la foi ce qui se passe.

La considération de foi surgit généralement à tel ou tel endroit de l'Écriture ou de la Tradition lasallienne qui montre soudainement un lien avec ce que quelqu'un ressentait dans son cœur ou dont il avait besoin. Il n'était peut-être pas tout à fait conscient de le vivre et, à un moment donné, face à une personne donnée, ou dans un processus de formation donné, il le perçoit. Il s'émerveille et se réjouit.

Dans le contexte qui entoure cette expérience intime, il y a toujours le fait communautaire, local ou institutionnel.

Au niveau local, il y a d'autres personnes qui, d'une certaine manière, partagent la même expérience d'être guidées par Dieu ou par le Mystère de la vie. Et au niveau institutionnel, cela est perçu comme faisant partie d'une grande continuité, d'un processus de plusieurs siècles qui

renforce la cohérence du moment présent. Dans les deux cas, cela est reçu comme un témoignage que le projet est garanti par quelque chose ou quelqu'un de plus grand.

La confirmation que la vocation n'était l'apanage de personne n'est pas le moindre des signes de notre époque.

Lorsqu'une personne, après avoir dépassé ou assumé le moment d'admiration amicale envers une autre personne ou un projet, se trouve face au Mystère qui l'enveloppe et la guide, sa vie est bouleversée. Dans le secret de son cœur, elle sent et sait qu'elle est désormais bien plus qu'auparavant ou bien plus qu'elle ne croyait être. Si cela est partagé avec d'autres personnes autour du même projet, alors nous sommes certainement face à l'âme d'une communauté.

Cela peut être vécu en silence ou à voix haute, de manière explicite ou implicite. Peu importe, tant que l'on sait que cela se produit, car même la plus longue des explications ne peut en témoigner.

Il s'agit du Mystère de Dieu conduisant l'Institution au-delà du temps.

Redécouvrir le laïcat (deux)

Toujours en 1967, la *Déclaration* stipulait :

...C'est pourquoi les Frères sont heureux de collaborer avec des laïcs qui fournissent à la communauté éducatrice l'apport irremplaçable de leur connaissance du monde, de leur expérience familiale, civique, syndicale. Ils font en

sorte que les laïcs soient en mesure de tenir leur place dans toute la vie de l'école... (*Déclaration* 46,3.2).

La ‘contribution irremplaçable de leur expérience’ inclut, logiquement, leur cheminement vers le Mystère ou le chemin du Mystère dans leur vie. Leur expérience spécifique inclut leur manière de vivre l’appel et la réponse du Seigneur dans leur travail éducatif et dans le reste de leur vie.

Nous voyons ainsi que le sens de cette contribution est double, si l’on regarde à l’intérieur de l’Institution.

Tout d’abord, l’apport de leur propre sensibilité face aux réalités de la vie : famille, société, travail, participation publique. Tout cela est influencé par leur expérience vocationnelle et, s’il ne s’agit pas d’un apport de ces expériences elles-mêmes, c’est au moins un apport de leur personne à partir de ces expériences. De ce point de vue, il y a déjà une spécificité et un enrichissement dans la qualité de la conscience vocationnelle dans son ensemble.

En dessous ou à l’intérieur, nous trouvons une autre facette de cette contribution : celle de rapprocher la consécration et le laïcat.

C'est un sujet très important, dans la mesure où les membres déjà connus des communautés lasallianes, les Frères, après trois siècles de marche à travers l'histoire, peuvent très bien avoir sacré indûment leur pratique existentielle, ainsi que tout le langage avec lequel ils s'expriment. De ce point de vue, donc, l'apport des nouvelles vocations agit sur la conscience des précédentes comme un correctif ou un recentrage sur l'essentiel. Il éloigne d'une

sacralisation possible et souvent réelle de la vie du Frère qui la dénature et, avec elle, avec chacun d'entre eux, tout le projet lasallien.

Si, en allant plus loin, nous considérons cette contribution possible du point de vue de la mission, nous trouvons également des thèmes très importants.

Si nous vivons à une époque non seulement de Nouvelle Évangélisation, mais aussi de Nouvelle Humanité, il est clair que la conception des projets éducatifs doit subir une adaptation radicale aux nouvelles conditions sociales. Il ne s'agit pas du monde de la méthodologie, mais de quelque chose qui touche au concept même de l'éducation et à sa relation avec l'Évangile.

Dans notre *première partie*, nous avions distingué deux types de défis : les défis techniques et les défis de l'adaptation. Si les défis techniques sont considérables, ceux de l'adaptation le sont encore plus. Et c'est précisément là qu'il faut être proche de la source de la nouvelle culture ou de la nouvelle société.

C'est pourquoi il est indispensable de prendre en compte et d'assumer la nature spécifique des nouvelles vocations.

Assumer la responsabilité (et trois)

Troisièmement, nous sommes confrontés à un défi, contenu dans cette proposition : il est plus facile de lancer la réorganisation de ce qui existe que de refonder la Commu-

nauté lasallienne. D'une manière ou d'une autre, cela a dû nous frapper tout au long de cette réflexion.

Rendre l'Institut aux Frères ou le rendre à la Communauté, selon que l'on parle comme il y a 70 ans ou comme aujourd'hui, signifie mettre sa propre vie entre les mains de Dieu ou la laisser dans le domaine de nos connaissances. La différence réside dans le fondement de la foi qui peut motiver cet engagement : s'agit-il de nos propres ressources ou de l'appel de Dieu ?

Au cours des 70 ou 60 dernières années, les invitations à s'engager dans la refondation de l'Institution lasallienne n'ont pas manqué.

Au cours du Concile et du Chapitre général de 1966-1967, on a employé le terme 'renouveau'. C'est ce qu'a fait, par exemple, le Frère Supérieur général dans la présentation de la *Déclaration*. C'était logique, dans la mesure où le Concile lui-même parlait de « renouveau adapté » dans *Perfectae caritatis*. Et nous avons souligné combien il est rapidement apparu que le renouveau conduisait à des limites jusque-là insoupçonnées, de sorte qu'il a peu à peu été remplacé par un terme plus ambitieux : « refondation ».

Si nous repensons aux tensions de cette époque, de 1966 à l'aube de 1986, il n'est pas difficile d'imaginer celles que suscitait l'un ou l'autre de ces termes, surtout le second.

Finalement, 30 ou 40 ans après le Concile, les Supérieurs généraux eux-mêmes utilisaient le terme.²⁶

Cependant, c'est une chose d'aborder la refondation sous l'angle des dynamiques entrepreneuriales ou institutionnelles, et c'en est une autre de le faire sous l'angle de l'appel de Dieu. Ainsi, nous pouvons probablement convenir que, ces dernières décennies, nous avons utilisé le terme « refondation », mais surtout dans le sens d'adaptation.

C'est parfaitement discutable et très grave, de sorte qu'il suffit d'en signaler la possibilité. Mais ce qui n'est en aucun cas discutable, c'est que dans le mot-clé de refondation, nous trouvons la conscience de l'appel de Dieu à engager notre vie dans cette tâche.

Le plan de Dieu

Il s'agit littéralement de la proposition de Monsieur de La Salle : l'esprit de foi, c'est-à-dire tout envisager par les yeux de la foi, tout attribuer à Dieu et ne rien faire que dans la vue de Dieu.

Rien de nouveau : les différentes révisions de la *Règle* le rappellent sans cesse. Ainsi en 1967, 1986 et 2015. Cela ne nécessite aucun commentaire.

26 À ce sujet, cf. la Lettre pastorale du Supérieur H. Johnston, 1.1.93, intitulée *Transformation* ; et de Fr. M. Sauvage, les dernières pages de son essai *Perspectives de refondation*, dans Cahiers lasalliens 55, pp. 293-312, en particulier ses derniers paragraphes sur la fragilité et l'espérance.

Une question se pose inévitablement : croyons-nous en Dieu ou en nos ressources ?

On ne peut l'ignorer, comme si, dans les milieux lasalliens, il n'y avait pas lieu de se poser la question ou comme si les réponses étaient évidentes. Ces lieux sont aussi les enfants de leur temps, c'est-à-dire d'une époque, où tout le langage — verbal et institutionnel — a presque cessé de signifier ou de renvoyer à la transcendance. C'est pourquoi, dans la communauté lasallienne, les mots ou l'organisation ne manquent peut-être pas, mais leur référence à la foi peut souvent rester présumée.

Le rappeler est le grand service que la nouvelle communauté reçoit de ses membres de toujours, mais surtout des nouveaux.

Les membres de longue date maîtrisent le vocabulaire et les chemins de la conscience. Mais ils peuvent être comme des tunnels souterrains où la lave a circulé, désormais vides, et qui ne sont plus qu'une ressource touristique. Les nouveaux peuvent aider à se souvenir du feu de Dieu.

Ce souvenir de la foi donne tout son sens aux trois critères suivants.

Les trois critères précédents sont comme les points cardinaux de l'univers lasallien (et d'autres univers similaires, bien sûr). Ils marquent les limites ou les possibilités du scénario. Entre les trois — le Mystère de l'histoire, la Nouvelle Évangélisation, le Mystère de la Vocation — ils conduisent à considérer de manière très spécifique les grandes questions qui apparaissent dans cet univers au cours du siècle dernier.

Tout d'abord, ils posent la grande question de savoir ce qu'il faut entendre par « mission » dans le Projet lasallien. En introduisant le thème du Mystère de l'histoire et de l'Évangile, ils obligent à se demander si la Mission coïncide avec le **travail** ou si elle est quelque chose de plus, quelque chose de différent mais qui ne semble pas l'être...

Ensuite, face à la nouveauté que représente la présence du Mystère de Dieu dans la vie et le parcours des personnes, nous sommes face à la question de savoir si le travail éducatif est ou non une occasion de **rencontre** avec Dieu. Nous nous demandons si le modèle éducatif est ou non indifférent à la manifestation de Dieu.

Et enfin, face à l'évidence que l'éducation, quelle que soit la manière dont on la considère, est une tâche partagée, se pose la grande question de savoir si un **groupe** de professionnels est une organisation ou une communauté éducative. C'est la question de ce qui constitue la Communauté lasallienne.

Ce sont les trois critères restants.

Les trois critères précédents apportent des thèmes dont la nature révèle immédiatement, si l'on considère la Communauté lasallienne actuelle. Maintenant, en quatrième lieu et à partir de là, apparaît un autre critère beaucoup plus énigmatique : le problème de la relation entre la vie religieuse et la vie apostolique.

Ce siècle a démontré que leurs relations ne sont pas faciles et laisse à l'Institution la conviction que tant que ces relations ne seront pas naturelles, il n'y aura pas d'avenir pour la nouvelle Communauté.

Il s'agit de devenir Signe de Dieu : cette quatrième page est celle de la théologie de la consécration.

4. L'envoi

Faisons maintenant un pas de plus. Dans ce cas, il s'agit de quelque chose de spécifique à toutes les institutions de vie apostolique qui, tout au long de la modernité, ont adopté des formes de vie consacrée²⁷ d'époques antérieures, en les adaptant à la société de leur temps.

27 La théologie de la consécration oblige aujourd'hui à réfléchir avec rigueur à la formule de saint Thomas qui, explicitement ou implicitement, a orienté toute la formation dans la communauté lasallienne (et dans beaucoup d'autres, comme on le sait) : « *Ita maius est contemplata aliis tradere quam solum contemplari* ». Sa vision, dans *Summa Theologiae*, 2-2. 188,6.

Tout comme le thème précédent — la conscience vocationnelle — est proposé dès son apparition aux nouveaux membres des Communautés lasallianes, celui-ci répond initialement à l'état d'esprit des Frères : où est leur rôle traditionnel ? Où est leur mission face à l'engagement de tant de personnes qui « n'ont pas fait leur noviciat » ?

Elle naît là, oui, en eux. Mais avant même d'en avoir la réponse, elle saute à l'esprit de tous les autres et devient une question commune.

En effet, tous se posent des questions sur ce qu'on attend qu'ils fassent. Et qu'attend-on qu'ils soient ? Et la relation entre être et faire ? Et ce qui restera de leur vie lorsqu'ils n'auront plus rien à faire ou qu'ils ne pourront tout simplement plus le faire ? En somme, en quoi consiste ce ministère de l'école chrétienne, que signifie être enseignant ?

Dans cette étude, nous devons nous demander comment les uns et les autres peuvent accueillir la réflexion des Supérieurs généraux ou les propositions des Chapitres généraux, à partir de quelle idée qu'ils ont d'eux-mêmes.

Pour répondre, il faut revoir notre langage habituel, car il n'est peut-être plus valable tel quel. C'est le moment de garder à l'esprit les perspectives des chemins de l'histoire et ceux de la Nouvelle Évangélisation. Et oser s'attaquer à tout ce qui bloquait ou rendait possible la rédaction des *Règles*.

Il vaut la peine d'étudier la question à la lumière des trois critères précédents.

Le Ministère du Signe (un)

Tout d'abord, la vie consacrée est entrée dans les Communautés de vie apostolique de la modernité comme un moyen de garantir la stabilité de l'engagement évangélisateur, et non comme une fin en soi. Il est essentiel de garder cela présent à l'esprit et de considérer sous cet éclairage tout son développement ultérieur.

Au départ, l'utilité du renoncement était ce qui comptait par rapport au dévouement apostolique.

Ce début laissait en suspens la grave question de savoir si le renoncement à ce monde était compatible ou non avec le dévouement à l'Évangile dans ce monde. Il y a deux, trois ou quatre siècles, cette question ne se posait pas. Elle n'avait tout simplement pas de sens.

Il s'agissait d'une autre société et d'une autre culture, qui n'avaient pas connu l'invention du concept de progrès et de sa portée dans la profession de foi. Cette question a commencé à se poser au XVIII^e siècle, surtout dans les milieux protestants, où la vie religieuse avait en fait disparu.

Aujourd'hui, en revanche, étant donné que le dévouement à l'Évangile dans ce monde avait et a toujours un sens, on ne peut éluder la question. Cela nous amène à nous demander si le renoncement à ce monde peut être ou non la spécificité de la vie consacrée. C'est la question du sens du renoncement évangélique et de sa compatibilité avec l'engagement apostolique. Cette question est posée très clairement depuis déjà un siècle. Dans notre étude, nous la retrouvons dès les dates auxquelles commence notre *Première partie*.

C'est pourquoi, lorsque nous essayons aujourd'hui de comprendre nos Communautés et que nous partons directement de la vie religieuse, nous ne sommes peut-être pas en accord avec ce que nous visons. Il se peut que nous nous positionnions davantage à partir d'une habitude, voire d'un préjugé, qu'à partir de l'identité même de la communauté examinée.

Il s'agit de l'interaction entre la consécration et l'engagement apostolique.

Au sein du système couvert par ces deux concepts, il y a au moins deux autres jeux impliqués dans la même réflexion : d'une part, le travail (apostolique, éducatif dans ce cas) et la mission (également apostolique et éducative) ; et d'autre part, la communauté (éducative) et l'organisation (également éducative).

Ainsi : consécration et engagement, travail et mission, communauté et organisation. Des thèmes centraux, à n'en point douter.

Or, nous ne pouvons pas dire qu'il y ait, sinon unanimité, du moins harmonie autour de ces concepts, ni dans le corpus doctrinal émanant de la direction de la grande Communauté lasallienne, ni dans les processus et instruments élaborés au niveau sectoriel et territorial. Il n'y en a pas. Nos documents et nos pratiques indiquent que l'Institution lasallienne souffre d'un déficit qui n'a pas été comblé depuis un demi-siècle. Par exemple : lorsque l'un de ces six termes apparaît dans les projets locaux ou dans les *Lettres des Supérieurs*, il ne signifie pas toujours la même chose.

Dans cette situation, il est presque irresponsable de parler de Famille lasallienne, d'Association, de Mission partagée, de Fraternité ou, plus récemment, de Projet Levain.

Prenons comme exemple la récente *Déclaration sur la mission éducative lasallienne* (2020), citée et applaudie à plusieurs reprises dans cette étude. C'est un beau document, avec des passages vraiment heureux. Voyons, par exemple, ces deux paragraphes :

C'est la communauté qui éduque, qui renforce ses membres, qui prend soin des faibles et nourrit leur esprit ; c'est la meilleure garantie pour répondre aux plus grands défis imaginables. Être Lasallien, par définition, c'est appartenir à une communauté et s'engager au sein de cette communauté dans une tâche commune. La communauté et la mission sont les deux faces d'une même médaille. La communauté est pour la mission et la mission crée la communauté ; l'une ne peut aller sans l'autre (p. 65).

L'abandon, comme l'exprimait La Salle, consiste à remettre entre les mains de Dieu sa vie, ses projets, ses illusions ; comme le navigateur qui prend la mer sans voiles ni rames. C'est l'attitude de celui qui attend tout de Dieu. C'est la source de la vertu profondément évangélique de l'espérance (p. 67).

Les deux sont excellents. Le premier souligne la relation entre la Communauté et la Mission ; le second, l'attitude profonde qui la constitue. Il ne s'agit donc pas de n'importe quel groupe humain. La relation entre l'attitude d'abandon et la manière dont cette communauté vit et comprend la mission est claire. Logiquement, lorsque

nous les voyons, nous ne pouvons pas nous empêcher de nous préoccuper de la réalité des groupes lasalliens de ce point de vue. Et nous voyons que c'est là le grand défi de cette Institution.

Or, lorsque la quatrième partie de cette *Déclaration* (la dernière, qui offre le plus de propositions) évoque les défis de la mission éducative, elle n'en dit pas un mot. Tous les défis sont externes, pédagogiques ou sociaux. D'après ce que nous pouvons lire, pour ce document la redéfinition de la communauté éducative n'est pas un défi, alors que dans le monde lasallien, il n'y a pas de plus grand défi. Et nous nous rendons compte que nous sommes face à un document sur l'éducation chrétienne dans les nouvelles conditions sociales, certes, mais pas sur la Communauté qui l'anime. Pour ce document, la mission consiste en un projet éducatif, et non dans le Signe de la communauté qui l'anime.

En réalité, nous étions prévenus dès le titre. Il ne s'agit pas d'une déclaration sur la mission lasallienne, ni sur la mission de la Communauté lasallienne. Son thème est la Mission Éducative Lasallienne. Ce n'est pas la même chose. En effet, si nous y réfléchissons bien, « Mission Éducative Lasallienne » est une redondance ou un pléonasme : il ne peut y avoir d'autre mission que l'éducation. Pourquoi alors l'ajouter ? Peut-être parce que nous séparons la mission et l'école lasallienes et que nous parlons alors de l'école, mais pas de la mission.

On peut dire la même chose d'un autre beau document, publié un an avant celui-ci. Il s'intitule *Formation lasallienne pour la mission. Un itinéraire de vie*. Encore une fois, le pléonasme : dans cette communauté, il ne peut y avoir

de formation si ce n'est pour la Mission. Pourquoi alors l'ajouter ? Peut-être parce que nous séparons la formation lasallienne et la formation pour l'éducation, et que nous parlons alors de formation pour l'école, mais pas de formation lasallienne.

Ce sont là des affirmations qui nécessitent de nombreuses nuances et qui ne sont proposées ici que dans le but d'aider à la réflexion, en allant un peu plus loin que les clichés ou ce à quoi on pourrait s'attendre. Mais, même ainsi, elles nous font percevoir que, en fait, ni la mission ni la formation n'incluent la consécration.

Nous ne savons pas si c'est parce qu'elle n'est pas perçue ou parce que, si elle est perçue, il est trop inconfortable d'aborder un sujet qui n'est pas encore résolu.

Parole de celui qui envoie

L'idée et le terme de « consécration » ont évolué au cours des trois derniers siècles dans un contexte que nous n'avons perçu qu'après le Concile Vatican II. Il s'agit de l'irruption, du développement et de la désintégration de l'idée et du terme de « progrès ». Ce sont trois périodes au cours desquelles s'est opérée la séparation entre religion et culture, même si le terme lui-même a continué à être utilisé à maintes reprises. Au-delà de la conscience de ceux qui l'utilisaient, il a pris un sens différent à chacune de ces périodes.

Dès le début, à la toute fin du XVII^e siècle, le « progrès » signifiait s'occuper du développement des sociétés, ou plu-

tôt de leur gestion, comme si elles n'avaient aucun rapport avec la religion. C'était l'héritage de cette première laïcité marquée par les traités de Westphalie (1648), maintes fois cités dans cette étude. Comme les savants nous l'ont indiqué deux siècles plus tard, la définition du progrès diffusée par les Lumières présentait déjà un déficit.²⁸ La dialectique de la distinction entre science et mystère a en effet été occultée par la prédominance quasi totale de la science, de sorte que l'attitude face à la vie et au progrès présumé s'est limitée à l'aspect quantitatif, empirique, qui a certainement atteint son apogée dans les formules de Comte.

Au cours du XIX^e siècle, le progrès s'est peu à peu emparé du monde, transformant les sociétés et, bien sûr, toute leur vision de la vie. Peu à peu, il s'est vidé de tout ce qui n'était pas logique organisationnelle. Il a donné lieu à la terrible catastrophe du premier demi-siècle du XX^e siècle, dont il a encore prétendu sortir dûment amendé et plus apte à la paix et à l'avenir. Mais dans cette deuxième phase, 20 ans après la mise en place des institutions pour l'ordre mondial, au début des années 70, il était déjà évident que le progrès n'était pas tel ou n'avait pas été tel.

Il avait supposé un grand développement du bien-être des peuples, mais toujours au détriment des uns et au profit des autres. Et surtout, face à la perspective que ses déséquilibres soient corrigés, un panorama allant de l'incon-

28 C'est la thèse que Max Horkheimer et Theodor Adorno ont présentée comme personne avant eux dans leur *Dialectique de la raison* (Gallimard, 1974), dès 1944, avec l'amertume profonde de la guerre, de l'émigration et de la décomposition sociale.

fortable au désolant se dessinait, laissant un immense point d'interrogation sur le progrès réel hérité.

À chacune de ces phases, comme on peut le comprendre, le mot « consécration » avait une signification différente dans la vie de ceux qui voulaient la vivre.

Dans la première, très proche de ce qui fut ensuite appelé l'éthique protestante, la consécration signifiait effort, austérité, ordre, honnêteté, générosité, inventivité, dévouement. Dans la deuxième, en revanche, elle ne signifiait rien, ou du moins rien d'efficace : elle se limitait à faire le jeu du développement, en s'en éloignant, dans une attitude de mépris et de condamnation de ce qui avait été accompli, basée sur ce qui manquait. En fait, cela équivalait à « être plus apte à travailler ». Dans la troisième, la consécration a signifié un défi, une réponse à la désintégration de l'ordre établi, une proposition entre l'accompagnement et la transcendance du chemin du monde.

Dans notre étude, bien que nous nous intéressions uniquement au parcours de l'Institution lasallienne au cours du XX^e siècle, nous avons trouvé les trois types ou les trois significations. Tout dépendait de la situation des différents territoires par rapport aux modèles sociaux du reste du monde. Cela apparaît très clairement si l'on trace une ligne entre le Chapitre de 1905 et celui de 2015, en passant par celui de 1966-67. On peut le voir dans la bibliographie interne de l'Institution lasallienne au cours du siècle, depuis les premiers jours du *Bulletin de l'Institut*, puis entre 1907 et 1935, et enfin de 1950 à 1980, sans oublier ceux qui ont accompagné le passage d'un siècle à l'autre.

Il est certain qu'à chacun de ces moments, le terme « consécration » a une signification différente et nous devons en tenir compte pour que notre réflexion ne soit pas anachronique.

L'anachronisme a souvent de très mauvaises conséquences, surtout lorsque plusieurs interlocuteurs utilisent le même terme, mais dans des contextes différents. Ainsi, chacun peut faire référence à l'une des trois étapes ou modèles que nous venons d'évoquer, et alors ils n'aboutissent à rien, perdus dans un débat nécessairement sans fin.

Au départ, la consécration signifiait la remise ou la présentation de quelqu'un ou de quelque chose à Dieu, afin d'être sanctifié. On supposait que seul Dieu consacrait, car seul Dieu est « sacré ». Il s'agissait alors d'offrir et de promettre de maintenir l'offrande. Consacrer signifiait être consacré. Mais avec le temps, cette idée a évolué, comme un signe supplémentaire de la routinisation des charismes : ils perdent leur sens et pourtant ils persistent, sous la forme de routines dont l'esprit s'est absenté.

Ainsi, la consécration signifiait en fait quelque chose qu'une personne s'attribuait à elle-même. Il ne s'agissait pas principalement de quelque chose dont le premier protagoniste était Dieu, mais l'être humain. Ce qui conduisait précisément à souligner ce qui distingue la personne consacrée des autres. En revanche, la référence à Dieu souligne le contraire : la source commune de nos vies, qui se manifeste d'une manière chez certaines personnes et d'une autre chez d'autres.

C'est pourquoi, selon l'approche que l'on privilégie, la référence à la source commune ou à la différence entre les personnes prévaudra. Le sujet est grave, comme on le perçoit lorsqu'on se rend compte que nous parlons de mission pour désigner ce qui est fait, l'activité dans laquelle s'exprime un engagement. Si la source commune ne prime pas, cette tâche sera presque une fin en soi, de sorte que la mission consistera en la tâche. Dans l'autre approche, en revanche, la tâche est l'occasion de rendre transparente la source de tout. La mission n'est plus de faire quelque chose en soi, mais de renvoyer à celui qui consacre, à celui qui envoie pour que soit fait ce qui est fait.

Et c'est ainsi qu'il faut également concevoir le terme « mission ».

« Mission » signifie envoi. Le mot à l'origine du terme est le verbe « *mittere* », c'est-à-dire envoyer. Dans son participe, l'envoyé est le « *missus* », et l'envoi lui-même est la « *missio* ». La mission est donc l'envoi. Son objectif est de reproduire le message ou la tâche qui a été confiée à quelqu'un, pour la reproduction duquel il est envoyé. Il ne s'agit pas d'un message autonome, d'une tâche inventée par l'envoyé ou le missionnaire. Le contenu de la mission est le souvenir de Celui qui envoie, du premier expéditeur. Rien d'autre.

Ainsi, nous retrouvons à nouveau l'importance tant de la consécration que de la mission : toutes deux renvoient à celui qui consacre, qui est celui qui envoie. En réalité, il consacre pour un envoi, pour une mission. Celle-ci, logiquement, ne peut consister en une autre tâche que celle de rappeler Celui qui consacre/envoie.

C'est exactement l'idée du Messie : celui qui est consacré (« oint ») par Dieu pour être son témoin au milieu de son peuple. Le Messie — consacré, oint, « christ » — apparaît au milieu de son peuple pour lui rappeler que son Dieu est parmi eux et que, par conséquent, leur vie et ce monde a un sens. C'est le Royaume ou le Règne de Dieu.

Il n'est pas inutile de souligner à cet égard que, tout comme dans le cas du Messie, on utilise le terme « oint » ou « christ », dans la théologie lasallienne des origines, le Frère est Jésus pour ses élèves. Le Frère est l'envoyé, c'est-à-dire celui qui est consacré par Dieu pour ses élèves. C'est pourquoi, pour eux, il est Jésus, l'Oint.

Oui, nous parlons de quelque chose de bien plus important que le travail d'éducateur. Le travail devient une mission en raison de son caractère de Signe de Celui qui envoie.

Mission, Signe, fidélité

C'est pourquoi l'attitude fondamentale dans cette mission est la fidélité. Et pas simplement la fidélité à quelque chose de déjà établi, c'est-à-dire à une manière d'organiser, de travailler, de penser, de parler. C'est cela, bien sûr, mais la fidélité se réfère avant tout à l'écoute de celui qui envoie, qui se manifeste dans ceux qui nous sont proches.

En vertu du principe de l'Incarnation que nous avons souligné, la consécration est célébrée dans les lieux et auprès des personnes où Dieu se manifeste. C'est-à-dire en marge, dans les lieux où règnent le désir et le besoin. Le percevoir et y répondre, c'est cela la fidélité.

Logiquement, il s'agit de quelque chose d'une fécondité unique.

En effet, si la fidélité se réfère avant tout au Dieu qui consacre et appelle, elle se vit en contact direct avec une source supérieure à toute autre source. Il n'y a pas d'autre explication au maintien d'institutions telles que l'Institution lasallienne à travers l'histoire. Sa garantie n'est pas son ingéniosité, mais sa fidélité.

On comprend ainsi le lien entre la réussite professionnelle et la référence à Dieu.

La société le sait parce qu'elle le voit. D'abord, elle applaudit, c'est-à-dire qu'elle montre sa satisfaction, remercie, reconnaît et met à disposition de nouvelles ressources. Mais aussitôt, elle se tait et attend : elle est allée au-delà du succès et s'interroge sur la source de ce qu'elle voit. Quand vient ce silence, l'action est devenue Signe. C'est pourquoi, quand elle ne le trouve pas, elle perd tout respect pour cette institution, l'ignore et en déduit que pour obtenir ces résultats, il n'est pas nécessaire de vivre d'une manière particulière et en déprécie la différence apparente, qui n'a plus aucune signification.

C'est là le véritable fond du discours des Lettres pastorales, des messages de Noël, lorsqu'ils parlent du Signe de la Fraternité, entre 2010 et 2020. Il ne s'agit pas de la fraternité en soi, comme exemple de convivialité et de communauté, ni de la fraternité pour le travail, pour son amélioration et son efficacité. C'est la fraternité à partir de l'action, c'est-à-dire de la Mission. Ce n'est pas la même chose. Même si cela semble un peu compliqué, voire tordu : nous parlons

de la fraternité consacrée dans la Mission, vécue comme le Signe de Quelqu'un, définitive et féconde car fidèle.

Personne ne l'a imposée, mais c'est ce qui sous-tend tous les processus de formation, d'articulation des nouveaux et anciens groupes lasalliens. Cela, dit ou suggéré de différentes manières, mais cela-même. De même, si l'on y regarde de près, on découvre que c'est la constante et la garantie de toutes les initiatives qui ont vu le jour au cours des 30 dernières années et qui sont toujours vivantes, brisant toutes les limites héritées.²⁹

C'est aussi ce qui fonde, en définitive, la vie de tous les membres de la Communauté lasallienne, au-delà des limites de leurs contrats professionnels. La mission transcende tous les contrats, elle les précède et leur survit. La mission fait que des personnes en dehors des conditions de travail continuent à vivre le ministère de l'éducation en participant au Signe qui les constitue en communauté.

Toute foi, quelle qu'elle soit, est le signe de ce que l'on croit, qu'elle s'accompagne ou non d'une action. C'est pourquoi nous disons que lorsque la foi s'accompagne d'une action, le signe n'est pas l'action en soi, mais l'action transcendée de l'intérieur par l'objet de la foi de celui qui agit. Ainsi, lorsque cette foi est partagée, le signe devient beaucoup

29 Le chemin parcouru entre, par exemple, le *Guide de formation* de 1991 et le dernier, celui de 2019 (que nous venons de citer dans le corps de cette dernière section), est impressionnant. La simple comparaison de leurs deux index, séparés par 30 ans, le montre clairement. On ne peut trouver un meilleur moyen de prendre conscience du chemin parcouru par la Communauté lasallienne au cours de cette dernière génération.

plus précis, il adopte un caractère qui est spécifique et qui caractérise : dans le cas de notre réflexion, c'est la foi en Dieu qui se manifeste quotidiennement dans la relation personnelle et éducative, et pas seulement dans l'intériorité de chaque personne qui partage.

On pourrait dire que cette manière de relier le travail et le Signe ou la Communauté et la mission renvoie à l'épisode d'Emmaüs, désormais devenu un état, une chose habituelle, une manière d'être.

« Emmaüs », en effet, ne consiste pas en une référence à un autre monde à venir, mais à celui dans lequel nous vivons. Emmaüs signifie non pas que cette vie est un passage vers une autre, mais que cette vie a en elle-même sa propre transcendance. Et il ne peut en être autrement, car nous ne parlons pas d'un temps nouveau, une fois que celui que nous connaissons aura pris fin.

« Emmaüs » nous laisse dans ce monde, mais nous y plonge jusqu'à y trouver son propre au-delà : au-delà des apparences, au-delà des limites ou des incompréhensions, au-delà des joies et du péché, des haines et des frustrations, au-delà de tout cela et en même temps en son sein, se trouve le Seigneur. C'est ce que l'on apprend à Emmaüs. Non pas à attendre un autre monde, mais vivre celui-ci autrement.

Tout consiste à y croire et à s'abandonner à Lui. Alors toute notre vie est Signe. Tout notre travail, notre engagement, ou bien tout notre être, silencieusement, contemplant, aimant et étant aimés, tout cela se révèle comme l'au-delà qui est déjà là.

C'est ce que l'on attend de la Communauté : non pas qu'elle indique ce qui va venir, mais ce qui est déjà venu et qu'elle le découvre/révèle chargé de sens, c'est-à-dire d'espérance. Quand une telle communauté se dit éducative, alors son école est pour son peuple la garantie que la vie mérite d'être vécue.

C'est le message des prophètes.

Témoins de la fraternité

Il est indispensable de rappeler sans cesse que Monsieur de La Salle n'est pas le fondateur des Écoles chrétiennes, mais des Frères des Écoles chrétiennes. Ce que lui et ses compagnons ont fondé, c'est une communauté et un réseau de communautés pour soutenir l'œuvre des Écoles chrétiennes. Nous le savons.

Eh bien, au moment de penser à l'avenir et de formuler des lignes directrices ou des définitions, nous devons tenir compte de la densité de cette formule, de l'héritage qu'elle a représenté pour l'Institution lasallienne. Et nous devons y réfléchir à partir de ce que nous avons dit sur les « signes des temps », de l'évangélisation et du langage.

Nous constatons ainsi dans un premier temps que « maître » signifie engagement envers un élève ou, plus exactement, envers un groupe d'élèves. Et cela peut nous sembler suffisant car, dans un certain sens, cette relation peut être qualifiée de « communauté ». Cependant, lorsque nous parlons de Communauté, de Communauté des Frères des Écoles Chrétiennes, nous parlons de quelque chose de plus.

Nous ajoutons au terme « maître » la présence d'autres maîtres aux côtés du premier, d'autres qui s'engagent avec lui au service de leurs élèves. De « relation », nous passons à « Fraternité ».³⁰

C'est ce qu'ils ont fondé et que nous avons reçu en héritage. C'est là que réside la spécificité de l'identité lasallienne : dans la profondeur de la vie que partagent ses membres et qu'ils diffusent à l'extérieur comme un Signe de ce qui les envoie et les unit. C'est ce que nous percevons lorsque nous contemplons simultanément une organisation éducative et une communauté éducative.

Il se trouve que cela n'a pas toujours été valorisé tant par la culture et le langage ambients que par la conscience même de ses membres. Aussi choquant ou audacieux que cela puisse paraître. Tant la culture ambiante que leur propre conscience pouvaient penser que l'essentiel était l'action, l'engagement ; et ils croyaient que la Communauté n'était qu'un moyen, un facilitateur.

Cela, incontestablement, constituierait un frein lorsque viendraient des temps où la culture ambiante, la parole chrétienne ou l'anthropologie changeraient. Car pendant un certain temps, une conscience défectueuse d'eux-mêmes pouvait très bien être compatible avec leur réception par leur société comme des gens appartenant à un

30 Comme nous l'avons dit plus haut à propos de la lecture parallèle des *Guides de formation*, nous ajoutons maintenant : il vaut la peine de revoir sous cet angle, entre autres, la Circulaire 466 de janvier 2013, *Ils s'appelleront Frères*, et la Lettre pastorale de décembre 2019, *Témoins de la fraternité*, titre que nous avons repris pour cette page et dont nous nous souviendrons plus loin.

autre monde, dont ils étaient le Signe. Le premier était corrigé par le second. Or, lorsque les temps changeraient, lorsque cette suppléance sociale et institutionnelle n'existerait plus, ils devraient purifier leur propre conscience et s'exprimer autrement. Car ils auraient découvert que, pour bien organiser l'école, il n'était pas nécessaire de vivre comme ils vivaient.

Depuis plus d'un demi-siècle, ils vivent dans cette autre époque.

Peu à peu, ils ont compris qu'à l'avenir, ils devraient vivre leur communauté non pas comme un moyen pour autre chose, mais comme la réalité même à laquelle ils ont consacré leur vie. Leur mission, leur raison d'être, sera de se montrer en faisant ce qu'ils font.

On peut toutefois dire que cette orientation n'est parfois pas très prise en compte dans les processus de formation au sein de l'institution lasallienne. Malgré sa présence tant dans les *Règles* que dans les *Guides de formation*, on met peut-être davantage l'accent sur le service éducatif que sur la référence au sens de la vie, au Mystère de Dieu. Peut-être propose-t-on davantage l'invitation à l'engagement et à l'initiative personnels qu'à la conscience de se sentir ministres du Seigneur, témoins de sa réalité dans ce monde. En fait, dans plus d'une situation, cela peut être le cas, et en accord avec ce qu'on appelle la « pensée faible », nous ferions une « lecture faible » des documents. C'est possible, oui.

Parfois — ce n'est qu'une hypothèse — on peut proposer aux nouveaux membres de la Communauté uniquement

la devise de l'abnégation, du don généreux, de l'engagement et de l'initiative. Eh bien, peut-être qu'en agissant ainsi, on ne tient pas suffisamment compte de la portée du parcours vocationnel possible qui peut animer cet engagement. Une chose est de suivre un appel qui vient de l'extérieur et nous transcende, et une autre, de suivre un appel qui n'est que le nôtre, plus volontaire que fidèle.³¹

Il est important de le souligner, car leur héritage ou leur identité consiste à vivre l'école comme le visage de Dieu. C'est-à-dire à se spécialiser dans le ministère du Signe.

31 Il y a déjà de nombreuses années — la première édition date de 1960 — G. Huygue a publié *Équilibre et Adaptation*, dans le cadre du grand thème « Problèmes de la vie religieuse aujourd’hui » (Cerf, Paris). Il est impressionnant de lire des paragraphes tels que ceux-ci : « ...nous sommes toujours en danger de baptiser ‘zèle du salut des âmes’ ce qui n'est que l'expression plus ou moins désordonnée d'un besoin incoercible d'activité. On peut se dévouer et ne jamais révéler la personne du Christ. On peut se dévouer et ne révéler que soi-même. Il s'agit d'ailleurs beaucoup plus d'évangéliser que de se dévouer, et il y a un monde entre les deux... » (O.c. p. 233). Ce sont des expressions répétées et connues en de nombreux endroits, hier comme aujourd’hui. Si nous les rappelons, c'est en raison de leur emplacement : aux portes du Concile et du renouveau de nombreuses institutions telles que l'institution lasallienne. On ne peut pas dire que nous tous (ni même une majorité notable) en ayons tenu compte, ni à l'époque, ni au cours des deux ou trois décennies suivantes. Et, au moins dans les premières années de la publication, nous avons connu et applaudi l'auteur.

Encore un pas de plus, en suivant le chemin précédent : l'intégration entre la transparence de Dieu et le professionnalisme éducatif. Le processus nous amène à un panorama basé autant sur l'effort et l'ingéniosité que sur la contemplation du mystère du savoir et du développement humain.

Au cours des dernières décennies du XX^e siècle, face au risque de réduire l'éducation à un simple fonctionnement, le chemin présente avant tout la sagesse ou la vie intérieure, c'est-à-dire la proposition de vivre l'école à partir de la personne.

Dans ce cas, nous sommes dans le domaine de la théologie de l'éducation. Nous parlons de l'éducation et du Mystère.

5. L'école chrétienne

Notre étude a rappelé qu'au cours des 80 dernières années, l'un des thèmes les plus récurrents dans le monde lasallien a été la référence aux origines. Elle était déjà apparue avec force avant le Concile ; ensuite, les 70 ou 80 dernières années ont été magnifiques à cet égard.³² Elles ont été évo-

32 Hommage à leurs noms : Michel Sauvage, Maurice-Auguste, Saturnino Gallego, Luis Varela, Carlos Alcalde, Yves Poutet, Michel Fiévet, Vincent Ayel, Jean Pungier, Luke Salm, Miguel Campos, Luis Aroz, Augustine Loes, Henri Bédel, Jean Guy Rodrigue, Secondino Scaglione, André Rayez, Émile Lett, Georges Rigault, W.J. Battersby, Leo Burkhard, Félix-Paul, Mario Presciuttini, Émile Rousset.

quées comme jamais auparavant dans tous les processus de formation des nouveaux cadres lasalliens. Pendant cette période, les jours de la première fondation nous ont semblé très proches, attrayants, enthousiasmants, voire fascinants. Il suffit de voir comment et combien ils sont cités.

Cette récupération a toutefois eu un effet déséquilibrant : purement fascinante, elle a peut-être davantage invité à l'érudition qu'à la réflexion au cours des siècles suivants. C'était comme si l'on tendait un pont de trois siècles et que l'on prétendait le traverser d'un bout à l'autre en parlant la même langue. Il faut insister là-dessus encore et encore, au risque de tomber dans une lecture purement volontariste de l'âme du projet.

Par exemple : en voyant qu'au milieu du XX^e siècle, les *Méditations pour le temps de la retraite* étaient encore très peu prises en compte, que la *Méthode d'oraison* était lue de manière très simpliste, ou qu'aucune importance n'était accordée au *Recueil*, en voyant ces choses, seul l'intérêt de retrouver une autre lecture de ces textes surgissait. Mais pas la question de savoir pourquoi cela s'était produit. Nous l'avons rencontrée à plusieurs reprises.

Puis, nécessairement, vint l'autre itinéraire, non plus celui du Fondateur, mais celui de l'Institution, de l'Institut, de la Communauté et de la Société des Écoles Chrétiennes. Et alors, la réflexion devint plus complète. C'est pourquoi ce n'est qu'à partir de la *Règle* de 1987 que nous trouvons :

Convaincus que l'Esprit-Saint s'est manifesté de manière particulière dans la vie, l'œuvre et les écrits de saint Jean-Baptiste de La Salle, leur Père, *et par la suite dans la*

tradition vivante de leur Institut, les Frères y puisent le principe inspirateur de leur mission et de leur conduite. C'est pourquoi ils s'efforcent d'approfondir de plus en plus leur connaissance du Fondateur et de l'histoire de l'Institut (Article 4. Les italiques sont de nous).

Et l'édition de 2015 reproduit ce texte mot pour mot dans son article 10. Auparavant, non. Auparavant, dans l'édition de 1967, il n'y avait pas de place pour la tradition ou l'histoire de l'Institut. En 1976 non plus, il n'a pas été jugé opportun d'introduire cette nuance. Nous supposons qu'elle était perçue, certes, mais pas avec la même importance que 20 ou 30 ans plus tard.

C'est ce qui s'est passé, oui, et il est important de le préciser.

Avant même que les études sur la reconstitution des sources ne soient planifiées, Georges Rigault avait déjà publié son formidable ouvrage intitulé *Histoire de l'Institut*. Le premier de ses dix volumes, en particulier, faisait précisément cela : il dressait le portrait des origines, et ce avec une vigueur difficile à surpasser. Il est donc très intéressant de lire en parallèle ce premier volume et, par exemple, les deux volumes du Frère Yves Poutet sur les origines lasallienes, la biographie du Fondateur par Frère Saturnino Gallego et la dernière biographie, celle de Bernard Hours. Poutet, Gallego et Hours peuvent nous sembler — parce qu'ils le sont — rigoureux dans la localisation des influences ou dans une contextualisation historique très précise, mais tous trois sont redevables du travail de Rigault.

L'œuvre de Rigault s'était composée sur des modèles appartenant à d'autres époques. Lorsqu'il acheva sa série en

1952,³³ la grande crise n'avait pas encore éclaté, tant sur le plan social que lasallien. Elle était latente, comme notre étude l'a suggéré et comme nous l'avons mentionné il y a quelques pages. Il n'y avait aucune raison de remettre en question le type d'histoire de ce grand homme.

Il a recueilli des données, les a classées et les a exposées dans un ouvrage monumental. Mais il ne les a pas interprétées, du moins pas aussi radicalement que nous en avons besoin aujourd'hui. C'est pourquoi, lorsque les textes fondateurs ont été redécouverts au milieu du siècle dernier, la question de savoir pourquoi ils avaient été oubliés ou interprétés de manière réductrice ne s'est pas posée avec la même force. On n'avait probablement pas suffisamment conscience du rôle de l'histoire dans le parcours de l'Institution lasallienne.

On peut peut-être dire qu'il s'agissait davantage de chronique que d'histoire. La différence entre les deux est évidente en période de changement d'époque.

33 Le premier, en 1937. Nous parlons de dix volumes et non de neuf en raison du dernier de la série, consacré au premier tiers du XX^e siècle lasallien, qu'il a laissé sous forme de manuscrit et que nous avons cité plus d'une fois. Il a été publié dans la dernière décennie du siècle, sous le titre *Les temps de la sécularisation (1904-1914)*, ouvrant la série Études Lasaliennes, à Rome, en 1991. Il est très présent dans les premières sections de notre *Première partie*.

Les temps modernes : la première harmonie

Eh bien, à la fin du XVII^e siècle, la modernité était en train de naître.³⁴ La première Communauté lasallienne ne le savait pas, mais c'était le cas. Ce n'est qu'en tenant compte de cela que nous pouvons comprendre le parcours de l'Institution. C'est pourquoi nous devons admettre que les dimensions de son œuvre transcendaient les limites de sa conscience. C'est une constante historique qui, logiquement, nous affecte trois siècles plus tard.

Dans l'esprit de Monsieur de La Salle, il s'agissait avant tout d'une combinaison entre son propre projet apostolique et son obligation morale envers Nicolas Roland. Nous devons supposer la référence à l'Évangile, car son ordination était très récente et il avait déjà passé dix ans dans les structures diocésaines, en tant que clerc d'une manière ou d'une autre. De sa relation avec Roland, son directeur spirituel récemment décédé et pont avec Nicolas Barré, il lui restait l'obligation morale de mener à bien son œuvre scolaire.

Très vite, en s'impliquant davantage personnellement, il comprit qu'il fallait avant tout une organisation plus sérieuse, que nous qualifierions aujourd'hui de professionnelle. C'est là que tout commença : pour le groupe d'enseignants, avec l'organisation ; pour lui, avec l'organisation

34 Nous rappelons une fois encore que, dans cette étude, le terme « moderne » désigne la période comprise entre les traités de Westphalie (1648) et la fin du Concile Vatican II (1965). Elle couvre ainsi une période d'environ trois siècles, avec ses trois phases naturelles : constitution, développement et épuisement. Il est important de le préciser car l'Institution lasallienne est née avec la modernité. Elle en est un produit, pourrait-on dire.

et l'Évangile. À partir de là, le reste se construirait, à commencer par une organisation et un projet communs.

Pourquoi a-t-il connu le succès, et qui plus est un succès pluri-centenaire ? Il est important de le savoir pour imaginer son avenir.

Tout d'abord, grâce à l'organisation. Il fallait unir le projet d'évangélisation et l'organisation, non seulement locale, mais initialement régionale, car plusieurs autres écoles ont rapidement vu le jour et devaient fonctionner en réseau et en harmonie.³⁵ C'est pourquoi l'organisation s'imposait. Le facteur décisif d'un tel démarrage était que l'organisation ne résultait pas uniquement d'un besoin du groupe ou du fait que le fondateur trouvait le désordre insupportable. À son époque, sa société et l'évangélisation connaissaient la même situation. C'était une constante de l'époque : un nouveau mode de vie sociale était en gestation.

Au cours des dernières décennies de ce siècle, après 100 ans de bouleversements guerriers, doctrinaux, religieux et scientifiques, les choses laissaient déjà un sédiment sur lequel se construirraient les temps nouveaux : il s'agissait de l'ordre, de la logique, appliqués tant à la pensée qu'à la coexistence sociale. C'est pourquoi nous disons que la contribution du Fondateur ne fut pas seulement la sienne.

35 L'« héritage » reçu par Monsieur de La Salle est déjà un petit réseau ou groupe d'écoles, marqué surtout par l'empreinte du Père Barré.

C'était l'esprit de son temps, qui dans son cas s'exprimait à travers son engagement dans l'école populaire.³⁶

Nous voyons ainsi mieux la correspondance qui existait entre l'ordre rationnel et le bien-être social, pour le dire en nos termes. La séparation ou la distinction entre le Mystère (qui se réfère surtout à la religion) et la raison (incarnée surtout dans l'organisation sociale) apportait un niveau de bien-être qui satisfaisait les organes responsables. Mais surtout, elle était urgente face à la misère terrible héritée des siècles précédents. La raison et l'ordre rachetaient la misère des pauvres. À tout le moins, ils leur ouvraient la possibilité de comprendre un peu mieux le fonctionnement de la société. Au bout d'un demi-siècle, ils seraient le vecteur qui permettrait de faire valoir leurs droits par la voie des lois et de la participation au gouvernement.³⁷

Il s'agissait d'une société dans laquelle la valeur de la communauté restait encore importante et qui découvrait l'ordre social à un nouveau niveau. L'école, en particulier élémentaire, en constituant et en diffusant la valeur

36 Pour illustrer l'époque ou le moment historique, nous citons, parmi plusieurs autres, l'ouvrage de P. Hazard, *La Crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Boivin, Paris, 1935.

37 L'ouvrage de Ph. Sassier, *Du bon usage des pauvres*, Fayard, Paris, 1990, est très suggestif à cet égard. Son sous-titre résume sa thèse : *Histoire d'un thème politique*. Il aide à comprendre la véritable portée de ce que faisaient ces écoles depuis le début du XVIII^e siècle et au cours des siècles suivants.

organisationnelle, était pour le peuple le principal agent de cette découverte.³⁸ Rien de moins.

Si, en outre, les enseignants vivaient leur vocation, alors tout cela leur était palpable. Et cela les satisfaisait. Ils trouvaient un sens à la rigueur de leur uniformité. En revanche, ceux qui, 100 ans plus tard, les méprisaient pour leur maigre bagage intellectuel se trompaient. « Ignorantins »³⁹ en apparence, ils étaient à l'avant-garde de la modernité et lui ouvraient la voie en diffusant la clé de ses secrets, c'est-à-dire l'ordre, fait de lecture, d'écriture et de calcul.

Comme on peut le comprendre, cela a eu dès le début au moins deux effets importants en ce qui concerne notre étude : la communauté et le professionnalisme.

Avant tout, cela renforçait le caractère gratifiant de leur constitution en communauté. Ils pouvaient la vivre avec plus ou moins d'enthousiasme, mais son sens positif était très clair. Et dès le début, ils avaient appris à la comprendre comme le plan de Dieu qui les unissait. Dieu les avait choisis, avait compté sur eux, avant même la créa-

38 Telle serait, par exemple, l'une des conclusions de la République française après la défaite de Sedan, en 1870, alors que le projet lasallien fêtait ses deux cents ans : les enseignants prussiens étaient en avance sur les Français. Ce phénomène, ou cette conclusion, s'imposerait peu à peu dans tous les pays du monde. Dans le cas français, cette situation est à l'origine de l'attitude de la III^e République à l'égard de l'enseignement primaire et, plus précisément, de la présence des religieux dans l'école publique.

39 L'expression, datant du XVIII^e siècle, traduit bien le sens social des despotes éclairés qui l'utilisaient.

tion du monde, comme l'exprimaient les textes pauliniens que leur fondateur leur interpréait dans les *Méditations pour le temps de la retraite*. Ainsi, la vision de l'école issue de la foi et de leur association ne faisait plus qu'un.

C'est un point clé, celui de la rencontre entre la naissance de l'école moderne, la communauté, l'association des communautés/écoles et la foi. Et cela doit être considéré avec le respect que méritent les grands signes sociaux.

Retenant le terme de Westphalie,⁴⁰ à l'époque où tout cela a commencé, la rencontre de ces facteurs signifiait que ces « *Ignorantins* » sécularisaient déjà depuis 80 ans l'école primaire populaire lorsque La Chalotais et Voltaire les ont connus. Oui, vous avez bien lu : sécularisaient. Et ce, dans deux sens.

D'une part, ils distinguaient la nécessité de connaître Dieu et celle de vivre dans la nouvelle société. Et, reconnaissant l'importance de ces deux objectifs, leur distinction et leur relation, ils leur consacraient leur formule scolaire. C'est pourquoi leur école n'était plus le catéchisme paroissial plus un peu de lecture, mais autre chose : l'école populaire moderne.

Mais il y avait plus : ils se sont constitués en réseau, concevant une « association » trans-locale avec une identité propre et une autonomie institutionnelle. Ils formaient

40 Leurs documents, ensemble de « traités », contiennent pour la première fois dans l'histoire occidentale le terme « sécularisation », qui fait référence à la séparation des compétences ou des administrations, ecclésiastiques et civiles.

une entité au service de la société naissante, mais en même temps autonome dans son administration. Ils comprenaient que leur service exigeait l'autonomie de leur association de communautés éducatives.

Au fil des siècles, ce double mouvement de sécularisation — par rapport à l'Église et à l'État — allait être leur meilleur service à la nouvelle société. Et aujourd'hui, cela leur permet d'envisager leur avenir d'une manière qui leur est propre. C'est ni plus ni moins la porte par laquelle nous entrons dans le monde de leur espérance en tant qu'institution.

Le mystère intime

Dans cette harmonie, il y avait une chose que nous devons rappeler, en raison de sa proximité avec notre époque. C'est son aspect intérieur, spirituel. C'était et c'est la condition pour que tout fonctionne, hier comme aujourd'hui. Tout dépendait et dépend du fait que le travail, en plus d'être satisfaisant sur le plan personnel et institutionnel, rende ou non possible la foi.

Ce secret constitue le thème de ce cinquième critère. Nous parlons de l'âme de la Mission.

Cette harmonie naissait de la correspondance entre le besoin social, l'actualité de la pensée et l'organisation de l'école. Elle produisait une expérience intime de sérenité, de cohérence intérieure. Avec simplicité, voire pauvreté, et sans trop d'expression orale ou écrite, cela

répondait aux attentes vitales et professionnelles de ce groupe de maîtres. Nous pouvons facilement l'imaginer. C'était la satisfaction du travail bien fait et de son image sociale positive.

C'était leur secret (nous pouvons parler ainsi). Il se trouvait à l'intérieur, au cœur de cette cohérence professionnelle ou spirituelle : ils comprenaient que cette sérénité et cette satisfaction étaient le visage de Dieu. (L'expression est nôtre, mais pas son contenu).

Ils parlaient de l'esprit de foi et de l'esprit de zèle, avec un vocabulaire propre à l'époque, très inspiré de l'école française de spiritualité. La foi, l'esprit de foi, était l'âme de tout : elle leur proposait de voir Dieu en tout, tant dans ce qu'ils recevaient que dans ce qu'ils offraient : tout considérer avec les yeux de la foi, ne rien faire qu'en vue de Dieu, tout attribuer à Dieu.

Il fallait qu'au cœur de cette cohérence, il y ait quelque chose qui puisse être vécu ainsi.

Il ne s'agissait pas simplement d'un esprit de travail clair.⁴¹ C'était bien plus que de comprendre l'effort comme un moyen de gagner l'autre vie. C'était vivre dès maintenant l'autre vie. Comme cela semble évident. C'est pourquoi, l'autre face de l'esprit de foi — l'esprit de zèle — ne pouvait être seulement l'exutoire, le défoulement. Le lieu qui nourrissait leur foi était celui où vivait le zèle, nulle part ailleurs. Cette école était la médiation sacramentelle de la rencontre avec Dieu.

Car c'était Dieu qui se révélait à eux dans leurs efforts, dans leur service, dans leur utilisation méticuleuse d'une didactique pleine de détails. C'était, pourrions-nous dire, l'esprit d'ordre ou, avec une certaine audace dans l'expression, l'autre sacrement de l'ordre.

41 Le *Commentaire des douze vertus du bon maître*, dans lequel le Supérieur général de l'époque, le Frère Agathon, présente aux Frères sa manière de lire ce que le Fondateur n'avait laissé que sous forme d'énumération, en est un témoignage suffisamment clair. Ce qu'il propose dans la présentation de l'ouvrage est symptomatique, car il prétend établir un ordre qui, n'étant pas celui de Monsieur de La Salle, il ne peut lui-même trop souligner. Mais cela reflète sa manière d'interpréter le Fondateur près d'un siècle plus tard. Pour le Supérieur, l'ensemble est comme un grand arc, appuyé d'abord sur la sagesse (il va sans dire qu'il ne s'agit pas d'une grande connaissance, mais d'une vie intérieure profonde), puis sur la douceur : « ...Ainsi, on pourrait mettre la Sagesse dans le premier rang, parce qu'elle présente le grand objet, l'objet entier qu'un Maître doit se proposer ; la Prudence dans le second, parce qu'elle lui fait connaître la manière de le bien remplir. Ensuite viendraient les autres vertus, chacune à sa place, et l'ouvrage serait terminé par la Douceur. Elle est en effet le complément des vertus d'un bon Maître, par l'excellence du prix que lui donne la Charité, qui est la reine et la maîtresse de toutes les vertus... ». Nous sommes en 1785.

Cela était grandement facilité par la simplicité de leurs programmes (du point de vue du contenu). En effet, plus leur travail était proche de la logique de base, moins ils pouvaient se laisser distraire par des exercices de mémoire, des compétences sans réflexion, des répétitions de connaissances étrangères. C'est pourquoi nous assistons chez eux au paradoxe de la grande qualité de leur niveau de programmation, apparemment disproportionnée par rapport au niveau du contenu. Nous comprenons ainsi, par exemple, leur résistance à l'inclusion de matières dans leur programme scolaire. Il est juste de reconnaître qu'au début, ils ne comprenaient pas pourquoi, dès le premier tiers du XIX^e siècle, ils devaient introduire des contenus qui n'avaient jamais été enseignés dans leur école.

Deux siècles plus tard, on comprend pourquoi ils ont initialement décidé de « tolérer » cette rénovation de leurs programmes.⁴² Ce n'était pas seulement parce qu'ils ne les maîtrisaient pas, parce qu'ils les ignoraient. C'était aussi pour cette raison, bien sûr, mais il y avait sous-jacent ce que nous avons souligné. La mémorisation d'une multitude de nou-

42 L'expression « tolérer » vient de cette Assemblée de 1834. Cependant, très vite, l'expérience positive de leur réseau/association et ses résultats dans leur population les pousseront à progresser en quantité et en qualité dans leurs programmes. Quatre ans plus tard, lors du Chapitre général de 1837, nous constatons qu'ils sont conscients du changement de situation. Ainsi, à la demande de différentes instances sociales, ils diversifieraient et élargiraient leurs modèles scolaires aux domaines professionnels et aux situations particulières (aveugles, prisonniers, handicapés d'autres types). Cf. l'étude du Frère Bruno Alpago, *Réponses éducatives de l'Institut ; éléments pour une vision panoramique*, dans l'ouvrage collectif *Que l'école aille toujours bien*, Rome, 2013, pp. 222-240.

veaux contenus n'était pas une occasion de vie intérieure ; l'expérience de la logique, oui ; du moins, elle pouvait l'être.

Il en fut ainsi, depuis l'époque du Frère Bénilde à Sauges jusqu'à celle du Frère Exupérien à Paris. Et le fait que cela se produisait davantage dans le domaine de l'implicite, voire de l'inconscient, ne l'invalidait pas en tant que catégorie fondamentale de leur spiritualité.

Un épuisement pas tout à fait conscient

Nous ne pouvons pas faire abstraction de cette perspective, car sinon nous commettrions l'erreur d'interpréter l'objet de notre étude — ce dernier siècle lasallien — uniquement sous son angle social, anthropologique ou culturel. Car il l'est, mais d'une manière très particulière. Ils se sentaient, ou se proposaient d'être, des ministres de Dieu, animés par l'Esprit de Jésus. C'est pourquoi ils pouvaient dire qu'il n'y avait pas de fossé entre les choses de Dieu et les choses de l'École, celles de leur profession d'éducateurs et de leur consécration baptismale.

Cela peut sembler être une perspective hors des limites d'une réflexion qui se veut objective, mais ce n'est pas le cas. La proximité du mystère fait que l'expérience même de la vie est considérée d'une autre manière : comme une partie, un aspect, un côté, une dimension... complémentaires d'autres, qui les transcendent. Si, comme nous le savons, l'efficacité du maître augmente en fonction de sa satisfaction personnelle dans sa profession (en supposant bien sûr la dignité professionnelle, comme cela va de

soi),⁴³ alors nous accepterons que lorsque quelqu'un vit en considérant que sa vie est déjà autre chose à l'intérieur de celle-ci, alors sa créativité et sa résilience augmentent.

Et ce n'est certainement pas le cas, car il s'agit d'une intériorité plurielle ou partagée.

Il est important de le souligner car, comme nous l'avons déjà mentionné à plusieurs reprises, il s'agit d'une communauté sacramentelle. Nous ne sommes pas face à une expérience de foi personnelle hébergée dans une organisation professionnelle. L'organisation devient sacrement parce que la vocation et le travail partagés sont le lieu d'une foi véritablement personnelle, c'est-à-dire partagée, relationnelle.

On comprend ainsi que, si un jour cette harmonie se brisait, leur association, leur école et leur foi seraient insignifiantes pour leur peuple, inutiles, invisibles. Elles ne leur diraient rien. On le verrait rapidement, sans que personne ne s'y oppose : leur créativité disparaîtrait, tant dans leur conception institutionnelle que dans leurs modèles didactiques ou éducatifs en général. Malgré tous leurs efforts, ils perdraient leur sens pour leur peuple en tant qu'institution sociale.

43 À titre d'exemple, deux références seulement. Actuellement, J.-P. Delahaye, s'appuyant sur son expérience dans l'administration de l'éducation en France, *L'école n'est pas faite pour les pauvres*, Le Bord de l'eau, Lormont, 2022. Le sous-titre est éloquent : *Pour une école républicaine et fraternelle*. Et il y a un demi-siècle, C. Freinet, cette fois à partir de son militantisme de plusieurs décennies dans l'école élémentaire, dans son recueil *Les dits de Mathieu*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1967. Dans ce cas également, le sous-titre est à retenir : *Paraboles pour une école populaire*.

Cette observation, qui relève du bon sens, est importante dans la mesure où elle décrit une situation qui n'est pas exclusive aux siècles passés, mais qui était très réelle il n'y a pas si longtemps dans plus d'une région du monde lasallien. Et cela est compréhensible, compte tenu de la différence de rythme d'accès à la modernité d'abord, et à la postmodernité finalement.

Il est important de le percevoir pour comprendre cette combinaison paradoxale d'honnêteté et d'erreur dans tant de paroles et de gestes institutionnels. Elle apparaît à maintes reprises dans la succession des Chapitres généraux ou régionaux au cours des 50 dernières années ou dans les efforts et les programmes visant à augmenter le nombre de personnes engagées dans le projet.

Honnêteté et erreur : cela s'explique en partie par le fait qu'à ce moment de désagrégation, deux circonstances ont rendu cette perception plus difficile, comme on peut le voir dans la *première partie* de cette étude. Cela se voit avant tout dans les lacunes du vocabulaire et du système théologique utilisés pour codifier l'identité du Projet lasallien. Deux exemples, précisément dans deux expressions très influentes : Mission partagée et Association. Cela a été souligné plus haut. Aucune des deux n'était suffisamment précise et tout le monde les utilisait déjà.

À la fin du XVII^e siècle, un modèle de connaissance et de construction de la société avait vu le jour. Il se manifestait dans ses différentes dimensions (culture, esthétique, science, politique, religion). Deux siècles plus tard, ce modèle s'était replié sur lui-même, réduit à un système d'exploitation des ressources sans tenir compte de leur sens.

Et au milieu, au croisement de toutes ces dimensions, se trouvait l'école, l'éducation en général, servant cette réduction plus qu'elle ne pouvait le percevoir elle-même. La Circulaire de Frère Irlide de 1881, déjà mentionnée, en est un symptôme incontestable.

De plus, comme le vocabulaire théologique utilisé pour exprimer et se dire son identité correspondait à un monde clairement antérieur, sans rapport (voire en opposition) avec l'histoire des peuples, il était beaucoup plus difficile d'interpréter et de se situer face à la nouveauté sociale en tant qu'institution. Cela a également été souligné dès les premières pages de notre *Première partie*.

Ces deux facteurs — sociologique et théologique — ont été manifestement présents dans les quatre Chapitres généraux lasalliens de 1946 à 1976. Ils n'ont pas aidé à clarifier l'interprétation du présent. Par la suite, le panorama a peu à peu changé, comme on peut le voir dans les chroniques capitulaires.

Défis et nouvelle communauté

Aujourd'hui, à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle, nous vivons un autre modèle de relation entre l'éducation et son environnement, un autre modèle de gestion des institutions éducatives, un autre modèle d'inclusion de chaque projet dans ceux de la société dans son ensemble... En fait, nous sommes face à un autre modèle de Communauté lasallienne.

C'est comme un refrain que nous entendons sans cesse et que nous devons interpréter. C'est le contexte de tout, absolument tout, ce qui a été vécu dans le Projet lasallien au cours du XX^e siècle. Et tout est marqué, rendu possible ou conditionné par lui, bien plus qu'une référence à l'histoire de la pédagogie.

Une nouvelle façon d'appartenir : c'est ce qui était dans la conscience de ces Chapitres de 1993 et 2000. C'est ce que nous ressentons dans le discours de la Mission partagée et dans les actions régionales qui ont vu le jour un peu partout. C'est ce qui se cache derrière le thème de la refondation.

Notre étude a repris à l'époque l'initiative du District de San Francisco, vers l'an 2000, en proposant une distinction : pour toute institution, il existe des défis techniques et des défis structurels.⁴⁴ Nous l'avons mentionné pour signaler précisément que l'éducation, tout comme la culture et la société postmodernes, a besoin de réponses aux défis techniques qu'elle rencontre, mais surtout face aux défis structurels qui l'entourent.

Pour mieux nous comprendre dans cette étude, nous dirons qu'il s'agit d'une situation analogue à celle qui prévalait dans l'enseignement primaire des pauvres à l'époque de la première Communauté Lasallienne. L'école moderne populaire que ses membres ont diffusée, avec d'autres, a représenté une révolution, d'abord en ce qui concerne ses

44 Voir la transition entre les Chapitres généraux de 1993 et 2000. Cf. *Première partie, 2. Refonder, I. 1993 : partager la mission (2)*.

destinataires, ensuite en ce qui concerne son contenu, et enfin en ce qui concerne sa méthodologie.

En ce qui concerne les destinataires, rappelons que même eux-mêmes et leurs contemporains continuaient à considérer leurs écoles comme des écoles de charité, c'est-à-dire des centres qui accueillaient les pauvres pour les aider à supporter les épreuves de la vie. Il ne s'agissait pas de les former pour qu'ils puissent s'en sortir, trouver un métier, jeter les bases d'une formation ultérieure. Non. C'étaient des écoles de miséricorde, de charité. Et ce fut la première révolution de cette communauté et d'autres similaires.⁴⁵ Ils l'ont fait : leurs actes allaient bien au-delà de leur conscience.

Il en a été de même pour les contenus ou les programmes : nous avons du mal à le comprendre, mais le fait que cette école se consacrait strictement à la logique, aux mathématiques et à la grammaire était une révolution. Cette première communauté, en revanche, a sécularisé l'école chrétienne en la consacrant à la logique, au calcul, à

45 Outre l'étude déjà citée de Ph. Sassier, *Du bon usage des pauvres*, comme contexte général d'un point de vue strictement sociopolitique, nous signalons les deux ouvrages de M. Fiévet *Les enfants pauvres à l'école (la révolution scolaire de Jean-Baptiste de La Salle)* et *L'invention de l'école des filles (des Amazones de Dieu aux XVII^e et XVIII^e siècles)*, tous deux publiés chez Ed. Imago, 2001 et p. 254, 2006 et p. 237 respectivement.

l'analyse grammaticale,⁴⁶ sans pour autant cesser d'être chrétienne. Plus encore : elle était chrétienne précisément parce qu'elle s'y consacrait.

Sa méthodologie a donné à son projet sa forme définitive, à la fois en tant qu'école et en tant qu'école chrétienne. Encore une fois, sa pratique allait bien au-delà de ses consciences.

Elle devait être à la hauteur des besoins de ses destinataires et de la sécularisation des contenus. C'est pourquoi l'école s'est imposée en réseau avec d'autres écoles, toutes fonctionnant de manière homogène et rigoureusement organisées dans chaque établissement. C'est ainsi qu'ont été établis les registres et les différents niveaux au sein de l'école et dans chaque classe. En s'adaptant, comme nous le disons, aux urgences qu'ils rencontraient autour d'eux, nous pouvons comprendre comment ils ont essayé de donner une image de discipline, c'est-à-dire d'ordre.

Eh bien, c'est précisément ce qui correspond à l'ère postmoderne. C'est à ce type d'actions que font référence les défis d'adaptation formulés pour l'an 2000 et qui se sont concrétisés dans toutes nos chroniques locales. Dans toutes.

Au début du siècle dernier, pendant les jours terribles de 1904, il était déjà évident que nous étions face à une époque

46 La lecture chrétienne de l'émergence de l'école populaire moderne nous appartient. Elle s'appuie, entre autres, sur la *Théologie du monde* de J.B. Metz. La synthèse de cette école autour de la logique peut être vue, par exemple, dans le classique de M. Foucault, *Surveiller et punir*, ainsi que dans *La République des instituteurs*, de Jacques et Mona Ozouf.

radicalement nouvelle du point de vue de l'adaptation.⁴⁷ Cependant, une grande partie des Supérieurs généraux et des forces des Chapitres généraux ont eu tendance à interpréter cette nouveauté comme un défi technique. À titre d'exemple, citons, à cette même époque, ce qu'on a appelé l'Affaire du latin : de la dernière décennie du XIX^e siècle à 1923, ce fut une manifestation, tout aussi terrible, de la désorientation dans l'approche.⁴⁸

En effet, dans l'univers lasallien, la première moitié du XX^e siècle dans son ensemble est un exemple clair de la tension entre la nécessité d'élargir et de modifier la conception des projets éducatifs, d'une part, et l'impossibilité de le faire avec une attitude plus réactionnaire que créative, d'autre part. Le Chapitre de 1946, par exemple, lu à la lumière de la distinction entre les défis, offre une vision claire de l'état interne de l'Institution au cours des 50 années précédentes.

Ensuite, en avançant dans l'histoire et en nous situant au Chapitre de 2000, la distinction entre les deux types de défis va encore plus loin. Il ne suffit pas de dire que les problèmes d'une institution sont d'un type ou d'un autre.

47 La présence lasallienne a été très remarquée lors des différentes Expositions universelles qui se sont tenues au cours du dernier quart du XIX^e siècle. Paris, Londres, Chicago et à nouveau Paris témoignent, avec leurs médailles, du mouvement de modernisation pédagogique de l'Institut lasallien à cette époque. Cela se reflétait également dans les Chapitres généraux de l'époque et dans la refonte de ses manuels scolaires/éducatifs.

48 On trouve une excellente synthèse de tout ce sujet dans le quatrième volume de *l'Initiation à l'histoire de l'Institut...*, du Frère Bédel (XIX^e-XX^e siècles, 1875-1928 ; Études lasaliennes II, Rome, 2006), pp. 99-124.

Il ne suffit même pas de constater l'erreur qui consiste à considérer les problèmes d'adaptation comme s'ils étaient techniques. Car il est toujours possible que quelqu'un, connaissant la distinction et essayant d'en tenir compte, agisse avec des formules techniques et croie qu'il agit autrement.

Ce sujet est important dans notre réflexion sur l'identité de la communauté, comme on le verra à la suite.

Les chroniques locales ainsi que le panorama des documents lasalliens des dernières décennies montrent clairement que ce geste est souvent fait dans l'espoir de répondre à un défi d'adaptation. Et pourtant, plus d'une fois, une formule purement technique est proposée, en imaginant qu'elle ne l'est pas, mais qu'elle va plus loin. Le résultat est toujours frustrant et finit par aveugler face à toute nouveauté possible, ce qui conduit à la dés intégration progressive de l'institution.

Le renouveau de l'éducation repose aujourd'hui sur le principe que tout dépend des relations. Tout existe parce qu'il fait partie de structures, d'ensembles qui donnent leur être à chacun de leurs éléments. C'est pourquoi il est juste de dire qu'en réalité, ce sont les matières ou les disciplines qui disparaissent, mais pas les contenus. Ceux-ci dépendent de la place de chaque élément de la réalité au sein de son ensemble. C'est pourquoi il s'agit toujours de réalités multidisciplinaires, marquées non pas par l'autonomie mais par l'appartenance.

Ce n'est généralement pas facile à comprendre. Cela est certainement dû à l'habitude, tant dans l'esprit de chaque

enseignant que dans la configuration de ses relations professionnelles. L'un va avec l'autre.

En effet, l'application naturelle de ces principes conduit à la reconstitution de la communauté éducative. Car la personne est également fonction de sa relation. C'est pourquoi l'organisation éducative — communauté ou non — est le reflet nécessaire de la réalité du savoir qu'elle sert. Et c'est un concept qui n'est pas encore très répandu parmi nous. On le voit, comme il ne pouvait en être autrement, dans la dernière *Déclaration sur la mission éducative lasallienne*. Mais la réalité de ses établissements n'atteint pas encore ce niveau de réponse aux temps actuels.

Il faut donc prendre conscience qu'une équipe de travail n'est pas encore une communauté d'enseignants. Une équipe est davantage marquée par l'organisation de différentes spécialités que par les besoins d'un thème commun. À mesure que ce dernier prend de l'importance, on parle de communauté. Le « thème commun » fait bien sûr référence au programme scolaire, mais aussi au sens de l'école. Du moins, en tant que principe général.

D'après ce que nous avons vu au cours des dernières décennies de l'histoire lasallienne, nous pouvons oser affirmer que la pérennité du projet dépend de la constitution de communautés autour de projets réellement structuraux, interdisciplinaires ou contextuels. Peut-être même que l'expérience le montre déjà dans les tentatives de rénovation qui ont eu lieu au cours des 80 dernières années. Lorsque l'innovation disparaît, ce n'est pas la vision de la rénovation des programmes qui a échoué, mais l'équipe,

la communauté enseignante.⁴⁹ Et partout dans le monde lasallien, nous en connaissons des exemples.

Une nouvelle harmonie

Dans ce cas également, en ces temps nouveaux, la clé de l'harmonie se trouve à l'intérieur, dans la spiritualité. Tout le discours précédent, tant dans cette *Deuxième partie* que dans la précédente, a dû le montrer : ce n'est que dans la vocation partagée par un groupe que l'on peut parler de communauté éducative et c'est donc seulement alors que nous sommes aujourd'hui face à une école. Nous ne voulons pas dire « face à une école chrétienne aujourd'hui », non. Nous voulons dire ce que nous disons : il n'y a d'école que s'il y a une communauté. Sa constitution importe beaucoup plus que sa couleur idéologique.

Dans notre réflexion, nous l'avons rappelé, en nous appuyant sur l'ensemble des documents institutionnels : il faut que la manière de vivre l'éducation ravive notre capacité à contempler le Mystère de Dieu.

49 C'est ce qu'évoque l'expression récemment répandue en Europe : « l'école qui apprend ». C'est une image heureuse pour souligner l'amélioration de l'institution scolaire, ainsi que celle de ses enseignants, et comme garantie définitive de son adaptation à son époque. Cf., par exemple, M.A. Santos Guerra, *La Escuela que aprende*, Morata, 2000, p. 146. Dans son contexte d'origine, on trouve surtout Peter Senge et son ouvrage *The Fifth Discipline: The Art & Practice of The Learning Organization* (1990), largement diffusé dans tous les milieux organisationnels. À la base de cette façon de penser et de constituer les institutions sociales se trouve toujours le chemin qui relie l'organisation et la communauté.

Il est vrai que l'esprit de l'éducation ou de la pédagogie peut y conduire, mais il faut aller plus loin pour ne pas en rester à l'organisation, c'est-à-dire à quelque chose qui ne garantit que le présent de l'institution éducative, mais pas sa viabilité à moyen terme. Si l'on vit le ministère éducatif selon les clés de ce que nous appelons la postmodernité, il semble clair que peu à peu, on vit cette appartenance ou ce nouveau système, qui le conforte dans la vérité.

Si tout est question d'appartenance, c'est-à-dire de relations, personne ne peut être membre d'une organisation éducative s'il ne vit pas ce même esprit. En d'autres termes, celui qui éduque est celui qui se sent partie prenante, qui communie avec son groupe de travail et avec les connaissances qu'il partage, qui se sent appartenir à l'histoire d'un lieu concret et au cheminement du monde ou de la nature. On pourrait dire : celui qui ne fait qu'un avec l'âme de ce qu'il enseigne. Sinon, il ne fait qu'instruire : il sera bientôt remplacé par une machine.

À l'époque précédente, que nous appelons la Modernité, l'harmonie s'est peu à peu installée dans l'expérience du travail bien fait, de l'ordre et de la rentabilité, du progrès dans le bien-être de la société, dans la maîtrise des connaissances et leur application à la croissance des peuples. L'harmonie naissait lorsque, en partageant explicitement ou implicitement cette expérience intime, le groupe découvrait qu'il en découlait une capacité pédagogique particulière, efficace et solide.

De manière analogue, dans cette autre époque que nous appelons Postmodernité, l'harmonie émerge d'une autre source.

Il s'agit désormais de la contemplation du flux de la vie et de l'histoire au-delà de ses logiques constantes, de l'expérience de se savoir partie intégrante d'une conscience collective, de la perception des virtualités et des limites de l'appartenance, de la caducité et du caractère indispensable de tous les programmes et de toutes les expressions. Au fond, de l'insaisissable mystère de la rencontre entre l'élève et le maître, de la conscience que le lien qui les unit les dépasse, les porte, les anime et, au fond, les empêche de se juger.

L'épuisement de la modernité nous conduit à rechercher un Dieu au-delà de Dieu, une Église au-delà de l'Église, une religion au-delà de la religion. Et, par le même raisonnement, une école au-delà de l'école.

Nous pourrions dire que nous avons besoin de trouver quelque chose qui ne soit pas contaminé par notre déformation logique ou critique. Nous avons besoin de quelque chose qui mette l'accent sur la communauté et la rencontre avec Dieu, quel que soit le nom donné à cette rencontre. Un lieu où l'on célèbre ensemble le besoin de vivre le mystère, où l'on passe de la purification critique de tous les mots à l'identification à une expérience partagée.

Après la modernité, l'Esprit : en ce sens, nous invoquons Joachim de Fiore, comme nous pourrions le faire avec Teilhard et sa *Messe sur le Monde*, là-bas dans les steppes d'Asie centrale il y a maintenant 100 ans.⁵⁰ C'est aussi le souvenir

50 De Joachim de Fiore, dans la seconde moitié du XII^e siècle, nous retenons sa compréhension de l'histoire et sa place dans l'Âge de l'Esprit. De son côté, Teilhard a vécu et écrit sa longue prière, à la manière d'un canon d'une Eucharistie cosmique, en 1923.

de la naissance de la première communauté, ces 50 jours entre Pâques et la Pentecôte.

Remarquons bien : en réalité, les commémorations de la Pentecôte et de Pâques n'en formaient qu'une seule, au début de la chronique chrétienne. La première Pentecôte, pour commencer, s'entend à partir de Pâques, comme son aboutissement. C'est pourquoi, dans le christianisme, la scène où la maison tremble, les langues comme des flammes et la parole que tous comprennent, sont le parallèle ou la continuité de la première rencontre avec le Ressuscité. Nous ne parlons plus des saintes femmes ni des disciples. Il s'agit désormais de la manifestation du Ressuscité à tout le peuple, sans murs ni portes.

Tous comprennent qu'ils sont face à l'esprit de Jésus, le crucifié qui vit désormais. Son esprit, présent dans ce groupe et dans cet événement, le prouve. C'est le groupe de Jésus et son esprit les a envahis violemment. Ce qui a été entendu et ce qui est vu, c'est l'esprit de Jésus, qui sera bientôt le Saint esprit de Dieu, puis l'Esprit-Saint, empreinte du Père et présence de l'Oint, fils de la femme. L'Esprit, devenu groupe, *ekklesia*.⁵¹

51 Rappelons que le terme était déjà utilisé en Grèce, cinq siècles avant Jésus-Christ, pour désigner l'assemblée ou l'organe de gouvernement de la ville.

La Pentecôte signifie la rencontre avec l'Esprit.⁵² Et simultanément, la constitution de la Communauté, qui est Église et sera Église.

Ils savent que le Mystère, la plénitude, le sens définitif s'est installé en eux et parmi eux. Toute l'histoire de leur peuple est arrivée à son terme : c'est l'Esprit de Pâques, celui qui transcende tout et donne sens, celui qu'a annoncé Jésus, celui qui est mort et ressuscité et qui vit désormais pour toujours.

Ils ne sont pas maîtres de ce qu'ils ont devant eux, mais c'est cela, précisément cela, qui fait d'eux des personnes. Ce quelque chose est désormais Quelqu'un. C'est pourquoi ils comprennent la tension qui guidera désormais leur vie : leur Dieu est en eux et en même temps il est plus grand qu'eux tous. Désormais, ils connaissent son nom, ses noms, car ce sont les leurs, ceux de chacun et de chacune, ceux de leurs gestes, de toutes leurs paroles, de toutes leurs expériences fondamentales. Ce sont les noms de leur Seigneur. Mais en même temps, ils savent qu'aucun ne l'englobe entièrement,

52 Une fois encore, rappelons la conclusion de K. Rahner : le chrétien du futur sera mystique ou ne sera pas chrétien. Dans *Écrits de théologie*, vol. 7 (éd. allemande) et *Écrits de théologie* (Madrid : Taurus, 1969), 7:13-34.

de sorte que le connaître n'est pas le dominer, ni se comporter correctement n'est acquérir des droits sur Lui.⁵³

Ils savent qu'Il est l'amour qui les unit et que cet amour est la seule loi et la seule vérité. Désormais, vivre, c'est le montrer. C'est leur bonne nouvelle.

Dans notre cas, dans cette réflexion sur le cheminement d'une Communauté lasallienne vers une autre, il faut prendre conscience et vivre consciemment ce qui a fondé le sens des Écoles chrétiennes au siècle dernier : le Signe de la Communauté. C'est une chaîne de sources ou un cercle vertueux : l'école est vécue comme une Communauté ; la Communauté, comme un Signe ; le Signe, à partir de la re-

53 Le texte suivant illustre particulièrement bien cette idée. Il est de Lorenzo Milani, alors à Calenzano, et en hommage à sa contribution à la compréhension de l'école, nous nous permettons une longue citation. Il écrivait ainsi, en 1950, à un jeune communiste auquel il se sentait très lié : « ...Pipetta, fratello, quand pour chaque misère que tu subiras, j'en subirai deux, quand pour chaque défaite que tu subiras, j'en subirai deux, Pipetta, ce jour-là, laisse-moi te le dire tout de suite, je ne te dirai plus comme je te le dis maintenant : « tu as raison ». Ce jour-là, enfin, je pourrai rouvrir la bouche pour pousser le seul cri de victoire digne d'un prêtre du Christ : « Pipetta, tu as tort. Heureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux ». Mais le jour où nous aurons ensemble enfoncé la grille d'un parc, installé ensemble la maison des pauvres dans la demeure du riche, souviens-toi, Pipetta, ne me fais pas confiance, ce jour-là, je te trahirai. Ce jour-là, je ne resterai pas là avec toi. Je retournerai dans ta petite maison pluvieuse et puante pour prier pour toi devant mon seigneur Crucifié. Quand tu n'auras plus faim ni soif, souviens-toi, Pipetta, ce jour-là, je te trahirai. Ce jour-là, enfin, je pourrai chanter le seul cri de victoire digne d'un prêtre du Christ : « Heureux les... faim et soif... ». Voir *Lettere di don Lorenzo Milani priore di Barbiana*, Mondadori, 1970, p. 12.

lation personnelle et partagée avec Dieu ; et cette relation, à partir de l'appel des pauvres dans l'école.

Au sein de ce circuit, les dernières décennies nous ont fait découvrir quelque chose que nous n'avions sans doute pas perçu ou du moins cultivé. Nous le trouvons aussi bien dans les chroniques locales que dans les textes de l'Institut.

C'est son âme : la relation personnelle et silencieuse avec le Dieu qui appelle. C'est là que nous en venions dans notre discours sur l'harmonie intérieure et son caractère spirituel.

Communion et Évangile

L'appartenance, la mystique de l'appartenance : c'est l'orientation claire qui découle de la modification du paradigme culturel, c'est-à-dire de la médiation éducative concernant l'identité lasallienne.

On peut dire que le parcours de la modernité a conduit à son propre dépassement, laissant la société à un point nouveau, imprévu. Au cours de cette période, au cours de ces trois siècles, le point de départ et la méthode, c'est-à-dire les clés du parcours, étaient la logique, l'analyse, l'organisation. Cependant, leur développement, en les rendant mondiales, a conduit à leur dépassement. Ainsi, la nouvelle logique doit être comprise non seulement à partir de sa décomposition en unités successivement plus petites, mais aussi à partir de son inclusion dans des structures successivement plus complexes.

Cela a transformé toutes les formes de conscience de l'humanité, de sorte que tout est interprété en fonction de l'ensemble et non pas seulement sur le plan économique ou quantitatif, mais aussi sur le plan culturel, spirituel et même religieux.

Il en découle une approche très spécifique de ce qu'il faut entendre par éducation et toutes les formes d'école.

À l'avenir, s'éduquer, se former, signifiera devenir capable de découvrir des relations, de maîtriser des visions d'ensemble tout en exploitant des points précis au niveau local. Eduquer signifiera s'habituer à percevoir des identités collectives, des savoirs partagés, et y parvenir grâce à la méthodologie correspondante.

Il est clair que cela impose, et impose déjà, un nouveau modèle d'institution éducative. Il n'y a plus d'horaires exclusifs ou exclusants, ni de disciplines, ni de spécialistes. Tout s'articule, et c'est déjà le cas, à partir du dialogue entre l'institution éducative et les autres institutions sociales, entre le personnel enseignant et les institutions d'animation sociale, entre la formation de base ou initiale et la formation continue, entre la spécialisation et la vision de la vie, c'est-à-dire entre les savoirs et la culture.

C'est la situation dans laquelle nous vivons. Paradoxalement, les institutions éducatives que nous connaissons ont tendance à se replier sur elles-mêmes, laissant une grande partie de l'objectif de la formation entre les mains d'autres institutions sociales. En d'autres termes, le modèle complet d'éducation qui fonctionne aujourd'hui dans le monde entier se compose d'institutions traditionnel-

lement éducatives et d'autres nouvelles, qui ne préten-
daient pas initialement être formatrices mais occuper une
place dans la socialisation des nouvelles générations.

Nous connaissons la situation et il n'est pas nécessaire de s'étendre sur le sujet. Il est devenu évident pour nous que l'« éducation » ne coïncide plus aujourd'hui avec l'institution éducative conventionnelle. Parallèlement, cela suppose un nouveau modèle d'éducateur.

Sa nouveauté doit bien sûr résider dans sa connaissance de sa spécialité. Elle réside également dans son intégration dans des contextes sociaux complexes et dans sa capacité à travailler en équipe. Et, enfin, dans sa vie intérieure. Ce point doit être souligné, précisément en raison de la logique qui nous conduit de la modernité à ce que nous appelons la postmodernité.

En effet. La garantie de qualité dans le ministère de l'école et de l'école chrétienne doit résider non seulement dans l'étendue des connaissances de chacun des acteurs impliqués, mais aussi dans leur capacité contemplative, c'est-à-dire dans ce que nous pourrions appeler leur rapport habituel à l'unité de tous les savoirs.⁵⁴ On pourrait dire

54 Ouvrant ainsi la porte à la dernière partie de cette *deuxième partie*, nous rappelons ici toute l'œuvre de F. Capra, en soulignant en particulier *The hidden connections* (2002) qui permet de découvrir au cœur d'Institutions telles que l'Institution lasallienne. Nous rappelons également, dans le domaine de l'éducation, E. Morin, avec *Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur* (Unesco, 1999), une réflexion formidable et à la fois simple sur la pensée complexe, que nous considérons dans cette étude comme le fondement de la communauté éducative.

que la vie et les savoirs sont maîtrisés de l'intérieur et non de l'extérieur, c'est-à-dire à partir de leur source plutôt que de l'ensemble de leurs résultats. Toutes les Circulaires et Lettres pastorales des vingt dernières années le soulignent. Toutes.

Si nous considérons cela du point de vue de la foi, celle à laquelle nous nous rapprochons dans ces réflexions lorsque nous parlons d'harmonie intérieure, nous nous retrouvons dans un lieu familier : l'Esprit de Dieu, le Saint-Esprit, ou l'Esprit de Jésus, ou...

Dans ce cas, la médiation professionnelle invite à ressentir et à accepter son animation universelle, plutôt qu'à la connaître, la raisonner, la purifier, la fragmenter et la théoriser. Il s'agira donc de vivre une spiritualité plus marquée par la contemplation que par l'effort, et plus par l'appartenance que par la distance.

Encore une fois, il s'agit de l'esprit de foi, dans sa dénomination lasallienne.

Nous l'avons vu dans cette étude : partout, on parle et on essaie de construire des communautés au service de ce projet, vécu aujourd'hui, signe de Dieu aujourd'hui, dans cette globalité.

Partout, la preuve que sans relation il n'y a pas d'éducation : le même défi des origines, entre le baroque et la modernité, lorsque la création de ces communautés était la garantie du succès et de la pérennité des nouvelles écoles.

C'est là la page de la théologie de la communauté : redécouvrir qu'elle est le Signe de Dieu, la clé de la refondation. C'est ce dont nous parlons avec « Association » et « Fraternité », trois siècles plus tard.

6. La Communauté de l'école chrétienne

Dans les jours qui ont précédé le Concile Vatican II et les deux ou trois décennies qui ont suivi (environ 1956-1986), les efforts de l'Institution lasallienne se sont concentrés sur l'analyse critique de ce qui était vécu sous le présumé sceau de l'héritage reçu. Ce fut, comme en témoignent les Chapitres et les Circulaires, un effort magnifique, indispensable et souvent épuisant. Cela s'est surtout remarqué dans les programmes de formation initiale et permanente. Nous l'avons rappelé.

Mais tout n'était pas fait pour autant. L'analyse et la rationalisation des structures se concentraient davantage

sur la configuration des médiations que sur leur sens. La configuration visait à remodeler l'école ; le sens même de l'école était une autre question. Il n'aurait peut-être pas pu en être autrement.⁵⁵

La révision du sens semblait moins urgente, voire inutile. Au milieu du travail de reformulation des médiations, la réalité du sens était considérée comme acquise, c'est-à-dire, on espérait que l'âme de la fidélité à Dieu et aux pauvres serait préservée grâce à cet effort honnête et laborieux. L'un entraînerait l'autre.

Mais il n'en fut rien. Cela ne pouvait pas être le cas, comme on le vit rapidement. Tout dépendrait du degré de perception du changement social. À mesure que l'on en verrait la portée, on verrait aussi qu'outre les médiations, c'était leur sens qui était en jeu.

55 Impossible ici de passer sous silence le mouvement qui proposait de déscolariser la société, selon l'expression d'Ivan Illich (par exemple dans son ouvrage *Deschooling Society*, 1971). Il est également impossible d'oublier l'effort généreux et intelligent de Frère D. Piveteau et de l'équipe de la revue *Orientations*, en phase avec les propositions de Cuernavaca lues à la lumière de l'expérience française de mai 1968. On peut rappeler ici la distinction entre les comment et les pourquoi. Aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, nous constatons que nous nous sommes souvent préoccupés de la manière de faire les choses, sans suffisamment nous interroger sur leur raison d'être. Dans notre thème, par exemple, cela a pu et peut signifier se consacrer à la configuration de l'identité lasallienne sans remettre en question ce qui est considéré comme acquis. En ce qui concerne la culture et l'éducation en général, mais d'une manière très proche de notre étude, J. Wagensberg y réfléchit de manière très suggestive dans son ouvrage *A más cómo, menos porqué* (Barcelone, 2016).

L'Institution lasallienne — comme beaucoup d'autres sans doute — vivait une relation avec Dieu dans laquelle la pureté de la pratique comptait un peu plus que la profondeur de la contemplation et la fidélité personnelle de toute la communauté. On pourrait dire que les temps apelaient encore plus au renouveau qu'à la refondation. C'est du moins l'air que semblent avoir respiré les différents groupes de l'Institution depuis Vatican II jusqu'à aujourd'hui.

C'est compréhensible : la première chose que l'on perçoit, c'est le déséquilibre ponctuel et ses causes immédiates. En revanche, la racine profonde de tous les déséquilibres met du temps à apparaître. L'une est l'appel à la réforme, l'autre, l'appel à la refondation. Ainsi, à l'époque du Concile, il était plus facile de voir les déséquilibres que le changement d'époque. Là résidait la véritable raison des déséquilibres. Logiquement, les institutions ont besoin d'au moins une génération pour le percevoir. De plus, cette perception ne se fera pas simultanément dans tous les territoires où elles sont implantées.

Si tel est le cas, comme il semble, cela laisse pour aujourd'hui et les décennies à venir une tâche indispensable : la fidélité et l'avenir des institutions de l'école chrétienne nécessitent que la relation entre la communauté éducative et l'évangélisation soit vécue consciemment.

C'est ce à quoi nous faisons référence lorsque nous parlons du sens des médiations dans le renouvellement du Projet lasallien.

Dans la littérature et les textes officiels lasalliens du siècle dernier, cela n'apparaît que dans les dernières décennies, peut-être depuis le début du siècle. Cela n'apparaît pas avant, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'une perception, quelque peu confuse ou initiale, de la nouvelle Communauté se fasse jour à travers le slogan « Mission partagée ». Et bien sûr, sans la force, la puissance ou l'unanimité d'aujourd'hui.

Cette Institution sait que, dans le parcours de l'éducation au cours du dernier demi-siècle, le développement et la spécialisation ont encore davantage compté que l'appartenance ou la communauté. Elle sait également que l'abondance des succès dans l'insertion professionnelle dans la société a été plus importante que la visibilité du modèle communautaire.

En ce sens, la mondialisation du Projet lasallien a pu jouer en sa défaveur, freinant la prise de conscience de l'ensemble. Ce fut un paradoxe dramatique : la quantité, universelle, d'expériences n'a pas facilité l'appréciation de l'ensemble.

En effet, au cours des 80 dernières années, nous avons vu comment, à l'apparition de la nouveauté sociale, celle-ci était considérée comme étrangère à la tradition familiale héritée. Elle était interprétée comme une présence indue du social (ou du politique) dans l'éducation. Peu à peu, cependant, la vie a imposé sa loi et l'institution scolaire a fini par tenir compte de son appartenance à la société. Comme un processus qui se répète partout, le problème venait de

sa situation historique différente et de la conscience différente de la mondialisation selon les régions.⁵⁶

En ce sens, on ne peut pas dire que, au cours du dernier demi-siècle, l'ensemble du Projet lasallien ait été harmonieux, précisément.⁵⁷ Il faut comprendre la valeur médiatrice des situations économiques sur la manière de ressentir la culture et la religion. Certaines situations économiques ne permettent pas d'adopter la perspective historique qui est possible dans d'autres. C'est une considération très importante dans le processus de la Communauté lasallienne et surtout face à la proposition de son avenir.⁵⁸ Cela se voit dans la conscience de soi de l'Institut à travers la succession des Chapitres généraux ou dans la variété des chroniques locales qui décrivent leurs propres processus.

56 Ainsi, la diversification des modules de formation au travail, l'attention portée aux étrangers, les relations avec les administrations, la création de clubs sportifs, la promotion du folklore régional, la formation des adultes, les groupes catéchuméaux, etc.

57 C'est l'écho que suscite en nous la lecture du numéro 250 du Bulletin de l'Institut (définissant l'Association et proposant des témoignages personnels très intéressants) et des numéros 255-260 (consacrés à la description de la situation des cinq grandes zones du monde lasallien, 2015-2020).

58 Au cours du dernier siècle lasallien, cette réalité a été vécue au sein du Conseil général, du Régime ou de la direction de l'Institut. Il n'est pas nécessaire de citer des noms, car certains faits suffisent, comme ceux dont nous nous souvenons au sein du Conseil général dans les années 60 et 70 du siècle dernier. Cf. *Première partie, 2. Renouveler, 1. Une déclaration*.

Il en a été ainsi dans la mesure où ce qui s'est manifesté dans un endroit a souvent été rejeté dans un autre, attribué à une erreur ou à un défaut de la communauté étrangère. Ainsi, la réaction locale face à la nouveauté et ses résultats était comparée à celle d'un autre territoire face à des résultats apparemment différents. Le verdict était compréhensible : cela ne va pas ; ou, du moins, ce qui a été fait n'est pas sûr, mieux vaut continuer avec ce que nous avons ici.

Ce qui suit, cette dernière considération, veut en tenir compte et proposer un horizon d'espérance.

Le sacrement de la communauté

Nous commençons par un retour en arrière jusqu'au dernier tiers du IV^e siècle, dans l'Église chrétienne d'Orient. Un autre monde, certes.

Il y a un passage dans l'œuvre de saint Jean Chrysostome qui peut aider à comprendre l'hypothèse ou la proposition finale à laquelle nous arrivons. Il se trouve dans son *Traité contre les détracteurs de la vie monastique*.

L'ouvrage se compose de trois discours dont le dénominateur commun peut être déduit du titre. Le premier est général, c'est-à-dire qu'il fait référence à l'appréciation de la vie monastique par la société dans son ensemble ; le deuxième s'adresse à un père non chrétien confronté à la vocation monastique de son fils ; le troisième s'adresse à un père chrétien confronté à la même situation. La référence qui nous intéresse se trouve dans ce dernier :

Ne voyez-vous pas que les laboureurs, quelque pressés qu'ils soient de recueillir les fruits de leurs sueurs, se gardent bien de les récolter avant qu'ils soient mûrs ? N'allons pas non plus arracher avant le temps, nos enfants aux salutaires exercices du désert, mais donnons le temps à la science céleste de s'enfoncer et de s'enraciner profondément dans leurs âmes. Fallût-il les laisser dix ans et vingt ans dans le monastère, ne nous en troubpons pas, ne nous en affligeons pas plus ils passeront de temps dans le gymnase, plus ils acquerront de force. Ou plutôt, si vous voulez, ne fixons pas de temps ; qu'il n'y ait point d'autre terme que celui qui amènera à leur maturité les fruits de vertu que doit porter votre fils ; qu'il revienne alors du désert, mais pas auparavant.⁵⁹

Ce que le saint propose, c'est qu'il est très bon pour tout chrétien de vivre quelques années de sa vie dans un monastère. Oui, vous avez bien entendu. À cette époque historique (seconde moitié du IV^e siècle), face à la dégénérescence ou à la massification de la foi, il convenait à tout chrétien de se rendre au monastère et de s'y former, en devenant moine pendant quelques années. À tout chrétien.

En entamant la lecture du *Traité*, nous nous attendions à une exposition sur les excellences de la vie monastique telle que nous la comprenons ou telle qu'elle est vécue aujourd'hui dans les Églises chrétiennes, du moins en Occident. Et soudain, nous nous rendons compte que le saint ne parle pas de ce que nous connaissons. Il s'agit d'autre chose. Pour lui, la vie monastique signifie la formation chrétienne

59 http://jesusmarie.free.fr/jean_chrysostome_apologie_de_la_vie_monastique.html. Livre troisième : *À un père chrétien*, 18

par excellence, de sorte que tout le monde — telle avait été précisément son expérience personnelle — devait la vivre jusqu'à ce qu'il se sente mûr en tant que chrétien et citoyen. C'est pourquoi un père qui ne respecterait pas les rythmes de maturation de son fils agirait mal.

C'est ce que dit le texte et nous sommes immédiatement d'accord avec lui. Si nous lisons le *Traité* de ce point de vue, c'est-à-dire en considérant le temps monastique comme un temps de formation chrétienne, il nous semble que c'est ainsi que les choses doivent être.

Cependant, si nous y réfléchissons plus calmement, nous nous trouvons face à des questions dont la réponse n'est pas si simple : pendant ces dix ou vingt années, le jeune a-t-il été membre d'une communauté monastique ? Qu'est-ce qu'une communauté monastique ? Qu'est-ce que la vie monastique ? Et, ce qui nous importe dans notre étude, cela a-t-il quelque chose à voir avec ce que nous appelons aujourd'hui la vie religieuse ou la vie consacrée ? En résumé : cela peut-il nous aider à comprendre les nouvelles formes de communauté ?

Nous avons évoqué ces quelques questions quelques paragraphes plus haut en parlant des différents rythmes de la

mondialisation lasallienne et de l'acceptation ou du rejet des différentes réponses à l'actualité.⁶⁰

En réalité, comprendre la vie consacrée comme une école de christianisme n'est pas quelque chose de nouveau. Cela ne peut pas l'être, bien sûr, si ces choses étaient déjà proposées au IV^e siècle. Mais ce n'est pas non plus le cas si l'on considère les siècles suivants. En effet, les communautés « consacrées » ont toujours exercé un ministère similaire : non tant en accueillant en leur sein des membres « temporaires » comme des stagiaires à long terme, mais en se proposant à leur peuple comme référence ou exemple de relation avec Dieu et même avec la société et le monde en général.⁶¹

Eh bien, réfléchissons à cette approche de la consécration à la lumière des messages des Chapitres et des Supérieurs lasalliens des 30 dernières années. Imaginons, par exemple, le titre de la Lettre pastorale du Fr. Robert Schieler en 2019 : *Témoins de la fraternité*. Avec une certaine surprise, nous

60 La Circulaire 435, rendant compte du Chapitre général de 1993, le soulignait très clairement : [elle parle de la Mission partagée et de l'histoire de l'Institut, en particulier à la fin du XX^e siècle] « ... La diversité des situations nous amène à ouvrir de nouvelles voies. Et cela nous oblige parfois à nous interroger sur certains faits de notre passé. **Le mouvement n'a pas été uniforme** : il y a eu des tensions, des reculs, compréhensibles, sans doute, à l'époque. Certains Frères ont été marqués par ces attitudes : cela nous permet de comprendre certaines réticences d'aujourd'hui » (souligné dans le texte).

61 Il est très suggestif, en ce sens, d'imaginer un pont entre ces moines d'Égypte des premiers siècles du christianisme et les monastères bouddhistes du sud-est asiatique d'aujourd'hui.

trouverons une continuité ou une cohérence claire à travers un arc de 15 siècles.

Et c'est précisément la racine de cette cohérence ou de cette continuité qui nous emmène plus loin que ce que nous pensons parfois. Car elle nous place au-delà de la question de la redéfinition du lasallien. Elle nous conduit à la grande question de la réinterprétation de la vie consacrée.

Non, avec le titre de la lettre du Supérieur Schieler que nous venons de citer, nous ne sommes pas seulement face à une question qui s'adresse à une institution particulière, mais au sens de la consécration traditionnellement appelée « religieuse ».

Les dimensions de la question

En conséquence de tout ce qui précède, nous proposons que la question lasallienne du passage d'une communauté à une autre au cours de ces 100 années... n'ait pas de réponse en soi. En revanche, nous voyons qu'elle s'inscrit dans une autre question plus large : comment comprendre aujourd'hui la relation entre l'évangélisation et la vie consacrée (la « vie monastique » du Chrysostome). Et nous apprécions également que ce *Traité* aide à interpréter le chemin parcouru au cours du siècle dernier, non seulement dans cette Institution particulière, mais dans toutes les formes de rencontre entre consécration et évangélisa-

tion (« vie apostolique », dans le vocabulaire du *Code de droit canonique*).⁶²

Dans cette étude, cela semble tout à fait évident tout au long du siècle dernier. C'est l'effet que le contraste avec l'événement de Vatican II a produit sur tout le christianisme. Le Concile a tout bouleversé, sans toutefois apporter de solution. Cette tâche, la solution ou les solutions, incombe à chaque espace de l'Église et constitue son programme postconciliaire. Pour notre étude, concrètement, cela signifie que si on n'en tient pas compte, on ne peut interpréter l'itinéraire interne de cette institution.

Depuis le début du XX^e siècle, comme nous l'avons souligné, il existait à cet égard un déficit tant structurel que de conscience dans l'Institution lasallienne. Nous nous en souvenons dans les deux épisodes de *Conditae a Christo* et de la lettre de saint Pie X, en 1900 et 1905. Il est réapparu dans les perplexités du milieu du siècle autour de la question des enseignants laïcs et surtout du sacerdoce et de la nature des vœux, de 1946 à 1976. Il a commencé à devenir un cri de ralliement avec l'entrée de membres non Frères dans les communautés éducatives ou dans l'ensemble du Projet, à partir de 1976. Le summum de la perplexité a été atteint lors des Chapitres de 1993 et 2000 avec la présence, même partielle, de laïcs dans les travaux de la plus haute instance d'animation de la communauté. Et à partir de ces

62 CDC, livre II, sec. II, cc.731-746. Il n'est pas inutile de signaler que les Institutions de vie consacrée occupent la section I de ce même livre (cc. 573-730), de sorte que le Code accuse la même perplexité doctrinale que ceux qui ont du mal à relier consécration et apostolat.

dates, logiquement, les médias lasalliens ont reçu des invitations répétées à expérimenter de nouvelles situations et à les transformer en discours institutionnel. La dernière en date s'appelle Projet Levain (2022) et Assemblée plénière (2024).

Dans le cadre spécifique généré par cette dernière dynamique de présences et de propositions, l'Institution a créé une sorte de réseau parallèle ou double pour l'animation de l'ensemble : un réseau d'institutions et de flux spécifiques aux communautés de Frères et un autre, centré sur l'action, comprise comme la Mission. En fait, à l'exception de la direction, occupée par le Frère Supérieur général, tout le reste fonctionne de manière parallèle, généralement coordonnée et parfois autonome.

Cette dernière réalité, l'autonomie, est compréhensible surtout si l'on tient compte des définitions insuffisantes de chacun des réseaux. C'est là qu'intervient ou apparaît le discours du renouveau, non plus de l'Institution lasallienne, mais de la vie consacrée elle-même. Certaines situations le montrent clairement : partout, on ressent l'insuffisance ou l'inefficacité ultime du vocabulaire hérité et, en même temps, partout apparaissent des indices qui supposent un nouveau concept de consécration et de communauté. C'est pourquoi nous pouvons parfois nous demander si ce double réseau, plutôt que de résoudre le problème, se contente de le poser. Parfois, il semble même le retarder ou le reporter.

Il est évident que rien de tout cela n'est compréhensible sans l'interpréter dans un contexte beaucoup plus large que l'itinéraire de cette institution. C'est pourquoi le

grand saut en arrière vers la lointaine référence de Chrysostome peut être utile.

Il est clair qu'à partir de cette réflexion, on pourrait, comme l'a fait Luther, proposer une définition alternative de la consécration religieuse. On pourrait la proposer et la débattre comme interprétation de l'histoire de la vie consacrée au cours d'un millénaire. Plus encore : il est certainement nécessaire de le faire.

Mais dans cette étude, même en tenant compte de cet horizon général, nous restons dans un domaine précis. Il s'agit de la nouvelle configuration de la Communauté de l'École chrétienne. Et là, ces textes nous aident à prendre conscience du caractère nécessairement réactif des propositions de Trente sur le sujet et de la perplexité qui en découle pour les institutions de l'Église face à la nécessité d'assumer les nouvelles formes de vie apostolique.

On ne peut pas dire que Trente ait facilité les choses pour le dévouement à l'apostolat des consacrés, hommes et femmes. De La Salle, comme Vincent de Paul, Jeanne de Lestonnac, François de Sales, Jeanne de Chantal, Anne de Xaintongue, Pierre Fourier, Nicolas Barré, Mary Ward, Louise de Marillac et tant d'autres, anticipaient l'avenir.⁶³ Leurs vies représentaient pour leur Église une question qui mettrait des siècles (plusieurs révolutions, sociales et

63 Sur ce sujet, l'ensemble de la réflexion du Frère Maurice-Auguste dans son étude déjà citée sur la Bulle : *L'Institut des Frères des Écoles...*, Cahiers lasaliens II, dans ses deux premiers chapitres, pp. 4-43, est très utile.

scientifiques, les deux guerres les plus dévastatrices que le monde ait connues et deux Conciles) à se poser.

C'est pourquoi nous affirmons qu'à l'origine du dialogue entre la vie apostolique et la vie consacrée dans la modernité, c'est-à-dire au début de leur propre histoire (car toutes sont nées à partir de Trente), les Congrégations de vie apostolique ne disposent pas d'une référence contextuelle satisfaisante face à leurs perplexités. Leur chemin s'est plutôt tracé malgré la théologie de la Contre-Réforme et en faveur des dynamiques de la modernité. Il s'agit là d'une grave limitation, dont nous subissons les conséquences depuis les jours qui ont suivi Vatican II.

Cette vue d'ensemble nous permet de mieux comprendre le parcours de trois siècles de l'Institution lasallienne et surtout l'horizon des défis auxquels elle est confrontée aujourd'hui.

Trois siècles, trois phases

En effet, si nous passons en revue l'ensemble de l'histoire lasallienne, nous trouvons trois phases ou périodes, de durée inégale selon les pays ou les zones culturelles concernés. Et la succession des trois offre un panorama parfaitement interprétable du point de vue que nous commentons. Nous l'avons évoqué à plusieurs reprises dans cette étude.

Il y a d'abord eu une période d'installation, d'adaptation, de conception, en réponse à un besoin, et dans un milieu concret. C'est le XVIII^e siècle français, l'époque des Lumières et la naissance de la modernité. La communauté

vit cette conjoncture en s'appuyant sur sa manière d'interpréter l'appel de Dieu et sur la structure canonique ou légale d'institutions telles que la sienne. C'est une première période de fondation et de conception de l'identité.

Il y eut ensuite une nouvelle période, à laquelle on accéda par la Révolution française : celle de la société bourgeoise et positiviste du XIX^e siècle. La formule s'y révéla exceptionnellement féconde, tant dans son propre développement que dans le modèle qu'elle offrit à beaucoup d'autres similaires. Si la période précédente fut celle des origines, de la fondation, cette seconde période est celle de la plénitude institutionnelle, du service adapté aux nouvelles sociétés.

Vint ensuite une troisième période, marquée par le déclin des modèles précédents et l'émergence hésitante de nouvelles formes. Elle se caractérisa par son apparition différente dans les diverses sociétés. Nous pouvons situer cette troisième période au cours des trois premiers quarts du XX^e siècle, bien que dans les différentes régions lasallianes, elle se soit déroulée au fur et à mesure que celles-ci entraient dans leur propre XX^e siècle et dans leur propre crise. Ainsi, ce qui s'est produit dans certains pays entre 1900 et 1960 s'est produit dans d'autres entre 1930 et 1970, ou à des dates similaires, mais toujours selon une succession répétée du même schéma.

Notre réflexion s'est concentrée sur cette troisième période. Elle s'est avérée être un lieu de signes concernant notre présent, tout à fait similaire au « champ d'étoiles » qui a secoué l'Europe médiévale. C'est là qu'est apparue la question de la nouvelle Communauté, comme nous l'avons évoqué.

À partir de ce panorama en trois temps, on comprend bien que la question de la nouvelle Communauté signifie l'épuisement du modèle précédent. On comprend également la difficulté de trouver le nouveau. Et on comprend enfin l'ampleur des facteurs impliqués.

Au début, il existait une alliance naturelle entre le travail de l'école et la Communauté. La stabilité du travail exigeait une Communauté fortement soudée, ce qui supposait un engagement exclusif et à vie. Cela garantissait la stabilité de l'engagement et du service. Cela permettait également un parcours de spécialisation et de progrès dans le service éducatif, de sorte que la garantie ne concernait pas seulement le présent, mais se projetait dans l'avenir, un avenir possible imaginé uniquement comme un perfectionnement du passé, et non comme son dépassement.

C'est en cela que consistait la première fondation. C'est ce qu'ont scellé les Lettres patentes et la Bulle.

Ce qui s'est passé, c'est que la stabilité de la communauté, élément clé du projet, était soutenue par la foi dans la vocation partagée par ses membres. Or, cela ne constituait pas une garantie homologuée par les institutions sociales de l'époque. C'était une époque et une société que nous appelons la chrétienté, où la distance entre les définitions théologiques et les lois sociales n'était pas très claire, de sorte que les réalités théologiques et leurs effets civils

pouvaient être confondus.⁶⁴ Pour la loi civile, la stabilité dépendait d'un engagement particulier de chacun des membres envers le projet de l'institution, c'est-à-dire des vœux.

C'est dans ce contexte que s'est déroulé le processus lasallien à Rome, lorsque, à la demande d'une personne extérieure à la communauté requérante, la référence aux vœux a été incluse afin de faciliter l'octroi de la Bulle d'approbation.⁶⁵

La communauté était parfaitement constituée sans eux, comme le montre le fait que, dans la première version de sa demande, lors de sa présentation, elle n'avait pas du tout parlé de vœux. Or, sans eux, son approbation par Rome était plus difficile et, d'autre part, avec eux, il semblait beaucoup plus facile de se présenter devant l'administration française et d'être reconnu comme une entité légale et socialement fiable.

Nous le soulignons : cette façon de considérer les vœux renvoie au domaine de l'utilité, et non à celui du sens. Et nous continuons en soulignant que cette voie mènerait tôt ou tard à l'absurde.

64 À titre d'exemple et d'explication plus que suffisante : c'est l'Assemblée de la Révolution française qui supprime les vœux de la Communauté lasallienne, en août 1792. À première vue, cela surprend, car cela ne la concerne pas. Mais, si l'on y réfléchit bien, ce qui est supprimé, ce ne sont pas les vœux, mais leur effet : l'existence même de cette communauté...

65 Cfr. *L'Institut des Frères des Écoles Chrétienne à la recherche (Cahiers lasalliens II, 215ss)* y *Les vœux des Frères (Cahiers lasalliens 2, 106ss)*.

Ainsi, ils compriront qu'il n'y avait aucun problème à accepter la structure des nouveaux vœux parallèlement à l'institutionnalisation de leur Communauté et de l'Association des communautés,⁶⁶ qui s'exprimait plutôt dans les vœux de stabilité, d'obéissance et d'association. En réalité, la structure ou le protocole des vœux exprimait l'engagement réel de la communauté envers les pauvres et envers Dieu. Avec le temps, cependant, et en particulier entre le début et la fin du XVIII^e siècle, la nouvelle structure est passée du statut d'expression de la communauté à celui de source et de gardienne de celle-ci.⁶⁷

66 Blain, le biographe, le commente en ces termes : « ...[les Frères] ravis de l'ouverture que la Divine Providence leur faisait, ils coururent au devant du beau joug qu'on leur offrait, et présentèrent avec joie le col aux agréables chaînes qu'on leur préparait ». Cité dans Maurice-Auguste, *Cahiers lasaliens* 2, III. L'auteur est un ecclésiastique, c'est-à-dire quelqu'un dont on peut supposer qu'il connaît la théologie de l'époque en matière de vie religieuse.

67 Le Frère Agathon s'exprimait ainsi dans son plaidoyer à l'opinion publique et aux autorités de la Révolution : « ...ces vœux perpétuels, bien que simples, sont un moyen nécessaire aux frères pour soutenir et propager leur institut, dont la conservation est désirée par tous ses membres. Sans vœux, ils ne pourraient ni compter sur leurs sujets, ni par suite s'obliger à en fournir nulle part ; ils ne pourraient même en avoir, parce que personne ne voudrait d'un état qui ne présenterait aucune perspective ni ressource assurée, en cas de vieillesse et d'infirmité ; sans vœux par conséquent ils ne pourraient se conserver. Des vœux annuels produiraient chez eux le même effet que l'absence totale de vœux ». *Idée Générale de l'Institut des FEC*, 1790. Nous citons l'exemplaire correspondant à la localité d'Angers. Voir AMG et Archives Lyon, p. 3. Sa proximité avec les expressions de Blain que nous avons mentionnées il y a quelques notes est évidente.

À partir de ce renversement, l’Institution lasallienne hypothéquera son avenir au maintien du protocole, désormais compris comme la structure fondamentale de son identité. Ainsi disparaissait, paradoxalement, l’essence même de sa conception spécifique de la vie consacrée. C’est là que réside la clé.

Si nous nous souvenons du concept saisissant de la vie monastique proposé par Chrysostome vers 380, si nous imaginons ce qu’était la Communauté des Filles de la Charité de Vincent de Paul vers 1650, ou le premier groupe de Cîteaux de Robert de Molesmes vers 1100, ou encore les moines de Colomban et de Boniface en terre saxonne vers 650, ou les Sœurs de la Compagnie de Marie, de Jeanne de Lestonnac, vers 1620, ou si nous évoquons la terrible défaite de sa contemporaine Mary Ward, vers 1640, si nous réfléchissons à cet ensemble apparemment hétérogène de situations, il ne nous sera pas difficile de trouver l’identité de la vie consacrée.

Nous aurons alors découvert un groupe de personnes et d’institutions, ayant une tâche commune, fondée sur l’appel de Dieu, et perçue par leurs contemporains comme

quelque chose d'anormal, d'inexplicable en soi, signe d'autre chose ou d'un autre monde.⁶⁸

En ce sens, nous pouvons parler de vie consacrée en nous référant à la première communauté. Et nous accepterons la structure des vœux parce que et dans la mesure où elle contribue à exprimer cette identité profonde. Mais nous dénaturons tout si, insensiblement, nous dérivons de cette perspective d'essence-expression pour arriver à une autre de condition-engagement.

68 Un thème très important dans ce discours est celui de la « monachisation » du laïcat, reprenant l'expression de Harnack lorsqu'il étudie l'idéal et l'histoire du monachisme. Il parlait déjà de « *Mönchisierung des Laientums* » dans son ouvrage *Das Mönchtum, seine ideale und seine geschichte*, publié en 1881. Vauchez reprend cette expression dans plusieurs de ses ouvrages sur la spiritualité au Moyen Âge (par exemple, expressément, dans *La lente valorisation de l'état laïque [XII^e-XV^e siècle]*, collaboration à *Structures et dynamiques religieuses dans les sociétés de l'Occident latin [1179-1449]*, Rennes, 2010, pp. 207-217). L'expression elle-même fait référence au phénomène de dérivation de quelque chose de non monastique vers des formes monastiques. Ainsi, le monastique n'est qu'un moyen de satisfaire le sens d'une vie que cette autre forme ne prétendait pas atteindre pour trouver son propre sens. Il s'agit d'une situation de juxtaposition ou d'inadéquation qui, tôt ou tard, explose dans un épuisement silencieux ou se transforme en quelque chose pour lequel elle n'était pas née. Avec une certaine valeur caricaturale, c'est l'histoire des Sœurs de la Visitation, de sainte F. Chantal et de saint F. de Sales : elles, nées pour « visiter » les nécessiteux, à partir d'un moment de claustration indu, ne « visitent » plus personne, mais « sont visitées », et sont désormais appelées « Visitandines ».

Même si, dans cette situation, nous ne parlons pas de vie « religieuse » mais de vie « consacrée ».⁶⁹

La succession des trois moments de l'histoire lasallienne et leur inclusion dans le contexte de la modernité, qui va à son tour entrer en crise au milieu du XX^e siècle, nous permettent de mieux comprendre la valeur et la fragilité de l'alliance entre communauté et vœux.

En réalité, c'est la modernité elle-même qui a vécu les trois moments que nous soulignons pour cette institution : sa préparation à partir du milieu du XVII^e siècle, son apogée entre le milieu du XVIII^e et le XIX^e siècle, son épuisement progressif, évident un siècle plus tard. Il s'agit de la succession de trois états : définition ou proposition, développement et résultats, perplexité et remplacement par un autre modèle.

Ils coïncident, et il ne pouvait en être autrement. C'est pourquoi la référence au *Traité de Chrysostome* nous est utile : non pas pour faire ce qu'il faisait, ni pour vivre comme il vivait, mais pour imaginer entre notre passé et notre avenir quelque chose d'autant différent et pourtant aussi concordant que son modèle et celui d'aujourd'hui. Le texte de ce grand homme élargit notre horizon du pos-

69 Il convient ici de rappeler les paroles souvent citées de saint Vincent de Paul dans l'un de ses discours aux Filles de la Charité : « Considérez que vous n'appartenez pas à une religion, puisque cet état ne va pas bien avec les occupations de votre vocation ». Et le reste du paragraphe, justifiant cette affirmation en proposant un autre modèle de cloître, de chapelle, de résidence, *Règles* et de Supérieure. C'était le 24 août 1659 (voir *ES IX*, ll178-ll179/Coste X, 661).

sible et nous conduit à rechercher des formules dans les- quelles la fidélité et la refondation prennent tout leur sens face aux temps nouveaux.

Ainsi, à partir des sections précédentes de cette *Deuxième partie* de notre étude, nous pouvons déduire que l'âme de la consécration consiste à se constituer en référence à l'essence du message chrétien. Il s'agit d'articuler un mode de vie qui le reflète, qui s'en approche. Ce doit être un mode de vie qui, d'une certaine manière, se distingue, attire l'attention, ne s'adapte pas complètement, se distingue du mode de vie de la société qui reçoit ou peut recevoir l'Évangile.

C'est ce que nous appelons, aujourd'hui et depuis toujours, la vie consacrée. Ou la vie religieuse ou la vie monastique.

À partir de là, nous considérons le dévouement à l'école des pauvres et nous comprenons que le ministère ou la tâche de la Communauté lasallienne consiste à vivre l'éducation des pauvres de telle sorte que son peuple voie dans son école non seulement une anticipation du Royaume de Dieu, mais aussi sa réalisation même, dans les limites de notre vécu de l'Évangile dans l'espace et dans le temps. Un Signe de quelque chose qui, en soi, n'est pas visible.

Peut-on l'être aujourd'hui ?

Le ministère du Signe (deux)

En réalité, ce que nous appelons en chrétienté les « ministères » sont de deux types : celui de l'Animation et celui du Signe.

Celui de l'Animation comprend tout ce qui est nécessaire pour que la communauté chrétienne vive dans l'ordre, communique en son sein, s'identifie face à l'extérieur, s'appuie sur des structures capables d'accueillir l'avenir. C'est le ministère qui s'occupe de l'organisation, de la présidence, de la doctrine et qui, de ce fait, prend différentes formes.

Le ministère du Signe est d'un autre ordre : il fait référence au service spécial rendu par des personnes ou des groupes qui vivent parmi les autres comme un rappel que tout est plus grand, que tout est possible, qu'il existe un temps au-delà du temps et un espace d'un autre ordre que cet espace. Il ne se réfère pas principalement à l'action, mais à l'être. Ces personnes et ces groupes ne se distinguent pas par ce qu'ils font, mais par la manière dont ils le font. C'est le ministère du silence, du témoignage (que nous avons évoqué dans les dernières lignes de la présentation du quatrième critère).

Il prend également deux formes, selon qu'il met l'accent sur la vie familiale ou la vie communautaire.

La vie familiale est le niveau commun de la relation humaine et montre à ce monde que le Dieu de Jésus devient réel dans l'amour qui unit les membres de cette famille ou de cette amitié. Lorsqu'il s'agit d'une communauté fondée non pas sur l'amour mais sur la vocation pour un engagement, la chose n'est pas si différente : on est alors Signe de ce qui unit ses membres dans un projet. Dans les deux situations, on est Signe de quelque chose qui transcende l'expérience habituelle des êtres humains dans leurs relations.

Cette dernière « modalité » est le « ministère » que l'histoire a attribué aux ermites, aux religieux, aux consacrés, ou quel que soit le nom qu'on leur donne, avec ou sans vœux, avec ou sans vie communautaire matérielle. C'est ainsi que l'histoire l'a fait, bien sûr, mais non sans offenser gravement l'autre situation, la vie familiale, que Paul considérait comme « un grand mystère » : celui de « l'union du Christ et de son Église », dans le chapitre 5 de l'épître aux Éphésiens.

Les jours de la *Déclaration* — toute l'année 1967 et en particulier son quatrième trimestre — ont été marqués par de grandes tensions au sein du Chapitre. Cela était dû précisément aux deux façons de comprendre la Mission.

En repensant à tout cela, nous en déduisons aujourd'hui que les uns et les autres concevaient la Mission avant tout comme une tâche, un travail, un engagement. En conséquence, il semblait que la définition de l'identité du Frère se voulait à partir de/pour la tâche et non à partir de sa vie consacrée. On peut encore le constater aujourd'hui lorsqu'on examine cette *Déclaration* dans son ensemble et qu'on voit qu'entre le bloc de Chapitres consacrés à trois aspects de la Mission (deuxième partie) et les précédents, consacrés à l'Identité (première partie), il n'y a pas autant de relation qu'on pourrait l'espérer. Entre les deux blocs, il existe en effet un décalage important. À cet égard, on peut dire, nous le répétons, qu'il aurait été très utile de consacrer plus de temps à la *Déclaration*, presque une troisième session du Chapitre.

Mais cela n'aurait certainement pas été possible, c'est vrai. Quelques mois plus tard, les idées ou les approches n'au-

raient certainement pas changé de manière significative et c'est pourquoi nous devons aujourd'hui nous contenter du texte tel qu'il est. Une deuxième session aurait pu avoir lieu dans l'un des Chapitres suivants à partir de 1993,⁷⁰ mais cela n'a pas été le cas.

À l'origine, il y avait peut-être une compréhension erronée du concept de mission. En effet, lorsque l'on comprend la mission en fonction de l'organisation éducative, on aboutit à une identité différente de celle que l'on a lorsque l'on relie la mission et la communauté. Dans un cas, on aboutit au travail et dans l'autre au Signe. Seule cette dernière voie peut mener à l'avenir.

Il ne s'agit bien sûr pas de divisions ou de classifications inutilement logiques ou mathématiques.

C'est pourquoi il est peut-être plus exact de dire que la Mission, vue du point de vue de l'organisation éducative, se rapproche davantage du domaine du travail (sans pour autant cesser d'être Signe de la manière dont les membres de l'organisation comprennent la vie). En revanche, lorsque la Mission est mise en relation avec la Communauté, c'est le témoignage de ce qui unit les membres de cette Com-

70 L'histoire montre que les dimensions habituelles d'un Chapitre ne permettent pas aujourd'hui d'approfondir les thèmes à partir desquels il présente ses propositions. La situation qui a rendu logique l'acceptation d'une deuxième session en 1966 se répète depuis 30 ans : c'est un pas de plus par rapport aux définitions qui étaient nécessaires il y a 60 ans. Et le fait de ne pas l'avoir fait est peut-être l'une des raisons du manque de clarté et de fondement suffisant dans les orientations qui parviennent aujourd'hui à l'Institut lasallien.

munauté engagée qui est davantage souligné (sans pour autant négliger l'aspect de l'engagement et de l'action).

Comme nous l'avons dit, dans un cas, nous parlerons de prédominance du Signe ; dans l'autre, du travail.

Et ce ne sont pas, insistons-nous, des disquisitions chimériques, car selon l'approche que nous adoptons, en cherchant des pistes pour l'avenir, nous finirons par nous demander : que doit faire ou comment doit être notre communauté ? Ce ne sont pas les mêmes questions, de sorte que leurs réponses ne mènent pas au même endroit et ne sont pas également aptes à indiquer de nouvelles voies.

Ce qu'ils n'ont pas pris en compte à l'époque de cette *Déclaration*, c'est que l'identité ou la consécration du Frère peuvent être comprises à partir de la Mission, à condition que la Mission soit lue à partir de la consécration de la Communauté.⁷¹ C'est la conséquence logique de ce discours sur les dimensions, que nous avons souligné à l'époque et que les *Règles* adopteront comme schéma ou critère à partir de 1986.

Dans la communauté lasallienne, le travail éducatif, l'engagement, l'action doivent toujours être présents. Toujours. C'est pour cela qu'elle est née et c'est la condition de sa fidélité et de son avenir. Mais ce qui a été établi dès le début, comme nous l'avons rappelé à plusieurs reprises, ce

71 Cf., dans la *Première partie*, à propos du Chapitre de 1966/67, la section *Renouveler la conscience, renouveler les définitions*, et la référence aux commentaires du Frère Brun. (*Renouveler, I. Une déclaration*).

n'était pas un réseau d'écoles, mais un réseau de communautés pour s'occuper des écoles. Et cela changeait tout.

Dans la Mission, « l'école » doit nécessairement apparaître, quelle que soit la portée du terme à chaque endroit ou moment historique. Mais, comme il s'agit d'une fonction d'une Communauté ou d'un réseau de Communautés, un nouveau facteur apparaît : cette Communauté et ce réseau de Communautés devaient s'appuyer sur quelque chose qui transcendait le travail concret de chaque école et de chaque personne. Chaque école et chaque personne étaient, en effet, ce qu'elles étaient parce qu'elles faisaient partie d'une communauté et d'un réseau de communautés.

La Mission d'une telle Communauté, comme nous l'avons rappelé plus haut, est d'offrir à ses gens une école qui soit un signe d'espérance. Toute école l'est ou peut l'être, certes. Mais elle l'est comme la science ou la pensée : si elles sont possibles, c'est que la vie a un sens, c'est-à-dire que celui qui pense, sait, fait ou rentabilise est une garantie d'avenir, un signe d'espoir, donc. Toute école.

Lorsque nous parlons de l'école de la communauté, nous parlons également d'autre chose. Cette école se présente à ses gens comme animée par une communauté capable du meilleur geste professionnel parce qu'elle s'abreuve à une source qui transcende l'empirique. Sa fécondité ou son excellence professionnelles sont fondées sur ce qui unit ses membres, sur ce qui fait de cette école une institution collective.

L'Association, hier et aujourd'hui

Ce titre permet d'exprimer le message profond des chroniques locales qui ont été prises en compte dans cette étude : leurs protagonistes parlent de l'émergence d'un nouveau laïcat lasallien, imprévu. Plus encore : ils ne le considèrent pas comme un accident ou une relève, mais comme une opportunité. L'opportunité.

On ne peut pas rêver, c'est-à-dire remplacer sans plus attendre la diminution du nombre de Frères par une chimère idéale. On dirait que pour certains, tout se résout en accueillant aimablement de nouveaux membres dans les projets éducatifs. C'est autre chose. On ne peut ignorer le drame de l'extinction d'un modèle de Communauté, celui basé exclusivement sur les Frères, consacrés en communauté, célibataires. Non. C'est quelque chose qu'il faut toujours garder à l'esprit, comme une question grâce à laquelle l'Institution reste vivante par la conscience qu'elle éveille.

Quand on parle d'opportunité, il faut penser à autre chose qui émerge précisément là, dans l'épuisement de la première. Et on pourrait sûrement appliquer à cette conscience la comparaison évangélique du grain de blé qui meurt, mais ne meurt pas.⁷² C'est bien plus que la permanence du Projet quand les Frères disparaissent.

72 Le commentaire profond et touchant d'Henri Denis, *Semences* (Desclée de Brouwer, Paris, 2004), sur « écrire pour au-delà de nos vies », des choses qui se réaliseront dans d'autres générations. Il l'appliquait à ses paroles d'orientation spirituelle ou croyante dans la paroisse à laquelle il a consacré ses dernières années, qu'il qualifiait de « testament spirituel ».

Car on peut considérer la situation non pas du point de vue de la mort, mais de celui de la vie. On peut interpréter l'émergence de ce nouveau laïcat comme la preuve que toutes les personnes ne participent pas aux projets éducatifs uniquement pour des raisons contractuelles, professionnelles ou économiques. Loin de là.

Nous pouvons, tout d'abord, nous émerveiller de la générosité et de la fécondité d'un type de personnes auxquelles, il y a seulement 40 ans, personne dans le monde lasallien ne demandait autre chose que quelques heures en échange d'un contrat de travail. C'est là, dans un domaine qui ne laissait nullement présager ce qui allait se passer, c'est là, précisément là, que cet avenir s'est produit. Il est en train de se produire.

Nous pouvons et devons également reconnaître que cette urgence n'est pas le fruit de la perspicacité des Frères qui cherchaient à assurer la relève au sein des œuvres. Cette émergence fait partie de la nouvelle manière d'être chrétien, des nouvelles Églises locales, de la nouvelle sensibilité à la transcendance, de la conscience de la possibilité de relier engagement vital et engagement professionnel. Elle fait partie, en somme, de l'émergence d'un nouveau type de société, dans lequel les façons de vivre et de montrer son engagement ne sont plus les mêmes qu'autrefois.

Et nous pouvons enfin interpréter autrement les gestes cruciaux qui ont eu lieu tout au long du XX^e siècle et qui

ont façonné de nouvelles formes d'engagement croyant, confessionnelles et interconfessionnelles, chrétiennes et d'autres cultures. En toute légitimité.

Ce sont des situations rappelées dans plusieurs des dernières Circulaires ou divers messages du Conseil général lasallien et que l'on peut deviner à travers la série de témoignages des Bulletins de l'Institut n° 250 à 260, dans la seconde moitié de la décennie 2010/20, plusieurs fois cités dans cet étude. Face à toutes ces situations, le lecteur se sent renvoyé à sa propre maison, à sa propre terre, et examine tels ou tels gestes similaires ou contraires à ceux qu'il lit, rapportés peut-être à l'opposé de ce qu'il connaît.

Ce renvoi à sa propre conscience finit par amener les membres des communautés concrètes à s'interroger sur leur propre identité. Et cela est déjà une grâce. Celle que nous pouvons appeler la dernière, jusqu'à aujourd'hui.

Examiner sa propre identité ne se réduit pas, en effet, à passer un week-end de retraite ou de sérénité spirituelle et à revenir sans plus là où nous étions et à ce que nous étions. C'est précisément ce que ces sessions laissent der-

rière elles, comme une invitation à un examen beaucoup plus approfondi. C'est là l'espace de la grâce.⁷³

C'est revivre l'expérience de Vaugirard en septembre 1691, lorsque le Fondateur a réuni tous les Frères face à la grande crise. Dans leurs écoles, il restait des élèves de l'École des Maîtres ; ceux-ci, laissant de côté toute autre préoccupation, se sont consacrés à l'examen de leur parcours personnel et institutionnel.

À l'époque comme aujourd'hui, il y a d'abord une conscience claire de ce qui s'éteint. Cette même conscience conduit à percevoir plus clairement la réalité même de l'engagement vocationnel. Elle le montre comme quelque chose qui est perçu par ceux qui le partagent et ceux qui le contemplent, à l'intérieur et à l'extérieur de la communauté. Dans cette étude, cela conduit à considérer différemment le dernier

73 Comme si elle définissait notre horizon, en clôturant quelques pages sur la théologie des vœux, J. Angulo affirme : « les frontières entre les différentes manières de vivre la suite du Christ ne sont pas aussi claires que nous le souhaiterions peut-être, et la vie chrétienne résiste à être enfermée dans des schémas étroits sans pour autant perdre de sa validité sous aucune des formes qu'elle prend. Accepter cette réalité implique de nous réconcilier avec l'incertitude et d'assumer que nous sommes peut-être face à une « *forme de vie sans forme* ». L'identité *ne se définit pas par contraste* et ne dépend pas de contours clairs et bien délimités, mais de la conscience de qui nous sommes et de la mesure dans laquelle les médiations que nous utilisons restent valables pour chacun d'entre nous dans le but ultime que nous partageons tous : suivre Jésus-Christ depuis les racines de notre existence ». Janire Angulo, *Les vœux : une réalité à repenser*, revue *Vida Nueva* n° 3.350 (27.I.2024), page centrale. Les italiques sont de nous.

siècle de l'histoire lasallienne (et toutes les autres, similaires). Elle suggère qu'au-delà de toutes les situations personnelles de permanence ou de lassitude, un nouveau mode d'engagement croyant est en train d'apparaître.

C'est l'émergence de ces nouvelles formes qui détermine l'épuisement de l'ancienne, du moins de son exclusivité. C'est pourquoi ces nouvelles formes sont une grâce : parce qu'elles ne parlent pas de mort mais de vie. Exactement comme cet automne à Vaugirard qui s'achèverait en novembre par ce qu'on a ensuite appelé le Vœu héroïque.

C'est à cela que faisait référence le Supérieur général Charles Henry, en ouvrant le Chapitre général de 1977 par les mots que nous avons évoqués en première page de cette étude.

La grâce de la nouvelle Communauté

À ce stade presque final de notre réflexion, nous voyons clairement formulée l'alternative qui s'est insinuée dès la première page : la nouvelle Communauté est soit le développement de l'ancienne, soit une chimère, c'est-à-dire la continuité du Projet lasallien ou sa négation.

Dans la première possibilité, la réflexion sur la nouvelle Communauté tendrait vers la recréation de l'ancienne, dans un processus imprévu, fruit de la maturation de ce qui est connu. Ce serait l'image évangélique du grain de blé enfoui. Dans la seconde, c'est le contraire : tout ce discours apparaîtrait comme la configuration de quelque chose qui n'a d'autre âme que la volonté désespérée de survivre.

Dans les deux cas — continuité ou épuisement, entre le passé et l'avenir de cette institution —, nous serions en mesure d'interpréter différemment toute son histoire. Nous parlerions de quelque chose qui a été ou de quelque chose qui peut être.

En effet, si nous considérons que l'émergence de la nouvelle Communauté signifie la fin de l'ancienne, il ne nous reste plus qu'à attendre son épuisement définitif et, en même temps, le renforcement progressif de nouvelles formes. Ce sont des dénouements dans lesquels il n'y a pas lieu d'intervenir.

Mais si nous considérons que l'émergence des nouvelles formes est la continuation par transformation des anciennes, alors nous comprendrons les anciennes d'une autre manière. Nous comprendrons où se trouvait leur âme et nous la situerons non pas dans leur appareil juridique ou contextuel, mais dans la cohérence de leur communauté avec leur environnement et dans la qualité des relations éducatives.

Ce présent nous aide à voir d'une autre manière toute l'histoire de ces formes de consécration et d'engagement apostolique. C'est un présent qui transforme notre vision du passé. Il n'est pas nécessaire d'insister sur le fait que cette possibilité suffit à justifier le processus de cette réflexion.

De ce côté-ci de l'alternative, nous comprendrons autrement l'engagement de vie des Frères, la consécration qu'ils partagent.

Nous ne considérerons plus leur Communauté comme une obligation instaurant des limites en fonction de certains résultats (plus de temps, plus de proximité au travail), obligation renforcée par leur profession religieuse. Au contraire, nous la comprendrons comme l'expérience et la manifestation de la communion avec l'Esprit du Seigneur au service de l'école populaire, tout au long de cette période de l'histoire que nous appelons la modernité. Et c'est cette manière de vivre la consécration qui définira leur vie, et non leurs vœux.

Nous comprendrons pourquoi la structure canonique a été remarquablement insignifiante tout au long de l'histoire de cette Institution. Et nous comprendrons mieux ses imprecisions actuelles, ainsi que la possibilité de transformer en critères les modes de construction actuels de la communauté lasallienne.

Nous découvrirons le paradoxe selon lequel l'émergence de la nouvelle Communauté ne signifiera pas en premier lieu l'épuisement de l'ancienne, mais son évolution et son accomplissement,⁷⁴ jusqu'à aujourd'hui. Et il s'agira, sans aucune fausse consolation, de l'émergence d'un nouvel espoir.

Cela conduit nécessairement à comprendre d'une manière nouvelle les vocations ou les identités au sein de la com-

74 Dans le « vœu héroïque », à l'origine de la congrégation lasallienne, en 1691, le délai que se donnent les trois contractants est exprimé ainsi : « *jusqu'à l'entièrē consommation de l'établissement de ladite Société...* ». Cela peut être interprété de deux manières : « jusqu'à la consolidation définitive de... » ou « jusqu'à ce que disparaîsse... ». Quelle que soit leur intention, imaginer leur état d'esprit sous cet angle est très suggestif pour le présent.

munauté. Il s'agit d'une manière nouvelle qui n'implique pas la disparition de l'une ou l'autre de ses deux formes principales, mais qui propose à chacune la nécessité de se configurer en tenant compte de l'existence de l'autre. C'est l'autre face du don de Dieu, don et tâche.

C'est pourquoi nous devons signaler un comportement partiellement erroné et pourtant fréquent dans ces domaines : considérer les membres les plus récents de ces nouvelles Communautés à partir du modèle des précédents. L'erreur consiste à considérer que le modèle de référence des nouvelles Communautés doit être le modèle précédent, celui du Frère, qui s'adaptera au nouveau, mais toujours dans certaines limites.

L'erreur est de s'obstiner à vouloir que l'avenir s'adapte à son passé.

Le Frère, sa Communauté, sont les dépositaires d'une mémoire institutionnelle qu'ils vivent et qu'ils offrent aux nouvelles formes lasallianes. C'est leur raison d'être. Mais, face à un tel changement d'époque, ce n'est pas la même chose de conserver la mémoire des origines que de disposer d'un modèle pour l'avenir.

Si, en revanche, nous considérons la situation actuelle comme la continuation et la nouvelle forme de ce qui précède, anciens et nouveaux apprendrons à regarder autrement les formes passées. Nous comprendrons que leur substance ne résidait pas dans tel ou tel trait, mais dans tel autre, qui est précisément celui qui continue d'animer le projet initial aujourd'hui, des siècles plus tard.

Nous ouvrirons ainsi la voie à un concept renouvelé de consécration.

Le Frère apprendra à se considérer autrement. Il se verra comme un chrétien laïc qui adopte l'expression institutionnelle habituelle à une époque donnée pour partager l'engagement apostolique. Il comprendra la fonction apostolique de sa consécration, qui ne se réduit pas à un système permettant de concentrer les ressources dans le domaine éducatif. Il comprendra que sa mission est, comme elle l'a toujours été, de montrer la réalité de la plus grande simplicité faite communauté éducative.

Le nouveau membre de la communauté, lui aussi laïc, sentira très proche la présence du Fondateur qui contemple les formules de l'engagement chrétien aujourd'hui et se lance dans l'objectif de rendre le Seigneur présent dans l'école populaire. Il comprendra que sa manière de vivre est la continuité de cette consécration originelle, celle du baptême, qui s'était peut-être diluée avec le temps. Il vivra son baptême sous le regard et les attentes des autres membres de sa communauté et de son école. Il comprendra que sa mission est, comme elle l'a toujours été, de montrer la présence de Dieu dans l'amour qui anime sa vie.

La nouvelle Communauté amène ses anciens membres à se comprendre eux-mêmes d'une manière nouvelle. Et c'est précisément cela qui leur permet de constituer la nouvelle.

C'est là que résident la nouveauté et la grâce de l'Esprit : amener cette Institution non pas à oublier ce qu'elle a été et comment elle a été, mais à se penser en fonction de la

nouvelle constitution de sa Communauté, fille des temps nouveaux et de la nouvelle évangélisation. La nouvelle Communauté semble être un don qui invite à se considérer comme l'une des pages de la redéfinition de la vie consacrée dans l'Église.

Elle conduit à redéfinir l'héritage. C'est précisément ce que proposent depuis au moins 20 ans toutes les Circulaires et Lettres des Supérieurs lasalliens.

Conclusion : Un système

Cette *Deuxième partie* avait pour but de rassembler, regrouper et résoudre les grandes questions apparues tout au long de notre réflexion.

Parmi les trois visées, il existe un processus d'acceptabilité décroissante.

Il est facilement acceptable que nous recueillions dans notre réflexion les signes les plus importants ou les réalités les plus frappantes de notre parcours. On peut ne pas partager la vision d'ensemble ou l'ensemble de ce qui a été recueilli, mais on acceptera la volonté de le faire, comme celle de quiconque a entrepris un parcours similaire.

Ensuite, regrouper. À première vue, cela ne devrait pas poser de problème majeur. Mais dès que nous nous rendons compte que le regroupement implique déjà une part non négligeable d'interprétation, nous constatons qu'il n'est pas si facile d'accepter les regroupements effectués par d'autres. Le regroupement nécessite déjà des critères, provisoires si l'on veut, mais des critères tout de même.

Enfin, résoudre. Si tant la collecte des signes que leur regroupement soulèvent des questions ou des problèmes

vraiment graves, il n'est alors pas facile d'accepter les propositions de solution. À mesure que la collecte et l'organisation de données deviennent des questions, il devient plus difficile d'accepter leurs propositions.

C'est pourquoi il est important de montrer les critères qui conduisent à la fois à la collecte et au regroupement des différents signes apparus dans l'étude.

Et il est important de ne pas attribuer de valeur dogmatique à ce qui suit, mais de le recevoir comme une réflexion possible sur tout ce qui précède. Ainsi, l'objectif final de « résoudre » doit être mieux compris comme « orienter vers la solution ». Il n'est pas facile de comprendre un territoire ni d'imaginer des chemins pour y accéder.

« Résoudre » les questions soulevées par notre étude revient en quelque sorte à préciser l'horizon et l'orientation de la grande carte que nous devons connaître.

Comme le savent tous les chercheurs, quelle que soit leur spécialité, leur esprit se nourrit de deux façons d'envisager leur domaine d'étude. D'une part, il y a les visions générales, les notions contrastées par d'autres spécialistes et dont la portée est potentiellement universelle. D'autre part, il y a les connaissances et les expériences ponctuelles, la casuistique, le plus concret possible. Notre étude tente d'en tenir compte et il est important de le préciser dans ces dernières pages. Aujourd'hui, nous parlons de mondial et de local.

La vision générale dans toute science a pour mission de permettre de comprendre le local. C'est logique. Mais en

connaissant et en interprétant le local, le processus s'inverse ou se complète : ni les visions générales n'ont un caractère absolu, ni les expériences locales ne sont autonomes par rapport au mondial.

Notre étude tente donc avant tout de formuler la portée des questions globales : le sacrement de l'école, le signe de la communauté, la vocation partagée, l'éducation et l'évangélisation, la fidélité et la fugacité, etc. Cependant, elle ne prétend pas y apporter une réponse définitive. Elle reconnaît qu'en dernier ressort, la réponse doit être locale, de sorte que sa contribution est avant tout la précision de la portée de la question.

C'était l'objectif de notre étude : parvenir à un langage commun en ce qui concerne l'identité lasallienne.⁷⁵

La communauté ou l'universalité de ce langage ne se trouvent pas dans les lignes directrices qui en découlent pour tout le monde lasallien. Elles se trouvent dans la formulation même de ses grandes questions et dans les critères qui nous y ont conduits. C'est un langage qui permet

75 À ce stade, nous nous souvenons avec plaisir du texte *Unanimité dans le pluralisme*, publié par la communauté de Taizé en 1966. Il s'agit d'un ensemble de 70 pages, qui complète *La Règle de Taizé*. Sa valeur réside dans sa simplicité et sa profondeur : si la *Règle* est déjà simple et profonde, ce texte aide à prendre conscience que ses différentes manifestations à travers le monde vivront dans le même esprit. C'est dans ce même objectif, en pensant au monde lasallien, que ce travail a été conçu. (Le texte de Taizé, *Règle et unanimité*, a été publié en plusieurs autres langues à partir de 1966).

de signaler le champ et l'horizon des questions, auxquelles il faut répondre précisément dans chaque territoire.

Cela peut sembler très peu, et pourtant c'est beaucoup. Nous partons d'un principe accepté partout : dans la vie, dans la religion, dans la technique, en politique, les questions sont communes ; les réponses, complémentaires. Les réponses sont communes dans leur intention ou dans leur espoir et dans le domaine qu'elles indiquent comme possible. Elles ne le sont pas dans sa formulation.

C'est sur cette base qu'un avenir commun peut être construit. En revanche, lorsque la communion des questions est rejetée ou lorsque les questions sont interprétées de manière opposée, il n'y a aucune possibilité de partager une réponse. Même si, nominalement, on appartient au même corps institutionnel qui semble s'interroger sur son identité. Lorsque cela se produit, l'institution a perdu son avenir.

Probablement, l'Institution lasallienne dans son ensemble n'en est pas encore arrivée là. Il suffit de passer en revue les cinq derniers Chapitres généraux sur ces questions. Elle ne dispose pas d'un langage commun et ne peut donc ni comprendre les initiatives locales d'un autre territoire ni présenter les siennes de manière significative.

Ce qui suit est donc présenté comme l'architecture souterraine possible d'un langage commun. Ou, ce qui revient au même, d'un avenir possible.

Nous procérons en cinq étapes :

- Tout d'abord, nous regroupons les six thèmes de la *Deuxième partie* en trois axes : nous voyons ainsi clairement que chacun d'entre eux se configure par sa relation avec un autre : **[1.] Trois axes.**
- Ensuite, nous nous arrêtons sur une sorte de dénominateur commun, comme une constante qui se retrouve dans tous les thèmes : ils sont toujours en mouvement. C'est **[2.] Une constante.**
- Troisièmement, nous configurons le Système, en montrant que cette constante interne est l'âme de l'ensemble : **[3.] Le Système.**
- La quatrième étape est réservée à une sorte de garantie de tout ce qui précède : il faut se considérer comme faisant partie d'un ensemble dans lequel personne n'est la limite de personne. C'est **[4.] Limite vs. Frontière.**
- Enfin, à titre d'exemple, nous énumérons quelques dérivations concrètes de tout cela **[5.] Brève opérationnelle.**

Il en résulte un ensemble particulièrement abstrait que nous accompagnons de quelques graphiques.

1. Trois axes

Donc, dans le processus précédent, dans la succession des six constantes ou critères, trois axes apparaissent. Ils constituent la base du langage de l'identité. Ils donnent du sens et du contenu à nos mots. Ce sont :

- tout d'abord, celui qui existe entre **l'histoire** et la **nouvelle évangélisation** ;
- ensuite, celui entre la **vocation** et la **Mission**, entre l'appel et l'envoi ;
- et enfin, celui entre **l'intériorité** et **l'institution**, entre l'école et la communauté.

Leur combinaison permet de détecter un sens dans l'ensemble des visions diachroniques et synchroniques du processus vécu par l'Institution lasallienne tout au long de ce siècle. La configuration que l'ensemble adopte après leur interaction est l'espace dans lequel peuvent se ré-soudre les grandes questions de l'avenir de l'Institution lasallienne, en particulier celle de la nouvelle configuration de sa Communauté.

Le **premier** :

Exprime la relation entre le chemin de l'histoire et celui de la manifestation ou de la révélation du Mystère.

Histoire  Évangélisation

Ce premier axe rappelle que dans un projet comme celui des lasalliens, l'histoire et l'évangélisation se constituent mutuellement. Il en va ainsi dans ce cas comme dans tout autre. Tout résulte de l'imbrication de deux visions : celle de chaque projet et celle des dynamiques de son environnement. L'histoire montre les situations dans lesquelles se manifestent ses propres limites ou son ouverture au Mystère qui l'anime. Pour sa part, l'évangélisation consiste toujours en l'expression de cette rencontre mutuelle entre l'humanité et le Mystère, et entre le Mystère et l'humanité. L'école est la médiatrice de ce mouvement, le pont ou la place où ils se rencontrent.

Ainsi, il n'y a pas d'histoire sans expression du Mystère, ni d'évangélisation sans la dynamique du temps.⁷⁶ Attention : sans cette rencontre, il n'y a pas non plus d'école chrétienne.

Cela signifie, simplement, que l'expression de ce que nous chrétiens appelons la Parole de Dieu varie ou se manifeste de différentes manières selon les grands moments ou les grandes périodes de l'histoire. Cela signifie qu'au fil du temps, imperceptiblement, le visage de Dieu se modifie ou s'incarne de différentes manières sociales ou humaines. Et cela signifie que les différentes périodes historiques successives élaborent des formes institutionnelles pour exprimer cette dynamique. Ces formes institutionnelles sont,

76 En dessous, l'orientation lumineuse de W. Pannenberg, interprétant la tradition théologique protestante au moment même du Concile, avec sa compréhension de la Révélation comme histoire (*Offenbarung als Geschichte*, Göttingen, 1961).

par définition, aussi conjoncturelles dans leur expression que durables dans leur sens.⁷⁷

La portée de ces thèmes dans la configuration de l’Institution lasallienne et, en particulier, dans celle de ses Communautés, est évidente : il s’agit d’une institution historique au service de l’évangélisation.

Le **deuxième** :

Il est constitué par la relation entre la vocation et la mission, c'est-à-dire entre l'appel et l'envoi.



Ce jeu exprime l'écho des apparitions du mystère dans la société et chez les personnes. Ainsi, lorsque tel ou tel geste de la culture d'une époque offre des indices sur le mystère de la vie, surgit la conscience de recevoir un appel spécial pour le signaler. Et cela peut se produire tant chez les personnes (indigence de toute sorte) que dans l'ensemble de la société (mutations culturelles, besoins éducatifs, etc.).

La vocation répond à un besoin humain, individuel ou collectif, comme nous le soulignons. L'humanité a besoin d'incarner ou de rendre visibles les manifestations de ce qui la transcende et c'est pourquoi elle professionalise

⁷⁷ Impossible de passer sous silence à ce stade l'histoire du monachisme égyptien, c'est-à-dire l'origine de ce que nous appelons la vie consacrée, avec les différentes modalités qu'elle a adoptées dès ses premiers siècles.

ceux qui se consacrent à cette tâche. C'est une constante de l'humanité, antérieure à toutes les théories sur le sujet.

En chrétienté, cet appel est interprété comme une manière particulière pour le Verbe de Dieu d'être présent au milieu des peuples. La vocation est ainsi la continuité privilégiée de la présence de Jésus à travers les temps. La vocation fait des personnes des ministres de l'Évangile, des gens qui, par leur vie, montrent les lieux de la manifestation de Dieu.

On comprend immédiatement le lien entre ce thème et l'axe précédent : c'est le fait vocationnel qui exprime concrètement la cohérence entre le cours de l'histoire et la nécessité de l'évangélisation. C'est pourquoi nous disons que le sens ultime du fait vocationnel est la manifestation de l'Évangile, c'est-à-dire le service des signes de Dieu les plus particulièrement évidents à chaque époque.

La vocation, en soi, ne consiste donc pas et ne conduit pas à faire quoi que ce soit, mais à exprimer la réalité du Dieu qui appelle et qui est au cœur des personnes, des peuples et des temps.

Et nous devons à nouveau souligner ce que nous voyons tous dans cette question en relation avec l'Institution lasallienne : sa configuration repose sur l'appel du Dieu de l'histoire, de sorte que sa mission consiste à montrer aux peuples cet appel, dans le domaine concret de la formation des personnes, en particulier celles chez qui le mystère de Dieu est le plus évident, c'est-à-dire les personnes dans le besoin.

Et le troisième :

Le jeu de ces deux axes conduit nécessairement au troisième : la communauté et son âme.

École  Communauté

En effet, si l'évangélisation doit se produire dans l'histoire, si la vocation et la mission naissent de et pour ce même jeu, il faut que les personnes et les institutions vivent dans leur cœur, en harmonie avec leur source. Elles doivent vivre dans l'espace intime où se rencontrent l'histoire et l'Évangile (qui est le nom chrétien du Mystère), là où naissent les formes sociales au service de la transcendance humaine.

Cet ultime lieu est la racine de la médiation, c'est-à-dire de la forme institutionnelle dans laquelle se manifeste la rencontre entre l'Évangile et l'histoire. Ainsi, tant l'esprit des personnes que leurs protocoles communs doivent refléter les modalités de cette rencontre, sous peine d'invalider la vocation et la mission.

Il se peut malheureusement que cette connexion ou cette harmonie avec le cœur de l'histoire se perde, de sorte que tout se dissolve en apparence, qu'il s'agisse de l'Évangile ou de la Mission. Lorsque, au contraire, cette harmonie se produit, toute l'institution s'anime d'une capacité créative surprenante. Le professionnalisme le plus excellent est ainsi le symptôme que les mots de l'identité institutionnelle sont pleins de vie.

Il existe une garantie et en même temps un signe que les choses sont ainsi : la manière partagée de vivre la vocation. Et c'est à ce stade qu'apparaît définitivement la correspondance entre les signes de Dieu dans l'histoire et la qualité des formes institutionnelles de toute communauté ministérielle.

Depuis au moins un siècle, une évolution fondamentale du modèle humain ou social est devenue évidente. C'est le chemin qui mène de la raison à la relation. Nous l'avons rappelé aux points 5 et 6.

Cela aide à comprendre comment, au début de notre étude, dans les premières pages de la *Première partie*, l'Institution lasallienne configuroit son modèle communautaire à partir de la raison. Et il ne pouvait en être autrement, car elle devait refléter le critère de toutes les institutions sociales encore en mutation au tournant du XIX^e et du XX^e siècle. Peu à peu, cependant, à mesure qu'il devenait évident dans le monde que la catégorie directrice pour comprendre le cheminement de l'humanité n'était plus la raison mais la relation, le modèle même de communauté se remodelait, silencieusement.

Tout au long de ce processus, on a assisté à une perte progressive de sens de la forme héritée de la Communauté lasallienne.

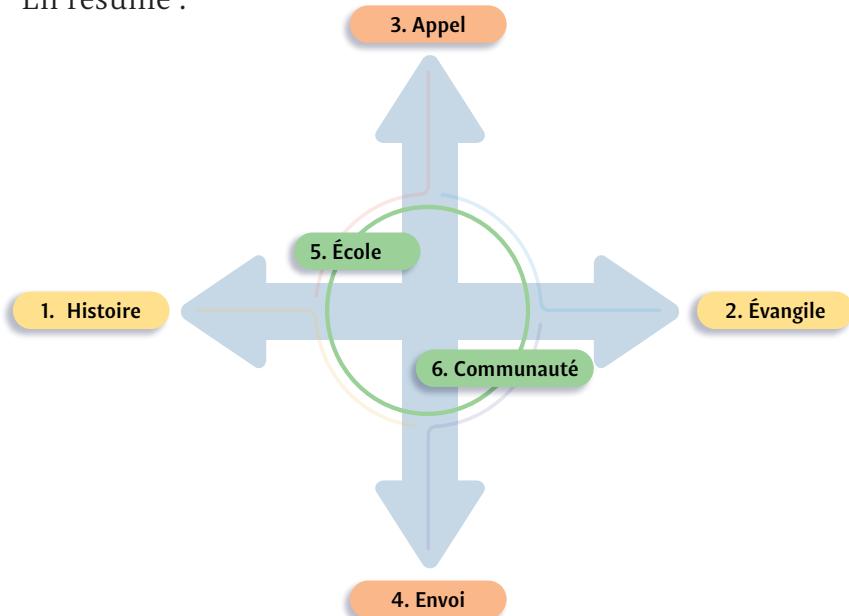
Aujourd'hui, il est évident que toute la société, toute l'humanité, est régie par ce critère. Nous sommes parce que nous faisons partie, que vivre c'est cohabiter. Ainsi, au milieu du siècle dernier, l'expression « communauté éducative » est née dans les Districts français et elle s'est ré-

pandue dans le monde entier. Comme cela arrive parfois dans l'histoire, ce fut une grande découverte.

Cette expression soulignait la nécessité de partager le projet éducatif, afin de garantir la totalité de ce qui était fait et, en même temps, de permettre à l'institution d'élargir le cadre conventionnel en suivant les principes d'appartenance à une communauté locale.

Ainsi comprise et exprimée à présent dans le vocabulaire des axes précédents, la communauté était le visage de l'Évangile en cette nouvelle ère. Et elle l'est toujours, 50 ou 60 ans plus tard. C'est en elle que tout le discours de notre *Deuxième partie* devient réalité et permet d'interpréter tous les rebondissements de la *Première*.

En résumé :



2. Une constante

La relation entre les six critères, articulés autour des trois axes que nous proposons, semble compréhensible, voire évidente dans certains cas. Mais il y a plus. Il s'agit ici d'une similitude structurelle ou fonctionnelle entre tous ces critères.

Il s'agit en quelque sorte d'une tension interne. On pourrait dire que chacun d'entre eux présente un équilibre qui ne peut être ni durablement stable ni constamment instable. Selon la position de leurs membres à l'intérieur, ceux-ci donnent un sens à des termes que d'autres personnes utilisent également, même s'ils ne coïncident pas exactement avec les leurs.

Il s'agit d'une tension dialectique. Son cheminement entre équilibre et déséquilibre permet à une Institution de se sentir vivante, capable de dialoguer avec les conditions de son environnement, dans la géographie et dans l'histoire.

Tout dépend si chacun des thèmes est vécu dans l'inertie ou dans le sens.

Comprendre bien : les deux réalités sont indispensables. Les deux. Nous avons besoin de l'inertie et du sens, tout comme nous avons besoin d'un point de départ et d'une destination. Et ce serait être simplistes de qualifier de bon ce qui relève du sens et de mauvais ce qui relève de l'inertie. Les institutions, comme tout être vivant, ont besoin des deux, dans une tension qui leur donne vie. Ce qui se passe généralement, c'est qu'à certains moments ou dans

certains endroits, pour une raison ou une autre, l'une est cultivée au détriment de l'autre.

L'institution s'épuise alors ou meurt, sans appartenir ni à sa terre ni à son temps.⁷⁸

Elle a perdu son histoire. Elle se réduit à une succession d'instants, d'anecdotes locales sans continuité. Elle ne vit pas. Elle est seulement là. En réalité, elle n'appartient qu'à elle-même. En période de stabilité sociale, cela n'est parfois pas perceptible. En revanche, en période d'instabilité, cela devient d'autant plus évident que la nouveauté sociale est grande. C'est lorsque les institutions disparaissent ou se recréent, lorsqu'elles ressentent leur histoire ou lorsqu'elles découvrent qu'elles n'en ont pas. C'est le chemin parcouru depuis cent ans jusqu'à aujourd'hui.

Au fond, c'est ce qui va de la Bulle de 1725 à l'époque de son tricentenaire.

Et cela semble logique, car la dialectique signifie fondamentalement que les formes ne sont jamais définitives, en termes opérationnels. Ces « formes » sont conceptuelles ou verbales (elles constituent le discours doctrinal) et structurelles (elles constituent le discours institutionnel). Comme l'histoire le montre, lors des changements de cycle historique, la société doit rejeter tout ce qui, par sa rigidité,

78 « *Être de son temps et de son pays* » : nous reprenons encore l'expression de la formidable Circulaire du Frère Irlide, du 6 janvier 1881, déjà citée. Il s'appropriait ce qui pouvait être à l'époque un reproche de la société à l'école lasallienne ; il l'assumait et le proposait comme modèle, référence, slogan.

té, empêche l'accès à de nouvelles conditions de vie. C'est l'horizon des défis techniques et d'adaptation, maintes fois cités dans cette étude.

Nous pouvons le voir dans les trois axes de ce système, tels que nous venons de les présenter et de les illustrer dans le graphique.

Tout d'abord, si nous commençons par examiner la manière de vivre l'histoire, nous constaterons que tout oscille entre deux côtés ou deux pôles : d'un côté, le processus de l'insignifiance, de l'inertie et de la répétition, et de l'autre, les causalités et les cycles. On comprend immédiatement que dans toute institution, on doit constamment examiner sa façon de percevoir l'histoire, l'histoire générale des peuples. Elle se comprend ainsi en fonction d'un moment et d'une situation locale, qu'elle doit vivre en dialogue avec le caractère permanent et évolutif de l'histoire.

C'est ainsi qu'apparaît, avec des visages concrets, la relation entre l'institution lasallienne et l'administration sociale de l'éducation.

Tout vient, comme nous le savons et comme toutes les parties doivent le reconnaître, du fait que le Projet lasallien existait dans la société au moins un siècle avant la constitution de l'Administration publique en vigueur jusqu'à aujourd'hui. Au début du XIX^e siècle, lorsque l'Administration apparaît, le Projet s'y intègre et assume la fonction spécifique d'expérimentation et d'alternative responsables. Et l'Administration l'accepte dans le cadre de cette approche.

La portée du sujet dans la configuration de chacun de ses projets à ce stade de la première moitié du XXI^e siècle est claire.

De manière corrélative, dans le cas de la Nouvelle Évangélisation, on comprend immédiatement que tout dépend de la manière dont la réalité de Dieu est conçue, en marge ou au sein de la vie et de l'histoire des peuples. Tout dépend de notre compréhension de l'Incarnation de Dieu, pour employer un terme strictement chrétien. Si nous nous comprenons comme le visage de Dieu, ses enfants, sa présence et sa Parole, ou si nous isolons certaines de ses paroles au-delà de la vie concrète des peuples. Il s'agit là encore du difficile équilibre entre l'incommensurable de Dieu, permanent, et chacune de ses paroles ou de ses signes, tels que nous les comprenons en son Fils Jésus, fils d'une femme.

Le meilleur exemple à ce sujet est certainement celui des différentes façons dont le Concile Vatican II a été accueilli dans les différentes régions du monde lasallien. La sensibilité contenue dans l'expression « signes des temps » a été déterminante dans son lancement et son développement : la différence dans les modes de réception du thème selon les pays lasalliens est évidente, avec les conséquences prévisibles sur la configuration de leurs projets locaux.

Deuxièmement, et en conséquence, notre compréhension de la vocation se jouera entre ces mêmes extrêmes ou pôles. Dans ce cas, tout dépendra de la manière dont nous nous situons entre notre envie de répondre et notre compréhension du fait que cette réponse même est mise dans notre cœur par notre environnement. C'est le Mystère de

Dieu, incarné en nous et dans notre environnement, qui se montre et dialogue avec lui-même en nous : ce dialogue est la vocation. C'est pourquoi la vocation oscille toujours entre l'appel et l'initiative, propres ou partagées.

Il est compréhensible dans ce cas, comme nous l'avons montré dans cette étude, que les périodes de changement ne soient pas faciles à vivre de façon équilibrée. Il est compréhensible, dans de telles périodes, que la nécessité de s'impliquer dans la recréation des formes fasse en fait disparaître la composante transcendante de l'appel. Ainsi, l'opération qui en résulte peut obéir davantage aux forces de chaque personne ou projet qu'à l'appel de Dieu qui situe la source des ressources dans un autre univers.

Il est clair que cela affectera les attitudes à l'égard du maintien et du renouvellement des formes institutionnelles dans chaque projet.

Si nous regardons le sens de la vocation, c'est-à-dire la Mission, nous le retrouvons : cette fois, il est souligné dans ce qui a été commandé de faire ou dans ce qui est fait. C'est quelque chose qui est beaucoup plus clairement dit que vécu. En effet, dans la vie, il est impossible, sans renier sa propre responsabilité, de renoncer à sa propre initiative. Alors, en la cultivant, comme c'est une obligation, il est parfois très difficile de comprendre à qui on répond, c'est-à-dire si l'on est fidèle à sa propre volonté ou à celle de celui qui envoie.

Il en va de même pour l'autre aspect de la mission, c'est-à-dire la cérémonie intime où naissent l'initiative, l'effort, la résilience, le dévouement, la créativité. Ici, la tension

ou la dialectique se situe entre la contemplation et l'action, entre la communion avec la réalité et l'effort pour la transformer. On comprend que souvent, surtout face à l'urgence motivée par le besoin ou la cupidité, les institutions soient davantage guidées par l'une que par l'autre. Et on comprend que parfois, on en arrive à l'erreur ultime lorsque l'intérêt institutionnel lui-même est vécu comme une fidélité à la société que l'on sert.

C'est notre troisième axe. Avec lui, nous nous souvenons comment, ces dernières années — il suffit de feuilleter les dernières Circulaires des Supérieurs pour le constater —, l'accent mis sur l'intériorité, le silence, voire la contemplation, s'est fortement imposé. C'est le signe que cette institution se sent quelque peu mal à l'aise dans un discours qui est reçu comme s'il ne soulignait que l'aspect opérationnel. En accord avec les mouvements de renouveau social, ces textes ou propositions lasallienヌ reflètent ce qui se passe dans le monde, avec un appel au recueillement et à l'examen face aux dérives de la mondialisation.⁷⁹

C'est pourquoi la communauté est la pierre de touche finale, le critère définitif de tout ce qui précède. Dans ce cas, tout dépend de la manière dont sont vécues à chaque instant, au plus près, les tensions entre organisation et com-

79 Depuis un siècle, c'est comme un refrain que les analystes sociaux répètent périodiquement : la réduction de la portée ou de la valeur des mots et des institutions à ce qui est opérationnel ou immédiatement compréhensible. La littérature à ce sujet est abondante, dans toutes les langues et dans toutes les cultures. À titre d'exemple, ces dernières années, nous citons l'œuvre de Byung-Chul Han, en particulier son récent *Vita Contemplativa*, Berlin, 2022.

munauté, appartenance et efficacité. La perception de tous les autres facteurs de ce système sera orientée en fonction de la manière dont la relation quotidienne est vécue au sein du projet local. C'est pourquoi nous affirmons que la manière de vivre la communauté est le critère définitif de la perception de tous les autres facteurs, de l'histoire à la mission. Cela ne doit pas nous surprendre.

Si, à la base de ces dernières affirmations, nous projetons la dynamique du dernier siècle de la modernité en ce qui concerne les institutions sociales, nous trouverons tout cela fortement renforcé.

Comme nous l'avons souligné à maintes reprises, le mouvement de la communauté vers l'organisation, désormais comprises comme de grandes catégories sociales, est le contexte général de tout ce qui arrive aux Institutions telles que l'Institution lasallienne. Toutes celles-ci, en effet, nées à l'époque de la chrétienté ou du moins dans une volonté très expresse de chrétienté, doivent accepter que cette grande référence a disparu non seulement de leur environnement, mais aussi de leur intérieur, si l'on peut dire.

« Leur intérieur » signifie la configuration concrète de la communauté en réponse ou en relation avec l'environnement social qui accueille sa présence et sa Mission. Logiquement, cette configuration doit être modifiée ou, à tout le moins, il faut être conscient que, si elle ne l'est pas, elle continue à se présenter comme quelque chose qui répond à une époque où la société était plus une Communauté qu'une organisation. Et que, par conséquent, tout son discours identitaire est juxtaposé au discours social.

En fin de compte, il s'avère que la conscience de la dialectique de la vie est la clé pour que l'avenir arrive dans les institutions : c'est le symptôme que la Communauté se sait animée par quelque chose de plus grand qu'elle. À y regarder de plus près, il n'y a rien de très nouveau à cela : depuis plus d'un demi-siècle, le terme « itinéraire » occupe une place d'honneur dans l'institution lasallienne.

Il exprime précisément cette tension, transformée en fidélité.

3. Le Système

Cette manière d'interpréter les étapes de notre *Deuxième partie* montre qu'il existe entre les six critères une dynamique qui peut les constituer en Système. Un tel Système, si nous le trouvons réellement, doit contenir suffisamment d'orientations concernant le présent et l'avenir de notre Institution.

La dynamique apparaît lorsqu'on constate que, s'il existe un premier axe, un deuxième et un troisième, le processus ne se limite pas à ce que le deuxième découle du premier et le troisième du deuxième. Et on peut en dire autant de l'ensemble des six sections. En réalité, chacun se concrétise dans le suivant, de sorte que le suivant est le visage visible ou la réalité du précédent. Ainsi, l'évangélisation, par exemple, se manifeste successivement dans l'appel et dans la Communauté. Le troisième axe, de même, concrétise le jeu entre l'histoire et l'Évangile.

Et nous observons qu'entre tous ces axes, il n'y a pas une dynamique successive, mais circulaire ou réciproque multiple. C'est comme un ensemble qui rend à la fois plus riche et plus difficile l'interprétation de chacun de ses moments. Plus que circulaire, cependant, nous devrions parler de « spirale », qui est ce qui devient un cercle intérieur lorsqu'il est traversé par le temps, l'histoire, la fidélité, c'est-à-dire à mesure qu'il constitue l'itinéraire, personnel ou institutionnel.

En effet, cette circularité particulière s'anime à partir de la dialectique entre inertie et sens, dans la mesure où cette dialectique est la manière de se percevoir et de répondre à tous les stimuli de la vie. C'est comme le sang de la vie ou

l'esprit des institutions, dans toutes leurs dimensions. Et c'est la raison pour laquelle nous parlons de visions systémiques, en anthropologie comme dans les sciences sociales. Peut-être, même, dans la considération théologique de la réalité.

C'est pourquoi, si l'on pouvait parler dans ces réflexions d'avant et d'après ou de premier et deuxième, nous dirions que tout commence par la double conscience du mystère de l'histoire et de l'Évangile. Ensuite, en réponse, les Institutions qui le rendent visible se mettent en place. Cela semble logique. Et ce faisant, en exprimant ainsi le flux de la vie qui circule entre les six concepts que nous avons présentés dans la *Deuxième partie* de l'étude, nous nous rendons immédiatement compte qu'en arrivant à la sixième étape, nous sommes de nouveau à la première. Seulement, à présent, nous sommes en mesure de considérer la réalité avec une profondeur que nous n'avions pas auparavant.

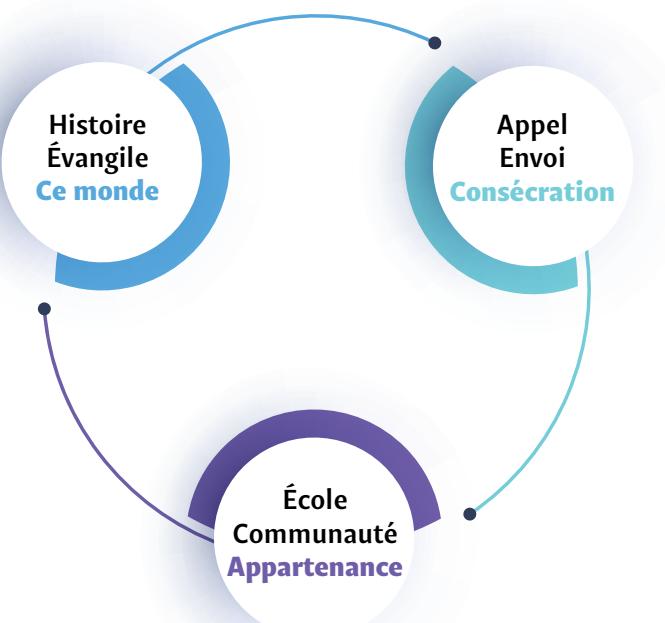
On comprend mieux si l'on ose exprimer chacun des trois axes en un seul concept, comme si l'on réduisait à trois les six concepts de notre réflexion. Ce faisant, après le raisonnement précédent, on perçoit mieux la profondeur et la tâche contenues dans chacun d'eux. En même temps, on comprend la perte qu'implique une considération non dialectique de ces termes.

Cela donnerait quelque chose comme ceci :

- Le premier axe, qui regroupe l'histoire et l'Évangile, pourrait s'intituler **Ce monde** ;

- Le deuxième, qui regroupe l'appel et l'envoi, pourrait s'intituler la **Consécration** ;
- Et le troisième, qui regroupe l'école et la communauté, pourrait s'intituler **Appartenance**.

« Ce monde », « Consécration », « Appartenance » : là encore, la proximité avec le système apparu dans l'Institution lasallienne lors du Chapitre de 1966-67 est très claire. On parlait alors de Consécration, Communauté, Mission (ces dernières années, cela est devenu « foi, service, communauté »). Et cela continue ainsi dans la dernière version de la *Règle* de vie de la communauté lasallienne. Nous le retrouvons maintenant et, nous insistons, ce n'est pas parce que nous avons insisté pour qu'il apparaisse.



Il semble clair que la Consécration doit être comprise comme le jeu Appel-Transparence de Dieu. De même, que la Communauté correspond au jeu École-Communauté. Et que la relation entre l'Évangile et l'histoire soit l'horizon de la Mission.

Eh bien, « Ce monde », « Consécration » et « Appartenance », tels que nous les mettons en relation, sont clairement des concepts de signification circulaire, réciproque.

La « Consécration », par exemple, naît d'une appartenance et conduit à grandir en elle, à un moment et dans un espace déterminé. L'appel ne vient pas seulement de l'extérieur de chaque personne, mais il conduit cette personne vers son environnement, comme si elle devait le rendre ou en devenir l'écho et le faire résonner là où il semblait être né.

« Ce monde », de même, n'est pas quelque chose qui est là, mêlé par des forces d'inertie, à la manière d'un gigantesque automatisme qui ne répond qu'à ses propres lois. Parler de « ce monde », c'est faire référence à quelque chose qui appartient à celui qui parle, qui contribue à le modeler et vit en répondant consciemment ou inconsciemment aux dynamiques qui l'appellent de l'extérieur. Chaque personne, à la fois, reçoit et construit « ce monde ». Elle s'inscrit dans les processus qu'elle rencontre et dialogue avec eux, de telle sorte qu'au fil des siècles, on constate qu'elle a épuisé les possibilités suggérées par une inertie qui semblait autonome mais qui, en fin de compte, avait besoin d'être partagée.

La participation ou l'« Appartenance », en somme, englobe tout le reste, lui donne un sens. C'est la catégorie (si

l'on peut utiliser ce terme) par excellence, l'espace mère de toutes les autres. Elle exprime l'unité de tout, l'unité mystérieuse du temps et de l'espace dans laquelle les deux sont dépassés. C'est pourquoi, depuis le début, les signes majeurs de l'humanité sont diverses formes d'appartenance : le langage, le travail, la pensée, l'organisation, la religion, la parenté, la morale, l'esthétique.

Cette façon d'envisager les trois axes ou les six étapes précédentes nous amène à réaliser que leurs définitions respectives sont comme un dialogue sans fin.

Et c'est peut-être là leur contribution maximale à l'évolution de nos institutions. Ainsi conçues, ces trois définitions nous placent face à un avenir radicalement nouveau par rapport aux imaginaires d'il y a trois siècles. Elles supposent un changement de modèle. Elles exprimaient d'abord la vie d'organismes conçus selon des modèles rationnels au service de l'Évangile et contre la pauvreté dans cette société. Au cours de ce siècle, comme nous le voyons dans notre étude, nous sommes passés à des modèles relationnels, également au service de l'Évangile et contre la pauvreté.

Il s'agit d'un ensemble nouveau dans lequel l'Institution — son organigramme et son credo — ne se définit pas par sa suffisance mais par son appartenance. Tel est le changement.

Nous le vivons déjà.

Il en est ainsi, même si nous devons reconnaître que nous le vivons souvent en juxtaposition avec un credo et un

organigramme que nous imaginons différents de ce qu'ils sont réellement. Nous ne sommes ni scandalisés ni découragés car, aussi choquant que cela puisse paraître, ce n'est pas une situation nouvelle. Cette distance entre le quotidien et la théorie est quelque chose que toutes les institutions vivent à un moment ou à un autre de leur histoire. Leur discours identitaire ne parvient pas à dire qui elles sont, mais elles le répètent comme s'il le faisait. Si elles ne disparaissent pas dans cette schizophrénie, c'est en raison de leur caractère inconscient, c'est-à-dire non réfléchi. Avec le temps, le malaise que cela suscite modifie tant le discours que les organigrammes.

Deux exemples : professer la fuite de ce monde et vivre au service de son amélioration ; ou encore, le chemin parcouru par les dix derniers Chapitres généraux. Ils ne nécessitent aucun commentaire.

4. Limite vs frontière

Un dernier mot sur la nature des critères et des modèles dans ce discours.

Depuis le début, nous avons essayé de comprendre, c'est-à-dire d'embrasser la portée du terme « Communauté lasallienne ». Nous avons voulu la définir, lui fixer des limites (c'est ce que signifie « définir »). Eh bien, maintenant, à la fin, nous pouvons dire que non, nous ne fixons pas de limites ni à la « communauté» ni à aucun des termes qui lui sont apparentés. Le processus de réflexion nous a amenés, imperceptiblement, à remplacer le terme « limite » par celui de « frontière ».⁸⁰

Nous pensons que cette oscillation reflète le mieux l'ensemble de notre étude.

Tout au long de la *Deuxième partie*, nous avons voulu prendre en compte avant tout la dynamique de l'histoire de l'Institution lasallienne au cours du siècle dernier. Nous avons examiné ou du moins évoqué différents moments de son parcours en essayant de trouver, sous les anecdotes, les chemins de l'histoire, l'évolution des formes sociales.

Nous avons également essayé de prendre en compte les différentes histoires locales dans lesquelles, au cours des dernières générations, de nouvelles formes de Communauté lasallienne ont vu le jour. Nous avons évoqué des personnes, des processus, des lieux, des rythmes, et nous

80 Nous avons souligné ce thème dans le commentaire de notre deuxième critère, *La nouvelle évangélisation*.

avons respectueusement souligné les questions qui se posent face aux différentes situations.

Nous avons cherché à concrétiser ces impressions dans une ébauche de système, avec la succession des six lieux de réflexion de la *Deuxième partie*. Et nous nous sommes toujours heurtés au problème des limites, c'est-à-dire à la difficulté d'adapter les formes héritées aux nouvelles situations.

C'est pourquoi, maintenant, dans cette presque dernière page, nous présentons un changement de vocabulaire. Nous proposons de tout considérer non pas à partir des limites de quelque chose, mais à partir de ses frontières.⁸¹

La « limite » est un concept qui désigne jusqu'où l'on peut aller, qui est aussi le moment au-delà duquel on ne peut pas aller. La « frontière », en revanche, ne semble dire la même chose qu'au premier abord. La frontière indique jusqu'où l'on peut aller, mais ajoute que là où chacun s'arrête, une autre réalité commence. C'est une réalité inconnue ou du moins qui ne nous appartient pas, mais c'est une réalité.

81 De Wittgenstein, en particulier dans son *Tractatus logico-philosophique*, nous empruntons le terme « limite ». De Trías, présent dans toute son œuvre, nous empruntons le terme « frontière » (voir, par exemple, *Ciudad sobre ciudad*). Cependant, l'interprétation de la relation entre ces deux concepts, telle qu'elle est présentée dans ces pages, est la nôtre. C'est la perspective à partir de laquelle est écrit *Palabras como pájaros, réflexions sur la nouvelle communauté des écoles chrétiennes* : une même réalité peut avoir différents noms, comme des oiseaux hypothétiques qui passeraient d'un territoire à un autre. (Eds. SPX, Madrid, 2006).

La frontière indique qu'il y a quelque chose de l'autre côté. Pour la limite, il n'y a rien de l'autre côté. La frontière invite à se demander s'il existe un moyen d'entrer en contact avec l'autre côté, avec l'autre entité ou réalité. La limite ne le permet pas, car elle considère qu'il n'y a pas d'autre réalité au-delà de la sienne.

La limite représente la disposition d'une vision de la réalité à partir de son intelligibilité. C'est pourquoi, dans cette vision, il est nécessaire de clarifier avec précision les différents « domaines » de la réalité. C'est la seule façon de circuler entre elles, de les organiser et de les rentabiliser. C'est la sécurité que procurent les limites, car à l'intérieur, tout doit être clair, compréhensible. En revanche, lorsque la vie est considérée du point de vue des frontières, on ne vit pas toujours confortablement. L'existence de frontières, en effet, renvoie à quelque chose qui est par définition inaccessible ou transcendant de ce côté-ci de la frontière. La frontière, ainsi, plutôt que le confort, conduit à l'espérance ou au désespoir, selon qu'elle est considérée comme perméable ou non.

En utilisant une distinction déjà mentionnée dans cette étude, le terme « limite » est un concept propre à l'organisation ; le terme « frontière » se réfère ou peut se référer à la Communauté.

En effet, « Communauté » signifie un ensemble de frontières perméables, à la fois maintenues et disparues. Chaque membre d'une communauté est une personne responsable, capable d'initiative ; et en même temps, il fait partie d'autres communautés qui lui permettent d'exercer ses responsabilités et qui sont la principale destination de

sa responsabilité. Chaque personne est ce qu'elle est précisément parce qu'elle appartient à une ou plusieurs autres communautés. L'appartenance produit à la fois le singulier et le pluriel des verbes.

De ce point de vue, il apparaît immédiatement que, selon le terme que l'on accepte, la compréhension de la Communauté lasallienne est tout à fait différente. Dans chacune des perspectives, les mots et les gestes ont une autre portée. Une portée tellement différente qu'en réalité, ce n'est qu'à partir du vocabulaire de la frontière que nous pouvons parler du passage d'une communauté à une autre.

On comprend ainsi comment, tout au long de la réflexion de cette étude, nous avons proposé la conversion de la limite en frontière. Il s'agit d'une ‘frontière osmotique’ : frontière, mais osmotique ; osmotique, mais frontière.⁸²

Cette étude repose sur la conviction que, parallèlement au passage de la raison à la relation, caractéristique de la fin de la modernité, nos institutions ont connu la conversion des limites elles-mêmes en frontières. Accepter cette double conversion — historique et intime — est la condition du futur.

82 « Osmotique » : cet adjectif a été employé lors de l'atelier qui s'est tenu à Paris, rue de Sèvres, début octobre 2025. L'objectif était de réfléchir à la laïcité et au dialogue interreligieux au sein des institutions lasaliennes françaises. Quinze jours plus tard, il a refait surface à Cordoue, lors d'un colloque similaire, cette fois-ci destiné aux directeurs de communautés lasaliennes. Cette réflexion reconnaît sa dette envers ces deux rencontres.

Il reste toutefois la grande question de savoir en vertu de quoi nous pouvons proposer ce passage. Ou plus précisément, en vertu de quoi une telle conversion des modèles de consécration et de vie communautaire peut-elle être proposée. La réponse est évidente : dans le Seigneur, il n'y a ni limites ni frontières, car nous sommes en Lui.

Nous devons ressentir la portée de la question, c'est-à-dire accepter la force avec laquelle elle surgit dans tous les lieux lasalliens : une chose est que le discours soit agréable à entendre, une autre est qu'il soit vrai.

Nous ne pouvons en effet dénaturer la Communauté héritée en acceptant une fausse issue, un substitut (*ersatz*, comme on disait en psychanalyse). Nous parlons d'institutions aussi vénérables, fondées, fécondes et anciennes que les différentes formes de vie consacrée. Cela peut sembler insultant, offensant, de se libérer de tout cela avec la joyeuse distinction de notre conversion de la limite en frontière.

Au contraire, nous avons besoin de personnes et de groupes capables d'assumer la conjoncture de la Nouvelle Évangélisation, conscients que le Seigneur continue aujourd'hui à agir comme l'indiquait Monsieur de La Salle dans ses *Méditations pour le temps de la retraite* sur l'actualité de la Providence de Dieu et la présence de Jésus dans cette communauté.

Et cela ne sera pas facile. Tout simplement : il n'est pas facile d'assumer, ici et maintenant, le rôle de fondateurs de cette Communauté.

À partir de cette réponse, nous pouvons passer en revue les thèses ou principes dérivés des trois axes, tels que nous les avons interprétés dans les paragraphes ci-dessus : nous en découvrirons alors la véritable portée. Ils ne présentent pas un panorama confortable, mais ils fondent l'espoir qu'ils offrent.

Dans des conjonctures telles que celle que vit aujourd'hui la Communauté lasallienne, différentes manières d'être ou différents lieux où être apparaissent. À la lumière du discours sur les limites et les frontières, on voit très bien qu'il ne s'agit pas d'être ceci ou cela, d'être ici ou là. Il ne s'agit pas d'être ceci plutôt que cela, ni d'être ici plutôt que là. Il est beaucoup plus judicieux d'être à sa place et soi-même, en tenant compte du fait qu'il y a d'autres personnes, d'autres lieux et d'autres êtres.

C'est ainsi que nous vivons ce que nous sommes... du point de vue des autres, c'est-à-dire du point de vue de la totalité. Et alors, la graine du futur germe partout et peu à peu.

5. Brève proposition opérationnelle, à titre d'exemple

À partir de cette approche et avec la prudence critique qui s'impose pour ce type d'études, nous pouvons maintenant proposer une série d'idées en vue d'une meilleure mise en œuvre du discours précédent.

Il s'agit d'un travail qui est directement lié à tout effort de programmation ou d'orientation au sein de la Communauté lasallienne. C'est, par exemple, l'interprétation qui fonde le Code interne de vie dans la communauté des Frères, leur *Règle*, telle qu'elle est structurée depuis 1986. Nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises.

En temps voulu, nous avions souligné comment, depuis cette date, la *Règle* de vie des Frères est structurée autour des trois dimensions de leur identité (consécration, communauté, mission) : ces trois dimensions ont fourni le système à partir duquel interpréter la réalité possible et ont ainsi été reflétées dans les révisions successives qui ont eu lieu depuis lors. Lorsque, finalement, le Chapitre de 2014 a reçu la proposition de texte élaborée par la Commission correspondante en 2012, il a repris cette perspective systématique et a structuré sa réflexion à partir de l'approche que nous proposons.

La Commission, le Chapitre et le Conseil général ont suivi le même chemin que cette étude : ils ont adopté un système et ont essayé d'en voir sa fonctionnalité. Ils ont compris que chacune des dimensions de la communauté lasallienne était redéivable des autres et, à partir de là, ils ont formulé le code de vie de la communauté.

Dans la dernière partie de notre *Première partie*, nous avons commenté les résultats de ce travail, si suggestifs. C'est pourquoi cette étude, après une réflexion similaire, mais sans se soucier d'aboutir à un code de vie, mais en plongeant dans ses fondements, propose les pistes suivantes.

Elles se situent à mi-chemin entre le système proprement dit et l'articulation opérationnelle. Elles expriment les critères ou principes qui découlent des axes du système et énoncent les principes qui sous-tendent l'articulation.

Ainsi, entre le système d'orientation, qui est perçu de manière plus raisonnée, et les protocoles concrets, qui doivent être formulés avant tout dans chaque lieu, apparaît non seulement le pont qui relie les deux extrémités, mais aussi un espace qui mène à d'autres concrétisations, nouvelles ou différentes.

Ces pistes peuvent également aider à voir à la fois la valeur et la faiblesse de ce que la Communauté lasallienne se propose de faire. Il s'agit en tout cas d'un moment indispensable, qui conditionne la valeur de l'action possible.

Dans le premier axe, « signes des temps » / Nouvelle évangélisation, nous trouvons :

- **tout vivre dans la pluralité et l'harmonie** : s'occuper simultanément des dynamiques du secteur ou du territoire et de celles de l'ensemble, de manière à vivre la différence dans une vision globale unique ;
 - cela permet d'aboutir à des propositions compréhensibles dans tous les territoires ;

- **se configurer en fonction de l'environnement concret**, de manière à ce que tout soit fait à partir de l'appartenance locale, toujours dans la vision générale de l'histoire ;
 - cela permet la garantie définitive : la fidélité et le réalisme ;
- **se configurer de préférence en fonction des marginalisations** au sein du territoire concret, c'est-à-dire à partir des espaces sociaux (personnels ou sectoriels) où le manque est le plus manifeste et les signes des temps les plus clairs ;
 - cela permet d'être toujours en contact avec les limites des modèles culturels proposés à la société.

Du deuxième axe, l'Appel et la Mission :

- **Dieu est le premier agent de la consécration** : il consacre et offre la capacité de lui répondre ;
 - cela permet de fonder et d'orienter le Projet lasallien à partir de coordonnées qui transcendent tous les résultats mesurables ;
- **la synthèse esprit de foi/esprit de zèle est toujours indispensable**, et plus encore en période de changement historique, afin que la fidélité à la consécration ne se réduise pas à un engagement négligeant la transcendance ;
 - cela permet une vision de la réalité profondément gratifiante et féconde ;

- **la Communauté est la première dépositaire de l'Appel et de la Mission** lasalliens : il lui incombe d'accompagner et d'illustrer le parcours de ses membres ;
 - cela permet de garantir le critère définitif de l'engagement vocationnel.

Du troisième axe, l'intériorité et l'institutionnalisation :

- **le critère fondamental qui configure la Communauté est sa nature de Signe de Dieu** : à partir de là, on distingue entre le sens et la forme des liens dans notre contexte de Nouvelle Évangélisation ;
 - cela permet d'aborder d'une manière nouvelle la théologie de la Consécration ;
- **à ce moment de l'histoire, la tâche principale de la Communauté est de veiller à la formation de ses membres dans la fidélité**, c'est-à-dire à l'enrichissement continu de la conscience, en dépassant tout métisme ou même toute domestication ;
 - cela permet de relier Communauté et formation, en soulignant leur aspect permanent et d'auto-compréhension.

Histoire et Évangélisation

- Tout vivre dans la diversité et l'harmonie.
- Se configurer en fonction d'un territoire concret, au sein de l'ensemble du réseau.
- Se configurer en fonction des marginalisations.

Appel et Mission

- Dieu, premier agent de la consécration.
- La Communauté, son premier dépositaire.
- La synthèse esprit de foi/esprit de zèle.

Intériorité et Institution

- La Communauté se définit comme Signe de Dieu.
- La formation à la fidélité.

Une remarque : ces principes ou thèses ne sont pas les seuls qui peuvent être dérivés des clés de notre Système. Très probablement, lorsque la réflexion aura conduit quelqu'un à mettre en relation ces paragraphes avec telle ou telle situation qui lui est très proche, une nouvelle formulation naîtra dans sa conscience. Il constatera probablement aussi qu'elle ne se limite pas à refléter l'un des axes, mais qu'elle participe aux autres.

Tout comme les rédacteurs de la *Règle* de 2015, que nous avons évoqués dans la dernière section de notre *Première partie*.⁸³

83

Cf. *Première partie, 3. Refonder, 3. 2015 : une révision nécessaire*.

Épilogue : Trois siècles plus tard

...les « oiseaux vagabonds ». Ce sont des oiseaux qui ne suivent pas les routes migratoires habituelles. Certaines personnes se réfèrent à ces oiseaux comme à ceux qui ont accidentellement perdu leur chemin. Mais en biologie, les oiseaux vagabonds ont un rôle très particulier. Ils étendent les espaces connus de nourriture et d'autres avantages essentiels, allant au-delà de ce qui est connu par la nuée d'oiseaux. C'est un élément très important pour assurer la pérennité de l'espèce. On peut les qualifier d'oiseaux égarés, mais ils sont également essentiels pour assurer la survie à long terme.

2022. *Chapitre général. Message final.*⁸⁴

Trois siècles après cette Bulle, nous sommes peut-être mieux placés que ses contemporains pour interpréter ce qu'elle approuvait.

84 Conclusion du Message du Conseil général dans la circulaire sur le chapitre général de 2022, de la même année. Circulaire 478, p. 61

À l'époque, elle l'acceptait et le confirmait, évidemment, mais nous pouvons nous demander si elle l'exprimait dans un langage qui correspondait au présent que vivait cette communauté. D'après ce que nous avons vécu au cours du dernier siècle de l'histoire lasallienne, on peut en effet penser que l'expression correspondait à un autre contexte, celui du Moyen Âge par rapport à l'époque moderne.

Peut-être la Bulle désignait-elle avec le langage du XIII^e siècle ce qui s'installait au XVIII^e siècle.

Et cela était peut-être dû au fait que le langage théologique du début du XVIII^e siècle restait, dans de nombreux milieux, celui du XIII^e siècle. Ainsi, lorsque ce langage a montré ses limites, toute la théologie exprimée à l'aide de celui-ci est entrée en crise. Cette crise a été le protagoniste caché de notre étude.

C'est pourquoi nous disons que considérer la Bulle depuis notre présent — le XXI^e siècle — nous permet de mieux apprécier sa valeur et ses limites éventuelles : elle reconnaissait la valeur et la nouveauté de ce qu'elle approuvait, tout en l'habillant d'un costume qui risquait de l'étouffer. Son histoire de trois siècles nous oblige, pour le moins, à nous poser la question.

Il semble logique d'affirmer que la Bulle situait la nouvelle institution dans un cadre fixé depuis Trente. Il ne pouvait en être autrement. C'est pourquoi nous devons nous demander si ce cadre répondait à l'épuisement d'un modèle ou à la naissance d'un autre. Et ainsi évaluer son intention en plus de sa forme.

L'étude que nous clôturons avec cet épilogue nous permet d'avancer une réponse.

Aujourd'hui, il nous semble que ce cadre était configuré à partir de l'équivalence consécration = fuite du monde, c'est-à-dire à partir d'une moindre appréciation de la vie de la société en général. Cela était compréhensible, compte tenu de l'héritage reçu de la fin du Moyen Âge et de l'accumulation des erreurs et des réussites du XVI^e siècle européen. Ainsi, en voulant souligner la spécificité et la bonté d'un mode de vie, on soulignait son opposition à un autre, et non sa propre identité. Cela allait constituer un déficit presque mortel pour les siècles qui suivraient.

Cette perspective est cruciale pour le présent et l'avenir immédiat.

Aujourd'hui, nous pouvons affirmer que cette opposition produisait deux effets négatifs, même si cela n'était pas perçu ainsi à l'époque. Premièrement, elle plaçait l'un des opposés au-dessous de l'autre, en fonction de sa proximité plus ou moins grande avec la vie de la société. Et deuxièmement, dans le cas de l'un des deux, elle conduisait à transformer ses manifestations en fins en soi. Ce deuxième effet exprime la fonction assumée par les vœux, en particulier la triade.

Or, en demandant la reconnaissance romaine, les Frères n'y pensaient pas. Nous savons qu'ils l'ont incluse sur proposition d'autrui, afin de faciliter ce qu'ils recherchaient. Et ils l'ont fait, comme c'était courant à leur époque, à partir d'une compréhension erronée de son sens.

Trois siècles plus tard, si nous parvenons à dépasser ainsi le carcan de cette triade et que nous observons la communauté requérante, nous constaterons certainement que la consécration « religieuse » n'est pas spécifiée par les vœux, mais par autre chose. Car la Bulle nous aura fait prendre conscience d'une équivalence indue ou abusive entre le ministère de cette communauté et la triade.

La Bulle nous donne un aperçu du mode de vie surprenant de ceux qui sont ainsi « consacrés ». C'est le symptôme définitif : ils surprenaient, ils surprenaient, à l'époque comme aujourd'hui. Ils surprenaient par le caractère étonnant de leur comportement, par le caractère disproportionné de leurs engagements, par leur capacité à aller au-delà de tout ce qui est raisonnable ou compréhensible. Premier moment, la surprise.

Si nous arrivons à le voir, nous définirons la « vie consacrée » par sa valeur de Signe. Car eux-mêmes se croyaient « consacrés ». Deuxième moment, le soupçon : qu'est-ce qui peut se cacher derrière tout cela ?

Il s'agit là d'une équivalence appropriée : celle qui existe entre la surprise et l'évocation de sa cause ou de sa racine, c'est-à-dire entre la vie simple de cette communauté et le Signe exceptionnel de Dieu que constituaient ses écoles. Avec la Bulle, nous aurons découvert que le signe, ou le Signe, jaillit toujours dans le lien disproportionné qui unit une personne ou un groupe de personnes à ceux qu'ils servent, à ceux auxquels ils pensent, à ceux auxquels ils appartiennent, pour lesquels ils se dépensent sans compter. Telle était, telle est, la communauté des Frères des Écoles Chrétiennes. Troisième moment, l'étonnement.

Surprise, suspicion, étonnement : c'est pourquoi nous pouvons affirmer que la Communauté les consacrait, les consacre.

Unir ainsi Communauté et Consécration signifie que nous donnons à la Communauté le rôle que les Écritures attribuent à Dieu, qui oint ou consacre le Fils. Il l'envoie à son peuple et au monde afin qu'elle soit son témoin. Il fait de l'Oint son Messie, son Signe de Salut pour les peuples. C'est exactement la Communauté, sa définition ultime.

En elle, nous trouvons que le lien est la source du Signe. Tout simplement parce qu'il n'y a aucune raison — humaine, bien sûr — à un tel lien. Seule la foi en la réponse au plan éternel de Dieu, seule cette foi est capable de maintenir ce lien, qui devient alors Signe.

C'est un processus très naturel. Comme nous le disons, il commence par la surprise face à l'anormalité du mode de vie ; il se poursuit par la justification de cette anormalité par la foi en un Dieu qui appelle et vit en ceux qui se croient appelés à cette vie ; et il se termine par la conversion de ce groupe en Signe vivant de l'exceptionnalité de Dieu. Et tout cela au milieu d'une activité séculaire, au sein de laquelle pourraient s'intégrer des personnes identifiées par leur engagement commun et rien d'autre. Telle avait été la manière de vivre des demandeurs de la reconnaissance romaine de 1725. Précisément celle-là.

Mais en 1725, la Bulle ne pouvait pas s'exprimer ainsi.

En 2025, trois siècles plus tard, au vu du parcours de cette institution au cours des 100 dernières années, nous pou-

vons accepter que son langage soit aujourd'hui différent. C'est pourquoi nous disons que, si nous parvenons à la lire de ce point de vue, c'est-à-dire en la traduisant à partir de notre époque, alors la Bulle prend un autre sens. Et tant celle-ci que les Lettres patentes apparaissent comme des documents très vivants. Ils nous aident à être les témoins d'un moment intensément créatif. Avec eux naissait une nouvelle façon de vivre la consécration baptismale.

Nous ne savons pas s'ils le percevaient ainsi. Leur fondateur, certainement, ce qui expliquerait son manque d'engagement pour obtenir cette reconnaissance. Il se rendait certainement compte qu'ils étaient en train de créer quelque chose qui n'existant pas et qui avait besoin d'un nouveau nom. Mais lui non plus ne le connaissait pas, alors il lui a semblé préférable de tout laisser dans quelque chose d'intemporel.

Il est temps de regarder ces trois siècles et de recueillir le nom qu'ils nous donnent. Notre tâche consiste à imaginer les 18 articles que nous présenterions aujourd'hui pour obtenir une nouvelle Bulle qui exprimerait ce que la première voulait dire.

Lors du dernier Chapitre général, il y avait peut-être autant de nouvelles versions pour ces 18 articles que de Capitulants. Leur disparité, cependant, pouvait être plus apparente que réelle : tout dépendait de leur conscience des racines du présent lasallien.

Des études comme celle-ci pourraient contribuer à estomper la première et à développer la seconde.

Index général des deux volumes

Présentation	11
Première partie : un siècle de signes	19
Trois étapes dans l'émergence d'un nouveau modèle	20
Première période : restaurer	31
1. Deux circulaires et un prologue	33
2. Les événements de 1904	38
3. Un demi-siècle plus tard, les <i>Règles à nouveau</i>	62
Deuxième temps : renouveler	84
1. Une <i>déclaration</i>	86
2. La Fraternité Signum Fidei	107
3. 1986 : partager la mission (I)	133
Troisième temps : refonder	152
1. 1993 : partager la mission (2)	154
2. L'association et l'éducation des pauvres	168
3. 2015 : une révision nécessaire	188
Panorama	209

Deuxième partie : l'architecture intérieure	19
Les axes de la nouvelle Communauté	20
Six critères pour construire la nouvelle Communauté	40
1. Une Institution dans l'histoire.....	45
À une autre époque, oui	61
2. La Nouvelle Évangélisation.....	62
Dans quelle Église	73
3. L'appel.....	90
Le plan de Dieu.....	101
4. L'envoi.....	104
Le mystère du signe	106
5. L'école chrétienne.....	123
Le mystère intime.....	132
6. La Communauté de l'École chrétienne	156
L'Association, hier et aujourd'hui	183
Conclusion : un Système	193
Épilogue	230

ISBN:

978-88-99383-46-6